

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et Légendes des

Madeleine-J. Mariat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



MADELEINE-J. MARIAT

CONTES ET LÉGENDES DES CHARENTES

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES DES CHARENTES

Par
Madeleine-J. Mariat



ÉDITEUR : NATHAN

Introduction

Dans une très vieille maison paysanne posée tout contre les grands bois qui s'élèvent à la limite de l'Angoumois et du Poitou, habitait une petite fille.

Elle avait dix ans, des cheveux courts qui se retournaient et bouclaient, et qui avaient la couleur des châtaignes rousses que nous ramassions à l'automne.

Elle avait aussi un petit nez retroussé, une grande bouche aux dents solides, faite pour croquer les fruits. Et quand elle arrivait de l'école et que j'entendais le cliquetis de ses sabots sur le chemin que traversaient les écureuils, mon cœur bondissait de joie.

Elle posait son sac, faisait ses devoirs bien sagement, puis assise au coin de l'ancienne cheminée, les pieds posés sur les chenets, elle lisait, car c'était là sa distraction favorite. Dans l'âtre, la flamme dansait, capricieuse. De temps en temps la petite fille glissait dans la cendre chaude une pomme qu'elle mangeait ensuite, toute brûlante et parfumée...

Dehors, tout était calme. On entendait seulement le vent qui, murmurait dans les grands arbres plusieurs fois centenaires, et les chouettes qui sanglotaient et se répondaient.

Et voici qu'un jour, en déblayant les pierres d'un très ancien bâtiment ruiné, au fond de la cour, je trouvai une petite lampe à huile, en cuivre épais. Une très ancienne lampe pareille à celles de l'Antiquité et même à celle d'Aladin.

Je la frottai, je la polis pour lui rendre son brillant et je l'accrochai à la cheminée. Et la petite fille s'écria :

— Oh, maman, le joli chaloëil ! Comme il brille ! Comme je voudrais être encore au temps où il éclairait les vieilles en train de filer au coin du feu en racontant des histoires !

Peut-être ce chaloëil était-il un tout petit peu fée ? De ce jour, chaque fois que je le regardais, j'avais envie de retrouver toutes les légendes que l'on se narrait jadis. Petit à petit, comme si le souvenir de sa lueur dérisoire me guidait à travers les amas de vieux grimoires au fond des greniers ou des almanachs entassés dans un coin de hangar, comme s'il me faisait retrouver d'antiques papiers à demi dévorés par les rats, comme s'il

éclairait et démêlait le récit confus et patoisant de très vieilles gens, ce lumignon m'a fait retrouver quelques-uns des contes et des légendes de naguère.

Les voici tels que je les ai racontés à la petite fille qui s'appelle Jeannette.

La belle paresseuse



L y avait une fois un moulin sur la Charente et le meunier qui y vivait faisait de bonnes affaires, et aurait été très heureux si sa fille ne s'était montrée aussi paresseuse.

Elle était très belle et passait toutes ses journées à se regarder dans un miroir et à essayer des coiffures et des ajustements. Quand on lui demandait d'aller panser les moutons ou les porcs, d'aller traire les chèvres, de donner du grain aux poules, elle refusait, sous prétexte qu'elle craignait de se salir.

Jamais elle ne mettait la main à la cuisine.

Jamais elle n'aidait à jardiner.

Elle ne filait pas avec sa mère, au coin du feu, durant les longues veillées. Elle ne voulait toucher ni au lin, ni au chanvre, ni à la laine, car, affirmait-elle, cela lui abîmait les doigts.

Quant à la lessive, elle avait décidé une bonne fois pour toutes de ne jamais s'en occuper.

Le meunier et sa femme, qui eussent été très fiers de leur fille, en éprouvaient un profond chagrin.

Des disputes éclataient chaque jour, mais la belle paresseuse avait toujours le dernier mot.

— Comment feras-tu quand tu seras mariée ? demandait sa mère.

— J'aurai des servantes.

— Mais un homme de notre condition ne pourra te les payer. Tant vaut la femme, tant vaut la maison. Tu seras la ruine de celui qui te prendra.

— Je le choisirai assez riche pour me payer mes fantaisies, rétorquait l'effrontée.

Excédé, le meunier entra dans de telles colères qu'il la battait comme plâtre. Elle criait grâce, pleurait, mais sans pour cela devenir plus active.

Un jour, après une correction assez rude, elle gémissait au bord de la rivière, lorsqu'un seigneur vint à passer par là. Elle était si belle qu'il la remarqua du haut de son cheval, s'approcha et demanda galamment :

— Qu'avez-vous, belle enfant ?

Elle courut vers le moulin sans lui répondre, se réfugia à l'intérieur de la maison.

Le seigneur mit alors pied à terre, pénétra chez le meunier, qui, surpris, s'inclina profondément, le bonnet à la main.

— J'ai vu là une belle jeune fille en train de pleurer, dit le seigneur. Qui est-elle ?

— Ma fille, not'seigneur.

— Pourquoi était-elle ainsi affligée ?

Le meunier hésita. Avouer la correction qu'il avait donnée pouvait lui coûter cher selon l'humeur du seigneur. Il eut une inspiration :

— Not'seigneur, ma fille pleure parce que sa mère et moi nous ne voulons pas la laisser travailler à son gré.

— Comment ?

— Elle se tuerait à la tâche, tant elle est vaillante.

— Quoi ?

— Oui, continua le meunier qui se grisait de ses mensonges et y prenait du plaisir : elle a filé hier une pleine chambre de chanvre et elle voulait recommencer aujourd'hui. Sa mère et moi nous craignons de la voir tomber malade.

— Elle a filé dans sa journée une pleine chambre de chanvre ?

— Oui, Monseigneur, cela lui arrive souvent, fit l'éhonté meunier.

— Homme, ordonna le seigneur, appelle ta fille.

Le meunier obéit, et la belle Médéa descendit de sa chambre haute, non sans avoir arrangé ses cheveux, essuyé ses larmes et piqué une fleur à son corsage.

Le seigneur la regarda et en fut ébloui.

— Meunier, dit-il d'un ton péremptoire, je l'emmène, et si elle est telle que tu me l'as dépeinte, j'en ferai mon épouse. Mais si elle dément tes paroles, elle finira ses jours dans un cachot et toi, tu seras pendu.

Médéa, stupéfaite, contemplait son père sans comprendre. Elle fut contrainte, sans autres explications, de monter en croupe derrière le seigneur et dès que celui-ci se fut un peu éloigné, le meunier et sa femme versèrent des torrents de larmes.

— Nous ne la reverrons plus, gémissaient-ils. Nous avons perdu notre fille unique, nous finirons nos jours au bout d'une corde...



En cours de route le seigneur se tourna vers la jeune fille :

— Ton père m'a assuré que tu étais si vaillante à l'ouvrage que tu n'avais pas ta pareille dans toutes les provinces environnantes. S'il a dit vrai, tu deviendras mon épouse, mais s'il a menti, un châtiment exemplaire vous frappera, toi, et tes parents.

Médée se mit à trembler intérieurement, mais elle fit bonne contenance et murmura timidement, essayant d'amadouer ce seigneur si résolu :

— Je ferai tout ce que vous me commanderez.

Au bout de quelques heures de chevauchée, ils arrivèrent auprès d'un immense château entouré de remparts. Au pied de ceux-ci commençait une forêt très épaisse, profonde et sombre.

La jeune fille ne connaissait rien de cet endroit si éloigné de chez elle, et elle comprit qu'elle se trouvait à la merci de son ravisseur. Elle le trouvait très beau, mais il l'effrayait, tant sa voix se faisait dure, et ses yeux luisaient d'inquiétante façon.

Tandis qu'elle se laissait glisser de la monture, il appela des servantes, et la fit conduire dans un petit pavillon de la cour. On l'y installa, et le lendemain matin on lui apporta de la fenasse de chanvre, de quoi remplir une chambre tout entière.

Le seigneur alors vint la voir et lui annonça :

— Ton père m'a affirmé que tu étais capable de filer cela dans une seule journée. Je reviendrai demain matin.

Les servantes disposèrent à boire et à manger sur une petite table auprès de Médée et se retirèrent en fermant la porte à clé.



Quelques instants se passèrent. La jeune fille se tordait les mains de désespoir devant ces amas d'étoffe emmêlée. Elle saisit les cardes, tenta de démêler et peigner la fenasse afin de l'enrouler sur sa quenouille.

La peau fine de ses doigts s'écorcha jusqu'au sang, et elle n'arriva à rien de bon. Au bout de plusieurs heures d'efforts inutiles, elle pleura à gros sanglots :

— Oh, mon père, que vous avez été cruel ! Oh, que je maudis vos discours vaniteux ! Un sort affreux vous attend, ainsi que moi sans aucun doute.

Elle eut soudain un grand cri de révolte :

— N'y aura-t-il personne pour venir à mon secours ?

— Me voici, que me veux-tu ? demanda alors une voix toute fluette.

Elle baissa les yeux et vit sur le sol à côté d'elle, juché sur la fenasse, un tout petit homme qui lui arrivait à peine au mollet et qui lui dit :

— Je peux t'aider, j'en ai le pouvoir... Parle !

La belle Médée eut d'abord très peur de cette créature minuscule. Le lutin était très brun, avec des cheveux crépus, des boucles d'oreilles en or, et une barbe noire toute frisée. Son accoutrement était des plus bizarres.

— Il faut que tout ce chanvre soit filé avant demain matin, dit-elle d'une voix morne.

— Ce sera fait, dit le lutin, mais à une condition.

— Oh, j'accepte tout d'avance, dit Médée.

— Promets d'abord. Promets-moi que tu me donneras ce que je te demanderai, à l'instant que je fixerai.

— Je promets tout ce que tu veux, à condition que tu me sortes de ce mauvais pas.

— Jure-le.

La jeune fille jura, et le petit homme fit un geste de la main en prononçant des mots cabalistiques. En un clin d'œil tous les amas de chanvre furent filés, et tressés en beaux écheveaux bien réguliers. Alors le lutin disparut.

La jeune fille crut tout d'abord qu'elle rêvait, mais non : tout était bien réel. Alors elle s'installa à la petite table, but et mangea, puis brisée d'émotion, s'endormit la tête appuyée sur le chanvre.



Le lendemain matin, le seigneur vint à l'heure dite, et il poussa une exclamation d'étonnement. Tous vinrent voir le prodige et chacun s'émerveillait du savoir-faire et de la rapidité prodigieuse de cette belle jeune fille.

La journée fut accordée à Médée pour se reposer, mais au soir, les servantes apportèrent de nouveau une pleine chambre de lin. Le seigneur lui annonça sa visite pour le lendemain matin.

— Ce ne sera qu'un jeu pour toi de filer tout ce lin, et de le mettre en écheveaux, alors que tu n'as même pas les doigts écorchés par le chanvre...

Médéa, une fois seule, eut une crise d'anxiété aussi grande que la première fois :

« Si le lutin ne revient pas, se disait-elle, que ferai-je ? »

Elle se mit à l'appeler, à le supplier sur tous les tons, et de sa voix la plus enjôleuse, mais il n'apparut que vers le milieu de l'après-midi.

Et comme la première fois, il fit jurer Médéa de lui accorder ce qu'il lui demanderait à l'heure choisie par lui.

Le seigneur fut de nouveau émerveillé de trouver le lin filé mis en pelotes. Il éprouvait en même temps une sorte de ravissement, comme s'il eût mis la main sur un trésor.

Mais comme il ressentait encore une méfiance inexplicable, il fit encore apporter toute une cargaison de laine, ordonnant à Médéa d'agir comme les deux fois précédentes.

Tout se passa bien : et quand la laine reposa en pelotes bien régulières, le farfadet dit à Médéa :

— Je reviendrai plus tard chercher ma récompense. Sois toujours prête à me la donner, car je ne t'avertirai pas.

Médéa, tout heureuse d'être tirée d'embarras, l'assura qu'elle s'en souviendrait. Elle éclata de rire, dès son départ.

Quand le seigneur vint, ce matin-là, il éprouva un tel contentement qu'il parla de célébrer ses noces sans tarder.

Les préparatifs furent accélérés, et la cérémonie eut lieu quelques jours après, si belle qu'on en parla dans tous les châteaux des environs. Il y eut un festin inoubliable, durant lequel Médéa, d'une beauté à faire perdre la tête, présidait la table, en costume digne des fées. Les servantes, les chambrières et jusqu'aux femmes des paysans avaient travaillé jour et nuit à lui coudre et à lui broder des habits de brocart d'argent, rehaussés de dentelles et de fourrures précieuses.

Tandis que les desserts suivaient les venaisons et que les vins coulaient dans les gobelets et les tasses d'or, le seigneur dit à sa nouvelle épouse :

— Et maintenant que tu as donné le plus magnifique exemple d'habileté et de vaillance, tu ne travailleras plus. Je ne veux pas que tu te blesses les doigts.

Il lui baisa tendrement la main.



La belle paresseuse connut dès lors l'existence dont elle avait toujours rêvé.

Ses journées s'écoulaient dans une oisiveté délicieuse. Ses femmes la peignaient, la paraient, l'habillaient et lui servaient les mets les plus

rares.

Elle se promenait nonchalante au bras de son seigneur, ou bien elle écoutait, étendue sur une couche moelleuse, faite de plusieurs lits de plumes, les chants et les plaintes de son troubadour qui s'accompagnait tantôt sur sa viole, tantôt sur son luth. Si elle se sentait morose, les bouffons faisaient mille tours, et racontaient de grosses farces pour la distraire. Parfois elle allait à la chasse, sur une belle haquenée blanche. D'autres fois, elle recevait la visite de seigneurs et de dames et tous ensemble dansaient ou jouaient à des devinettes ou à des jeux innocents.

De temps en temps, Médéa se rappelait le petit homme brun, mais son caractère indolent la poussait à chasser tous les tracas. Et, peu à peu, elle oublia complètement le lutin.

Elle avait pensé à ses parents cependant, et son père avait éprouvé une stupéfaction véritable en recevant par un messenger à cheval une bourse pleine d'or.

Or, la belle Médéa devint mère d'un ravissant bébé.

La première nuit, tandis que l'enfant dormait, la belle paresseuse se réveilla : un bruit léger l'avait tirée de son sommeil.

Elle ouvrit les yeux et vit à la lueur de la veilleuse à huile le petit homme brun debout sur la courtepoinle de son lit.

Il lui dit :

— As-tu pensé à moi ?

— Pas souvent, fit Médéa avec franchise.

— Te rappelles-tu ta promesse ?

— Oui, dit Médéa, et elle commença d'avoir peur.

— Me donneras-tu ce que je vais te demander ?

— Oui, redit-elle. Mais ses dents se mirent à claquer.

— Bien, fit le nain, je vais alors emmener ton bébé.

— Oh, non, pas ça ! gémit Médéa. Non, je t'en supplie !

— Pourtant, tu as juré !

— Je ne pouvais croire que tu me demanderais mon enfant. J'aurais mieux aimé finir ma vie dans un cachot.

— Ce que j'ai fait, je peux le défaire, s'exclama le lutin menaçant.

Médéa le supplia, l'implora tellement, qu'il parut avoir pitié d'elle.

— Écoute, décida-t-il, je veux te laisser une chance. Je reviendrai encore deux nuits, à la même heure. Vers minuit, si tu as découvert comment je m'appelle, tu garderas ton fils. Mais si la troisième nuit, tu n'as pas trouvé mon nom, alors j'emporterai ton enfant.

— Oh, que tu es bon, petit homme, dit Médéa qui crut que ce n'était pas difficile du tout. Merci de tout mon cœur.

— Ne me remercie pas avant d'avoir découvert mon nom, dit le farfadet avec un sourire ironique.

Il disparut.

Toute la journée, Médéa pensa à des noms et lorsque le lutin revint cette nuit-là, la jeune femme commença aussitôt :

— Tu t'appelles Olivier.

— Non.

— Alors Rigaut.

— Non !

Elle eut beau passer en revue successivement tous les prénoms du calendrier, elle n'avait pas encore deviné lorsque l'instant du départ arriva. Le farfadet lui dit :

— Au revoir, Médéa. Tu as encore une chance demain !



Toute la journée du lendemain Médéa eut la fièvre. Elle entendait sans cesse la menace du lutin.

— Plus que demain...

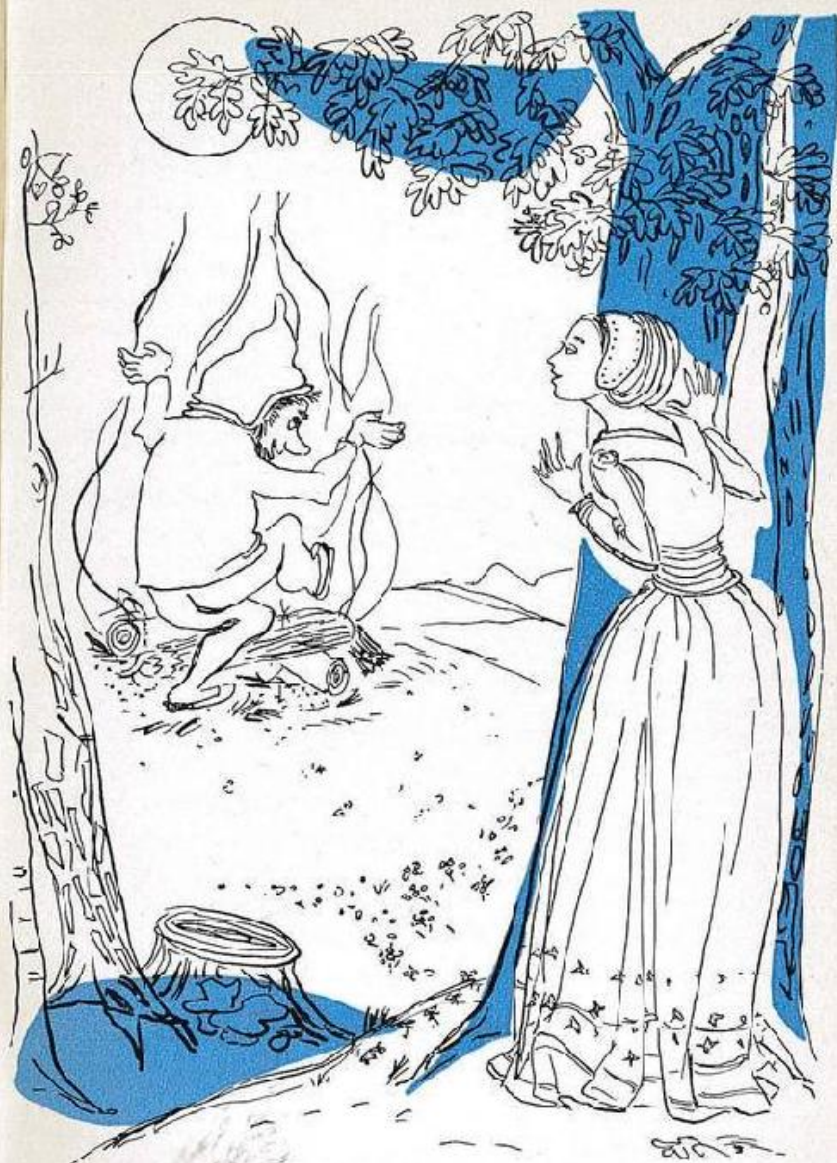
Et son rire glaçant semblait résonner encore dans sa tête.

Au fur et à mesure que l'heure s'avavançait, la belle ne pouvait plus rester en place et lorsque le crépuscule tomba, incapable d'attendre l'heure où on lui ravirait son bébé chéri, elle sortit en cachette du château, s'enfonça dans la forêt au pied des remparts.

Elle erra un long moment, distinguant à peine les arbres, se déchirant aux fourrés, si éperdue d'angoisse qu'elle ne sentait même pas les écorchures des épines.

Elle crut voir une lueur et s'en approcha sans faire de bruit. Elle arriva au bord d'une clairière toute éclairée d'un grand feu de branchages.

Tout autour dansait le petit homme brun.



Tout autour du feu dansait le petit homme brun.

Il chantait en gambadant, et voici ce que Médéa comprit :

— Je suis bien content et je ris et je danse

Car le bébé du seigneur et de Médéa

Bientôt sera à moi

Bientôt sera à moi...

Car jamais Médéa ne saura...

Que je m'appelle Chrysanpopina !

Médéa faillit crier. Elle se répéta plusieurs fois le nom étrange pour être sûre de ne pas l'oublier. Elle courut vers le château si vite qu'elle faillit trébucher, car sa faiblesse et son émotion étaient grandes.

Elle venait de se coucher, lorsque le farfadet apparut :

— As-tu trouvé ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Médéa voulut le taquiner un peu, et elle énuméra de nouveau des noms : « Pavot, Girofle, Colichemarde... »

Il souriait, sarcastique, lorsqu'elle asséna :

— Lutin, mon ami, je ne veux pas m'amuser plus longtemps. Ton nom, je le connais. Tu t'appelles Chrysanpopina.

Alors le petit homme poussa un cri terrible et déchirant et disparut à jamais.

Médéa prit son bébé dans ses bras, le berça longuement, tout en pleurant de soulagement.

Après cette aventure, elle vécut très heureuse et eut encore bien d'autres enfants.

Quand ils furent assez grands, leur père ne manqua pas de leur raconter comment leur mère avait été avant son mariage la plus habile, la plus active de toutes les filles du royaume. Il ajoutait :

— Mes enfants, prenez toujours exemple sur votre mère.

Et il ne se demanda jamais pourquoi Médéa rougissait invariablement...

Belle-Assez



Il y avait une fois, dans l'île de Ré, une femme très belle, très pieuse, très sage qu'on appelait Belle-Assez, et qui était l'épouse du seigneur de l'endroit.

Son mari guerroyait si souvent au loin qu'elle devait tout diriger à sa place. Elle tenait les comptes, surveillait les serfs et les tenants, organisait la vie du château, commandait les hommes d'armes. Mais ce n'est pas tout : elle faisait aussi le bien, veillait au confort de tous, gens et bêtes, et se montrait d'une bonté inépuisable pour les malheureux.

Aussi ces derniers l'appelaient-ils aussi : « Bonne-Assez. »

Cette châtelaine si occupée avait deux filles, qui promettaient de devenir fort jolies et qui étaient sa joie et son réconfort. Elle les aimait si tendrement qu'elle s'occupait elle-même de tout ce qui les concernait, et leur enseignait aussi tout ce qu'elles devaient apprendre.

Quand le mari de Belle-Assez, le rude Savary de Mauléon, qui tantôt tirait l'épée contre les Français, tantôt contre les Anglais, revenait de ses expéditions, Belle-Assez lui faisait fête. Elle semblait oublier alors que tout reposait sur elle. Elle s'asseyait de longues heures aux pieds de son seigneur, et écoutait les poèmes qu'il écrivait entre deux combats. Elle se montrait toujours attentive à ne pas lui déplaire, et bien qu'il fût parfois grossier et emporté comme un guerrier plus habitué aux camps et aux joutes qu'à la compagnie de sa belle, elle lui répondait toujours avec douceur et courtoisie.

Aussi l'appelait-il parfois : « Douce-Assez ».

L'île cependant était devenue très prospère. Les moines de l'abbaye de Saint-Laurent, aidés et encouragés par la gentille suzeraine, avaient appris aux habitants à cultiver la vigne, à élever les moutons, à filer la laine, à planter des légumes, des arbres fruitiers ; et même des fleurs, en les abritant, par des murs élevés, des vents de haute mer.

Et le château de Mauléon s'emplissait peu à peu de richesses, non pas dérobées, pillées, mais amassées petit à petit à force de patience, de travail, d'ingéniosité.

La guerre se poursuivait alors entre Français et Anglais. Ces derniers entendirent vanter le petit vin que l'on faisait dans l'île de Ré. Cette île leur apparut de plus comme un point de départ bien commode pour débarquer et dévaster le continent. Ils essayèrent donc de s'en emparer afin d'y faire stationner des troupes.

Après plusieurs échecs, leurs vaisseaux, très nombreux, emplis de chevaliers valeureux et de soldats bien armés, débarquèrent, s'implantèrent et firent prisonnier le seigneur Savary qui se trouvait là. Ils emmenèrent aussi ses écuyers, ses amis, et nombre d'hommes de sa suite.

Tous durent monter, chargés de chaînes, sur les bateaux anglais. Ils y retrouvèrent dans les fers toute la fleur des seigneurs de l'Ouest : le vicomte de Thouars, celui de Châtellerault, les sires de Lusignan, de Thorigny et bien d'autres.

Belle-Assez resta sur le rivage, soutenue par ses femmes, tandis que les vaisseaux ennemis s'éloignaient.

Elle se lamentait :

— Hélas ! c'est toute ma vie qui s'en va. Hélas ! mon doux seigneur, quand donc vous reverrai-je ?

Mais elle était trop courageuse pour se complaire à des plaintes sans effet, et à des regrets sans espoir.

Elle revint au château et, sans perdre de temps, entama aussitôt des pourparlers avec les seigneurs anglais demeurés dans l'île, où ils installaient de nombreuses troupes. Belle-Assez voulait éviter les meurtres et les pillages, et elle prit avec les ennemis un certain nombre d'engagements mutuels. Il ne serait fait aucun mal aux habitants de l'île, ni à leurs biens, tant que les troupes anglaises recevraient des rations suffisantes. Belle-Assez sut galvaniser l'énergie des habitants de Ré, et leur fit redoubler d'ardeur au travail. Car s'il fallait nourrir l'occupant, elle songeait aussi à réunir une rançon pour délivrer l'exilé. Belle-Assez avait foi en ses prières, et elle croyait fermement au retour de son seigneur.

Dans chaque chaumière on se mit à filer à la veillée, après avoir travaillé tout le jour. Chacun apporta son obole à la châtelaine sans rechigner, car on comprenait qu'elle agissait avec sagesse, et on

plaignait sa grande douleur. Les paysans, les bourgeois lui étaient reconnaissants d'avoir si bien su s'y prendre avec les Anglais. Ceux-ci, en effet, ne commirent pas les actes de brigandage, les cruautés, qui les avaient rendus si haïssables en d'autres lieux, et leur avaient acquis une réputation si effrayante.

Pendant ce temps les nefes anglaises emmenaient les prisonniers jusqu'aux rivages britanniques.

Tous ceux qui vivaient encore à l'arrivée, furent enfermés au manoir de Corff. Las, il n'en existait plus guère, car la traversée avait été pénible pour ces seigneurs enfermés, couverts de chaînes, dans la cale puante, humide et obscure des vaisseaux. Nombre d'entre eux étaient morts, d'autres à l'agonie.

Les Anglais, en ce temps-là, étaient fort cruels envers leurs prisonniers. Ils placèrent les seigneurs français dans un cachot très sombre, dans les caves du manoir, et ne leur donnèrent rien à manger. Ils leur apportaient simplement un peu d'eau pour empêcher qu'ils ne mourussent trop vite.

Chaque jour ils venaient narguer leurs souffrances, et se repaître de leur fin douloureuse.

Une lourde grille de fer clôturait la prison souterraine, en doublant une porte de chêne épais aux serrures formidables. Les Anglais ouvraient la porte, et restaient là, derrière les barreaux, faisant pleuvoir sur les captifs les quolibets et les injures.

En un seul jour vingt des compagnons de Savary de Mauléon moururent d'épuisement et peut-être aussi de rage impuissante ! Les Anglais ramassèrent les corps pour les jeter dans les oubliettes qui communiquaient avec un gouffre sans fond.

— Ne leur donnerez-vous même pas une sépulture décente ? dit un des survivants.

Les geôliers ricanèrent sans répondre. Ils entendaient et parlaient cependant le français.

Alors Savary redressa son grand corps amaigri, décharné, et les yeux luisant d'une de ces fureurs qui étaient célèbres dans son île, il leur dit :

— Vous vous moquez, messires. Mais vous n'y avez point grand mérite... Tenez ! Tout affaiblis et piteux que nous sommes, je vous parie ma vie que nous buvons encore mieux que vous !

C'était là grave offense. Les Anglais prétendaient être les plus forts en tout, et surtout en matière de beuverie.

De leurs randonnées dans l'Ouest et le Sud-Ouest français, ils avaient rapporté des tonneaux et des tonneaux de vin. Et ils n'avaient pas oublié d'en emporter de l'île de Ré, car le vin y est très fort en alcool. Ils avaient aussi d'immenses réserves de cruches d'eau-de-vie.

Ils relevèrent le défi.

Si les Français devenaient ivres avant eux, ils les passeraient tous au fil de l'épée, ou les pendraient selon que le seigneur de Corff en déciderait au dernier moment.

Mais si un seul Français tenait debout plus longtemps qu'eux, tous auraient la vie sauve.

Les Anglais étaient si sûrs de gagner qu'ils riaient franchement en extirpant de leur cave les prisonniers.

Ils les amenèrent dans la grande salle du château où tout le monde était réuni, depuis les marmitons, les serviteurs, les palefreniers, les hommes d'armes, jusqu'au seigneur et ses compagnons.

La joute véritable se jouerait entre le seigneur de Corff et Savary de Mauléon, car c'étaient deux adversaires de taille. Chacun d'eux mesurait deux mètres et était bâti en proportion. Mais tandis que Savary était voûté de faiblesse, avait les joues hâves, le cou décharné, et que dans son visage de grandes rides de misère se dessinaient, le seigneur de Corff était rouge cramoisi, gros, avec un ventre proéminent, et offrait l'image même de la prospérité. Tout semblait indiquer qu'il dût gagner, si les yeux du seigneur français n'avaient brillé d'un tel feu, disant la volonté indomptable et la détermination la plus farouche.

Tous se mirent à boire méthodiquement, Français et Anglais, et les serviteurs servaient chacun et veillaient à ce que les Français bussent bien effectivement le contenu de leurs gobelets. D'abord ce fut de la bière.

Au bout d'un moment, Savary s'inclinant devant le seigneur de Corff, lui dit :

— Ce n'est là, Messire, que pâle amusette, indigne de notre vaillance. Donnez l'ordre qu'on apporte du vin.

Aussitôt les coupes, les hanaps, les tasses furent emplies du liquide rouge cher aux Rhétas. Quelques Anglais se mirent à chanter et à brailler. Tandis que le tournoi continuait, Savary fit un geste discret à ses compagnons qui feignirent l'ivresse totale, et roulèrent sous la table, tandis qu'éclataient les hourras de l'adversaire.

L'instant d'après, un nombre important d'Anglais s'écroulaient aussi, bien ivres pour de bon, ceux-là.

Savary réclama alors de l'eau-de-vie, et le seigneur de Corff eut quelque peine à donner cet ordre, car sa langue semblait se coller à son palais. Des serviteurs apportèrent la précieuse liqueur, en décrivant de larges cercles ou de vastes zig-zags. Quelques-uns s'étalèrent sur le sol, brisant dans leur chute les précieux récipients. L'eau-de-vie coula, et des hommes se jetèrent par terre, lampant le liquide répandu, tandis que les autres éclataient de rires énormes.

Savary leva son hanap, regarda bien en face le seigneur de Corff, et lui dit :

— À vos amours, Messire.

Et le seigneur de Corff répondit en vidant le sien :

— À tes funérailles, Seigneur Français !... car... car... tu... as bien... bu et je... te... ferai... ferai... enterrer, foi d'Anglais !

L'instant d'après il vit tout tournoyer autour de lui, et il s'écroula comme une masse.

Les derniers Anglais qui tenaient encore sur leurs pieds se laissèrent aller à en faire autant.

Alors Savary, toujours très droit, malgré sa fatigue et ses membres raides et las, alla réveiller ses compagnons, à grands coups de pied. Ils se sortirent de dessous l'amas de corps anglais ivres-morts et s'emparèrent des armes de leurs ennemis. Ils les tuèrent tous, avant que ceux-ci eussent le temps de se sortir de leur torpeur. Et ils les jetèrent dans les fossés du château dès qu'ils eurent bien mangé et bien dormi.

Débarrassés de toute présence importune, ils s'organisèrent dans le château tombé entièrement en leur pouvoir.

Le manoir regorgeait de vivres, d'armes et de munitions.

Les Français pouvaient y soutenir un très long siège, et ils s'y préparèrent.

En effet, lorsque le roi d'Angleterre apprit la nouvelle, il leva une forte armée, pour aller châtier les Français révoltés.

Mais en route vers Corff, il entendit raconter l'exploit incroyable de ces seigneurs prisonniers, qui avaient décimé toute la garnison malgré leur affaiblissement dû au long jeûne et aux tortures...

Cantorbéry, le conseiller du Roi, lui dit de s'attacher ces nobles si endurants, qui l'aideraient à se maintenir en Poitou. Un émissaire vint donc, de la part du Roi, se présenter devant le pont-levis du manoir de Corff. Il demanda à parler à Savary de Mauléon.

Il venait offrir la vie sauve et la liberté aux Français, à la condition qu'ils prêtassent serment de fidélité à Sa Majesté britannique, et voulussent bien le reconnaître comme roi à l'exclusion de tout autre. Mais en garantie de ce serment, Sa Majesté, qui nourrissait quelques doutes quant à la loyauté de certains, demandait que chaque seigneur français fournît deux otages pris dans sa propre famille, et qui seraient garants de l'observance de ses promesses et de sa fidélité.

Savary prêta serment le premier, et il offrit en garantie sa mère et sa femme Belle-Assez.

Et tandis que celle-ci, dans son île, travaillait si fort pour réunir une forte somme d'argent destinée à racheter la liberté de son seigneur, des vaisseaux anglais firent voile pour venir la chercher.

Quand ils s'approchèrent de l'île, une tempête si terrible se déchaîna que les navigateurs pensèrent couler. Pendant trois jours leur nef fut le jouet des vagues, et durant ces trois jours, Belle-Assez pria pour tous

ceux qui étaient en mer. Quand le vent fut enfin calmé et que les Anglais se présentèrent à elle, porteurs d'une lettre de son mari, lui enjoignant de les suivre, elle ne voulut tout d'abord pas les croire.

Pourtant elle fut bien forcée de reconnaître son sceau.

Sa belle-mère, fort âgée, se lamentait sans retenue :

— O le grand malheur ! O mon fils, qui vous a rendu si ingrat ? O la pitié de partir d'ici, de tout quitter à mon âge !

Mais Belle-Assez ne poussa pas une plainte. Fière, digne, elle réunit tous ses paysans, tous ses serviteurs, ses soldats, fit appeler son chapelain et elle distribua la tâche à chacun et fit toutes ses recommandations. Elle confia ses deux filles à la vieille nourrice qui l'avait allaitée elle-même jadis. Elle chargea aussi l'aumônier de bien veiller sur ces enfants qui s'accrochaient à elle en pleurant et suppliant les Anglais de ne pas emmener leur maman.

Quand tout fut terminé, et toutes ses affaires mises en ordre, elle monta dans sa chambre, se vêtit tout de blanc, comme pour ses funérailles, et là, seule avec ses deux filles, elle les embrassa très tendrement, et leur partagea tous ses bijoux.

— Adieu, mes pauvres enfants, ne m'oubliez pas, et priez pour moi, chaque jour de votre vie.

Elle redescendit alors et dit au capitaine anglais :

— Je suis prête.

Les Anglais lui mirent des fers aux poignets, aux chevilles, et en firent autant à sa vieille belle-mère, et elles partirent à pied, au milieu d'une escorte de soldats railleurs, jusqu'à la plage où une embarcation les emmena au navire mouillé au large.

Mais en mettant le pied sur le vaisseau ennemi, Belle-Assez devint d'une pâleur extrême, porta la main à son cœur, et tomba... morte !

Savary ne parut pas éprouver de remords. Dès qu'il rentra dans son île, il témoigna de sa satisfaction en retrouvant ses affaires si prospères, et au bout de très peu de temps, il se remaria avec une femme très belle, mais de simple condition. C'était la fille de pêcheurs de la côte Ouest. Cette Rhétaise d'une si grande beauté lui donna un fils.

La nouvelle châtelaine s'appelait Amielle, mais malgré son nom de douceur, elle était dure, froide, exigeante, et tout le monde regrettait Belle-Assez. À plusieurs reprises, elle se montra sévère et injuste avec les deux filles de la défunte, et leur attira des punitions qu'elles n'avaient pas méritées. Savary ne voyait que par les yeux de sa seconde femme, et il prit en grippe les filles de sa première épouse. Quand il les semonçait vertement, et les faisait fouetter pour la moindre peccadille, – ou même sans raison, sur une dénonciation ou un mensonge d'Amielle, les deux petites s'en allaient pleurer, enlacées

toutes deux, dans un recoin obscur. Et elles parlaient avec tristesse de leur maman.

Les servantes les regardaient avec pitié et commencèrent à répandre le bruit qu'il se passait des choses extraordinaires au château. On entendait gémir derrière les portes closes, chaque nuit. Il semblait qu'une main tremblante essayât de secouer les volets, ou le vantail, et frappât de son poing le chêne épais. Les jours de grand vent, on eût dit véritablement que quelqu'un cherchait à pénétrer dans la cuisine.

Puis les unes et les autres virent une image fugitive dans les couloirs, une forme toute vêtue de blanc, les mains enchaînées. Une des cuisinières affirma avoir entendu la voix de Belle-Assez :

— Not' pauv' dame disait : « Oh, laissez-moi, laissez-moi rentrer chez moi. »

Le chapelain la vit lui aussi un soir. La vieille nourrice conta que Belle-Assez lui était apparue :

— Elle était là devant moi. Et je l'ai vue comme je vous vois, bonnes gens, avec son air triste, la tête un peu penchée de côté, et ses pauvres mains enchaînées. Elle pleurait. Elle disait : « Nourrice, pourquoi est-on si méchant avec mes pauvres enfants ? Nourrice, pourquoi cette femme qui a pris ma place les fait-elle pleurer ? »

Savary de Mauléon entendit quelques échos de ce qu'il appela en haussant les épaules : des sornettes.

Un moine qui se trouvait depuis peu au château et n'avait jamais connu la précédente châtelaine, la rencontra, lui aussi, et il en fit une description tellement exacte, lui qui ne l'avait jamais vue, que le seigneur fut cette fois très ébranlé.

Du château, ces histoires se répandirent jusque dans les villages, et bientôt, on ne parla plus que des apparitions mystérieuses ; chacun était bien persuadé que tout ceci faisait présager quelque punition pour le seigneur et sa seconde femme.

Un soir que Savary rentrait fort tard de la chasse, et que le ciel était très noir et le vent furieux, il vit une forme blanche à l'entrée des jardins du château. Il entendit en même temps un léger cliquetis de chaînes.

Il voulut tirer son épée.

— Qui va là ? cria-t-il de son ton le plus rude.

Et la voix dont il se souvenait si bien répondit :

— M'as-tu donc si complètement oubliée ?

Il sentit une caresse humide et froide sur son front.

Il rentra tout tremblant et dut se coucher aussitôt avec une forte fièvre.

Sa maladie dura longtemps. Dans son délire, il conversait avec Belle-Assez, il l'implorait, il cherchait à se justifier.

— Belle-Assez, pardonne-moi. J'ai été fourbe, cruel et lâche. Belle-Assez, accorde-moi ta miséricorde !

Amielle, qui restait de longues heures auprès de lui, se sentait glacée de frayeur en entendant ce dialogue avec une défunte. Dès que le seigneur fut un peu remis, il demanda conseil à son chapelain, puis il convoqua les autorités ecclésiastiques de l'île. Les prêtres écoutèrent attentivement sa confession, puis ils lui dirent qu'en effet, son crime était si grand que, pour l'expier, il lui faudrait partir à la Croisade, convertir les infidèles ou les exterminer.

Quant à Amielle, durant l'absence de son seigneur, il lui faudrait faire pénitence, et s'inspirer de la conduite de Belle-Assez. Et surtout, elle devrait veiller à se montrer une bonne mère pour les deux petites orphelines.

La jeune femme avait eu si peur qu'elle se soumit à tout ce qu'on lui ordonna.

Savary de Mauléon se joignit à la Croisade contre les Turcs.

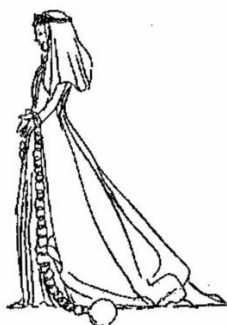
Il revint plusieurs années après, bien assagi.

Durant toute son absence, Amielle avait accompli l'effort ordonné par les prêtres, et était parvenue à remplacer Belle-Assez auprès de ses filles, et des malheureux.

On n'entendit plus jamais— parler d'apparitions, depuis ce moment. Mais plus jamais nom plus, les deux orphelines ne reçurent le fouet mal à propos. Et on ne les entendit plus jamais sangloter l'une auprès de l'autre, blotties dans quelque cachette.

Savary de Mauléon mourut tranquillement entouré des siens. Lorsque plus tard, Amielle de Ré mourut à son tour, on l'enterra dans la crypte de l'abbaye de Notre-Dame-des-Châteliers, auprès des restes de Belle-Assez.

Elles y dorment sans doute encore, fraternellement unies dans la mort.



La prisonnière du donjon



Vouzan vivait, il y a très longtemps, un seigneur qui était veuf et n'avait qu'une fille.

Il habitait un très beau château, le château de la Bergerie, très haut, flanqué de tours et d'un donjon qui dominait toute la contrée. Tout un peuple de servantes, de valets, d'écuyers, d'hommes d'armes, de palefreniers, entourait le seigneur et sa fille, sans parler des chevaliers et des seigneurs qui s'arrêtaient là, lorsqu'ils faisaient route vers leur domaine ou quelque expédition. Le seigneur les attirait par sa bonne grâce, et ses repas fastueux, car il espérait à la longue dénicher le gendre dont il rêvait. Et de toutes façons, l'hospitalité était un devoir à cette époque, et tous les nobles tenaient table ouverte, aussi bien pour les seigneurs de passage que pour les bardes, troubadours, jongleurs, voire même pour les mendiants.

La fille du seigneur s'appelait Éléonore. Elle était rieuse, insouciant et très jolie. Si jolie et si gaie, qu'on ne pouvait la connaître sans l'aimer. Elle sortait chaque jour à cheval, visitait les chaumières des serfs et des tenants, distribuait des friandises aux enfants, parlait un moment avec les vieilles, s'intéressait aux peines et aux soucis de chacun.

Elle aimait les fleurs, et c'était sa joie de recevoir des plants rares, et de les voir pousser dans les jardins qui entouraient le château. Éléonore aimait les bêtes, et les molosses les plus sauvages qu'étaient sur son passage une caresse ; les chats venaient la frôler, et son cheval hennissait de plaisir en l'apercevant. Les oiseaux eux-mêmes la

connaissaient ; les pigeons voletaient autour de sa tête, et les merles devenaient familiers et accouraient à sa rencontre.

Mais son père, homme dur et hautain, n'approuvait aucun des goûts de sa fille. Ses façons d'agir lui déplaisaient Il eût voulu qu'elle restât très distante. Il lui reprochait de se commettre avec des manants. Il lui répétait volontiers :

— Poignez vilain, il vous oindra ! Oignez vilain, il vous poindra !

Ce qui voulait dire qu'il fallait avoir la poigne dure avec les serfs et les empêcher de relever la tête, comme la douceur les y encourageait.

Or, au cours de ses promenades, la jeune fille rencontra un jour un berger entouré de ses moutons, et ce jeune homme la frappa par sa belle mine, malgré ses haillons. Sa prestance était telle, malgré les loques dont il était vêtu, qu'on eût dit un prince. La jeune fille s'arrêta, et de sa voix si douce, demanda des nouvelles du troupeau.

Puis elle ajouta :

— Vous êtes nouveau ici ? Je ne vous ai jamais vu.

Il rougit un peu et lui dit qu'il était venu aider un de ses parents, homme libre du village.

Après quelques phrases, Éléonore prit congé du jeune berger, avec autant de bonne grâce que s'il eût été un seigneur et elle s'en alla au galop de son cheval, tandis que le jeune homme la regardait partir tout rêveur. Mais il la revit le lendemain et tous les jours suivants. Ils parlèrent un peu plus longuement chaque fois. Ils discoururent tout d'abord de la pluie, du beau temps, et du troupeau, et des fleurs, et tout cela était fort banal, mais ils ne s'ennuyaient pas un seul instant.

Au contraire, de plus en plus les heures passées ensemble leur paraissaient bien trop courtes. Et la jeune fille quittait chaque fois son berger comme à regret.

Ses absences finirent par être remarquées. Un écuyer la suivit et revint tout raconter à son père, qui entra dans une colère terrible.

Il donna aussitôt des ordres pour qu'on allât s'emparer du berger et qu'on le pendît aussitôt. Et il fit appeler sa fille, afin d'avoir avec elle une explication.

— Ma fille, dit-il d'un ton dur et sévère, j'ai appris que, chaque jour, vous allez retrouver un simple berger, qui sans doute vous conte fleurette. J'ai donné l'ordre de le pendre, ce manant insolent qui a osé lever les yeux sur vous. Et vous-même, vous serez mariée la semaine prochaine avec le mari que je vous ai choisi.

— Mon père, dit Éléonore d'un ton plein de fermeté, si vous pendez mon doux ami, je ne me marierai jamais.

Si vous ne voulez m'obéir, vous irez en prison au donjon, jusqu'à ce que vous changiez d'idée.

— Je ne changerai qu'à ma mort.

— Nous le verrons bien !

Le seigneur fit alors appeler la vieille nourrice et son plus fidèle écuyer. Il les chargea de préparer une couche pour sa fille dans le cachot du haut de la tour. Il ne voulait pourtant point que la captivité lui fût trop rigoureuse, et il permit qu'on lui portât à manger deux fois par jour. Comme il ne voulait pas non plus qu'elle pérît d'un sang glacé, dans sa prison de pierres, si froide et si humide, il dit à la nourrice de lui donner deux bonnes couvertes. Mais pour le reste, prisonnière elle le serait, et prisonnière elle resterait jusqu'à ce qu'elle renonçât à son entêtement.

La nourrice pleurait, mais Éléonore gardait les yeux secs, et sa jolie figure, si douce, était toute contractée, et on lisait bien à son expression qu'elle ne plierait pas si facilement...

Tout bas, elle glissa à sa nourrice :

— Tâche de savoir. Mon père a dit qu'on allait pendre mon ami. Promets-moi de me faire connaître le sort qui lui a été réservé.

La nourrice promit entre deux sanglots.

L'écuyer poussa la jeune fille dans la pièce haute du donjon. C'était un cachot aux murs de pierres, au sol de pierres. Une mince fente entre les moellons énormes donnait un peu de jour. Elle était si étroite qu'un chat n'eût pu s'y glisser. Le plafond, très haut, était voûté. Une couche dure, un escabeau étaient les seuls meubles de cet endroit lugubre.

La première journée, sans autre compagnie que son chagrin, sans distraction, sans occupation d'aucune sorte, la jeune fille fut comme écrasée de douleur et d'ennui.

Au soir, en lui apportant son souper, le geôlier servit de messenger sans s'en douter :

— N'aviez-vous pas demandé à votre nourrice des nouvelles de votre chat blanc ? fit-il en posant le bol de soupe, le morceau de pain et de pâté, et la cruche d'eau qui formaient tout le repas.

— Oui, fit-elle, haletante, comprenant la ruse de sa nourrice. Est-il mort ?

— Non, on ne l'a pas revu. Personne n'arrive à le retrouver !

La jeune fille faillit pousser un cri de joie, ce qui évidemment aurait fort étonné le geôlier.

Après son départ, la jeune fille ne voulut penser qu'à son soulagement. Elle ne voulait pas se plaindre, puisque son ami avait pu s'enfuir, et que les hommes d'armes de son père n'avaient pu le retrouver. Mais les heures coulaient interminables. Combien elle regrettait déjà ses promenades, et ses innocentes conversations avec ce berger si gentil, aux si belles manières ! Qu'il était doux et bien appris, et combien elle s'entendait avec lui ! Au bout d'un moment, elle se prit à croire que la nourrice avait menti pour lui éviter un coup cruel, et lui avait caché la vérité. Et elle se mit à désespérer de nouveau.

Une seconde journée passa ainsi, puis une troisième. Parfois la jeune fille se prenait à espérer de nouveau. Puis son chagrin revenait plus fort que jamais.

Au milieu de la journée, elle entendit un petit cri, et sentit le frôlement de pattes menues. C'était une souris minuscule attirée par les miettes de son déjeuner. Éléonore s'émut de cette présence ; elle n'en fut nullement effrayée, mais contente comme si elle se trouvait moins seule. Mais durant la nuit, elle sentit qu'il y avait aussi des rats, et longtemps resta éveillée, prête à les chasser, s'ils essayaient de la mordre. Ils surgissaient du mur où ils avaient creusé des trous dans le mortier de terre liant les pierres entre elles. Et ils se pourchassaient, dans la pièce nue, attirés sans doute par l'odeur de la nourriture.

Des jours passèrent encore, et de bien tristes nuits. La jeune fille s'étiolait, et finit par tomber malade. Le geôlier en avertit la nourrice qui courut supplier le seigneur.

— A-t-elle renoncé à son maudit entêtement ? Prendra-t-elle l'époux de mon choix ?

— Mais si vous persistez, elle ne prendra d'autre mari que la mort, cria la nourrice indignée. N'avoir qu'une fille, et la traiter de la sorte !

Le seigneur se fâcha. Il appela la nourrice « insolente », et menaça de la pendre. Puis sa colère tomba et il réfléchit que peut-être, en effet, la vieille femme avait-elle raison. Il alla visiter sa fille et la trouva très amaigrie et brûlante de fièvre.

— Accepterez-vous de faire ma volonté ? lui demanda-t-il.

— Mon père, fit-elle d'une voix presque éteinte, je n'ai pas changé.

— Eh bien ! alors...

— Que m'importe, fit la pauvre Éléonore, la mort va bientôt me délivrer du sort cruel qui est le mien.

Le seigneur s'en alla tout songeur. Il voulait bien dompter sa fille, mais non point s'en débarrasser, et si elle mourait, cela ne faisait point son affaire. Il décida d'adoucir un peu sa captivité. Au-dessous du cachot qu'occupait Éléonore, il y avait une autre grande chambre dotée d'une plus grande fenêtre. Par cette ouverture, non seulement on recevait un peu plus de jour, mais il était encore possible de voir la campagne. Il n'y avait pas à craindre que la prisonnière pût s'échapper par là, car le donjon dominait les fossés et il fallait compter qu'environ quatre-vingt-dix pieds séparaient la fenêtre du sol.

Éléonore fut portée dans cette chambre. Ses jambes refusaient tout service, et elle était pâle et maigre comme une ombre. La vieille nourrice implora le seigneur de permettre qu'elle pût soigner la jeune fille et au bout d'un moment, il se laissa fléchir. Dans le fond de lui-même, il ressentait de l'admiration pour la volonté de cette enfant que rien ne pouvait faire plier.

Peu à peu Éléonore, grâce aux soins de sa nourrice, reprit des forces.

Cela lui faisait du bien de pouvoir parler un peu, et d'avoir une autre compagnie que celle des rats et des souris... La nourrice lui apprit qu'il était bien vrai qu'on n'avait pu retrouver le berger. Et la jeune fille respira, délivrée de la terrible inquiétude de le savoir pendu.

Souvent elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et regardait de loin ces prés, ces sentiers, ces bois où elle s'était tant promenée, et elle contemplait, les yeux brouillés de larmes, certain bosquet où maintes fois elle avait rencontré son lointain ami.

Elle soupirait souvent :

— Ah, le reverrai-je un jour ?

Et pourtant, chaque fois que son père venait lui demander si elle était enfin redevenue raisonnable, elle répondait invariablement qu'elle n'avait pas changé, et ne changerait jamais.

Alors la colère s'empara de nouveau du seigneur, et il lui donna huit jours pour réfléchir, lui disant que si elle n'avait pas renoncé à son caprice au bout de ce temps-là, il la remettrait dans un cachot encore plus lugubre que le précédent, et l'y laisserait périr de faim.

La nourrice fut plus épouvantée que la jeune fille, et elle décida d'aller chercher de l'aide auprès d'un mage très savant qui habitait dans un bois assez loin de Vouzan. La nourrice alla le trouver en lui apportant deux oies grasses, et une paire de chapons que lui avaient données les métayers du château, si émus de pitié pour la pauvre prisonnière, qu'ils auraient bien offert tout ce qu'ils possédaient pour la tirer de là.

La nourrice raconta toute la triste histoire au devin, et lui demanda conseil. Alors il fit différentes opérations magiques, consulta une poudre rouge qu'il fit fondre dans une eau bouillonnante, en prononçant des mots étranges et incompréhensibles. Puis il rendit son oracle :

— Voilà une échelle de corde magique avec laquelle la jeune fille pourra s'échapper du donjon. Elle s'allongera au fur et à mesure qu'elle descendra. Puis quand la prisonnière sera parvenue au sol, qu'elle aille droit devant elle, sans dévier ni à droite, ni à gauche, jusqu'au bois où elle rencontrait son ami. Un cheval l'attendra là, un grand cheval noir aux naseaux écumants. Qu'elle n'aie point de crainte, qu'elle l'enfourche, et lui dise le nom de celui qu'elle veut aller retrouver.

Le sorcier se tut un instant, puis continua :

— Mais attention ! C'est le cheval mallet. Qu'elle prenne garde de ne perdre le sou marqué que je te donne là. C'est le prix de son passage. Si elle ne l'avait point, si elle l'oubliait ou le perdait, le cheval mallet l'emmènerait droit en enfer.

La nourrice prit l'échelle de corde magique – qui ressemblait à une vulgaire échelle de corde ordinaire et ne mesurait pas plus de seize

pieds... Elle mit dans sa poche le sou marqué et se grava dans l'esprit les recommandations de l'ermite. Puis elle rentra. Au soir, en apportant un peu de bouillon à Éléonore, elle lui raconta ce qu'elle avait fait et tira de dessous sa devantière l'échelle de corde.

— Aurez-vous le courage, ma mignonne, de descendre là-dessus ?

Éléonore jeta un coup d'œil sur le gouffre plein d'ombre qui semblait s'ouvrir sous la fenêtre. Puis elle songea à la triste existence qu'elle menait et au sort plus triste encore qui la menaçait.

— Oui, fit-elle avec résolution, j'aurai ce courage.

Alors, sans perdre de temps, la nourrice fixa l'échelle à l'appui de pierre de la fenêtre, puis elle remit à Éléonore le sou marqué et lui renouvela ses recommandations. La jeune fille alors se glissa dans l'ouverture, et commença à se laisser couler dans l'obscurité, les mains pourtant bien accrochées aux montants de corde. Échelon après échelon, elle posait son pied avec précaution, tandis que l'échelle oscillait à lui donner le vertige.

La vieille nourrice se penchait au-dessus, le cœur serré d'effroi. La prisonnière elle-même s'attendait à chaque pas à rencontrer le vide. Alors, se disait-elle, je me laisserai tomber. Mais l'échelle magique s'allongeait, s'allongeait, et au bout d'un moment qui lui parut interminable, Éléonore toucha enfin le sol. Elle imita aussitôt le sifflement d'un oiseau de nuit, signe dont elle avait convenu avec sa nourrice. Celle-ci, rassurée, détacha l'échelle, et la lança dans l'eau noire du fossé. Puis elle sortit de la chambre, et la ferma de l'extérieur. Le geôlier qui arrivait lui demanda :

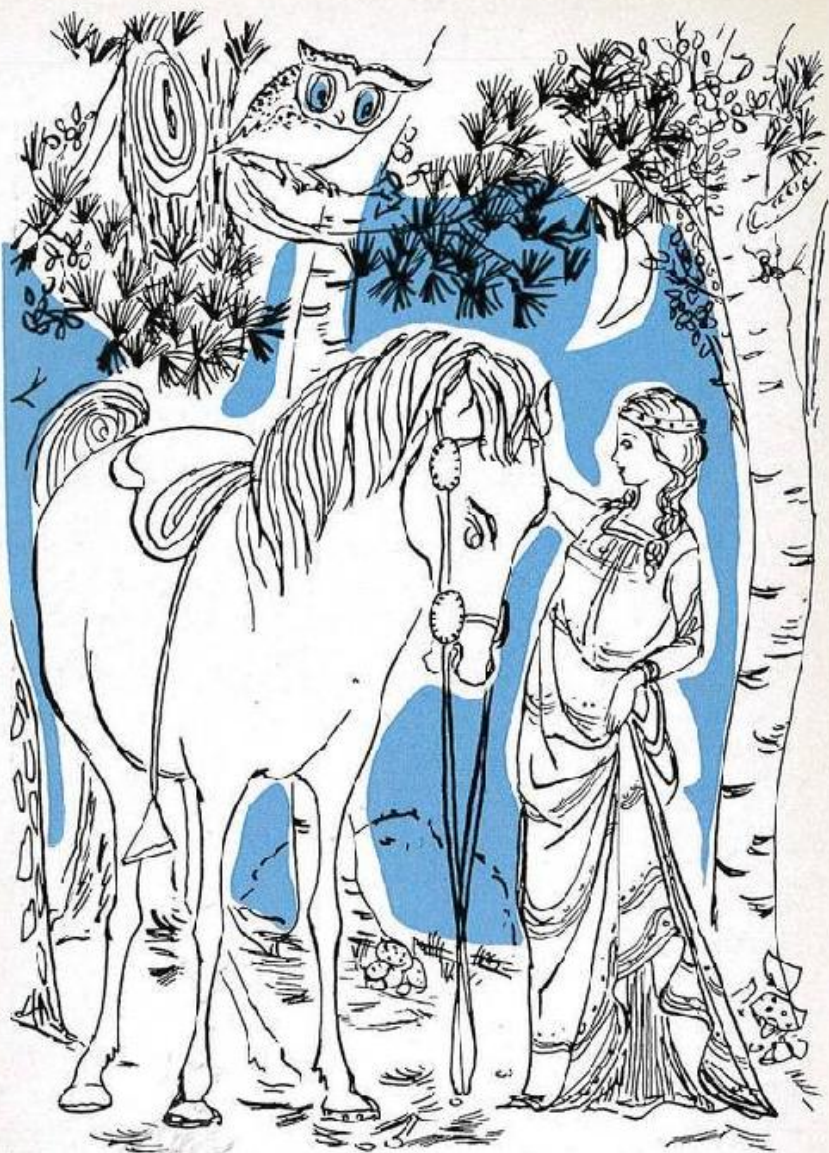
— Notre demoiselle n'a besoin de rien ?

— Elle dort, fit la nourrice. La pauvre mignonne était si lasse aujourd'hui.

En bas du donjon, cependant, la jeune fille marchait droit devant elle, en faisant bien attention de ne point s'écarter. Malgré l'obscurité, on eût dit qu'elle était guidée, car elle ne fit pas un faux pas, et elle arriva au petit bois où elle rencontrait son ami, aux jours heureux et lointains de leur quiétude.

Au bout, de quelques instants, elle sentit un souffle chaud tout près d'elle, et elle entrevit vaguement la forme d'un grand cheval qui piaffait. Ses yeux étaient phosphorescents et trouaient l'obscurité de leur lumière. Ses naseaux laissaient échapper une fumée brûlante.

Pourtant Éléonore n'eut pas peur.



Éléonore n'eut pas peur.

— J'ai mon sou marqué, cheval mallet, dit-elle de sa voix câline.

— J'ai mon sou marqué, cheval mallet, dit-elle de sa petite voix câline. Veux-tu m'emmener rejoindre le berger que j'aime ?

Et le saisissant doucement par la crinière, elle se hissa sur son dos. Le cheval partit aussitôt d'un trait, et elle dut se cramponner pour ne pas tomber tant sa vitesse la suffoqua.

Au bout d'un instant, de quelques minutes à peine, le cheval s'arrêta devant un château tout aussi beau que le château de la Bergerie. Et Éléonore comprit qu'elle était arrivée au terme de son voyage. Des torches brûlaient dans la cour, et il y avait beaucoup de monde. Des hommes d'armes riaient, parlaient, et la jeune fille se demandait comment elle trouverait là, dans cette foule, celui qu'elle cherchait. Et si c'était bien dans ce château qu'il fallait le demander. Sans doute, y était-il porcher, ou gardeur de moutons. Éléonore se sentit toute tremblante à l'idée des moqueries dont l'assailleraient la soldatesque massée en cet endroit.

Elle voulut demander au cheval mallet :

— Mais est-ce bien là ?

Mais il avait déjà disparu et elle était seule.

Elle franchit timidement la poterne entrouverte et demanda à parler au seigneur de l'endroit.

— Nous l'attendons, lui dit-on. Il va revenir de voyage, ce soir même, et il y a mille réjouissances pour fêter ce retour.

Une servante qui passait eut pitié de cette jeune fille d'apparence si fragile, et lui dit :

— Voulez-vous entrer l'attendre dans un coin de la grande salle ? Je vois bien que vous êtes une dame de qualité.

Dans la grande salle, un tronc d'arbre entier se consumait dans la cheminée. Aux murs, il y avait des armes, des trophées, et des écussons. Des bancs richement sculptés, recouverts de coussins de velours invitaient au repos.

Éléonore se chauffa les mains, et elle trouva très agréable d'être ainsi au coin d'un bon feu. Elle se demandait pourtant avec inquiétude comment le seigneur des lieux l'accueillerait, et s'il était bien vrai qu'elle retrouverait là son ami.

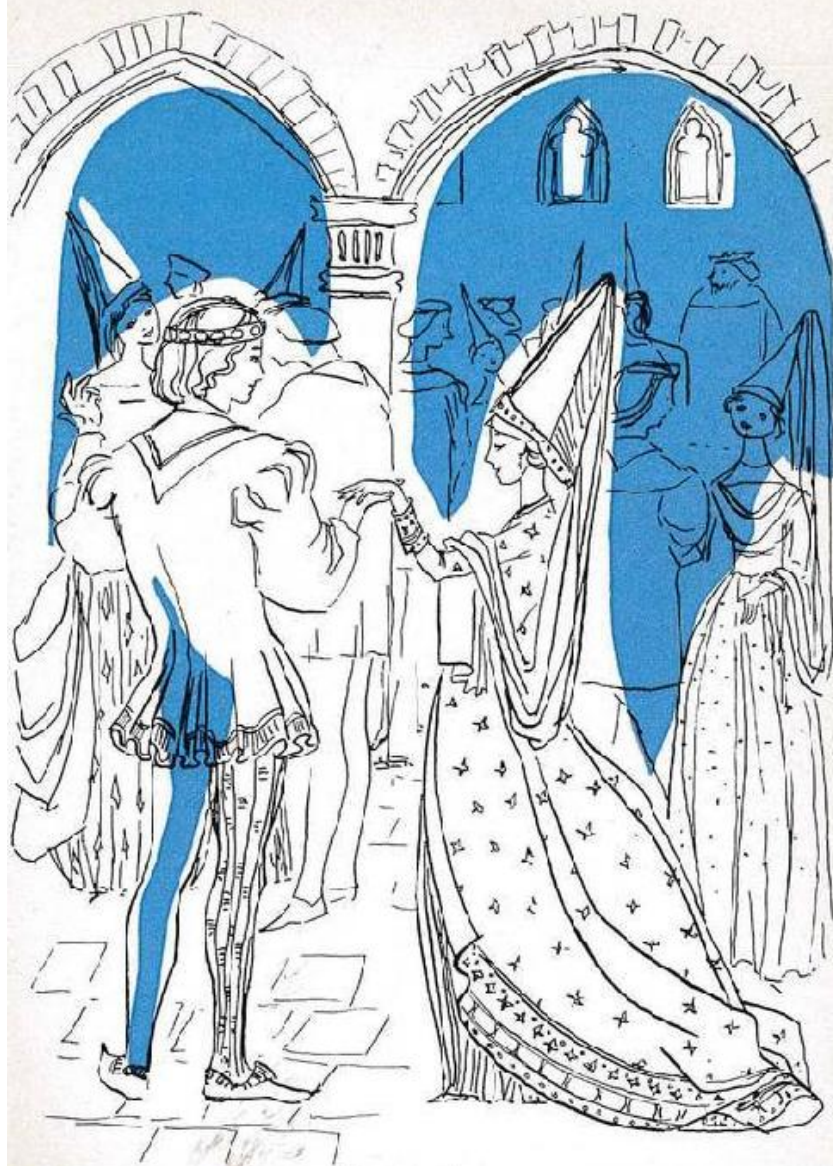
Et puis, comme elle était encore très faible et épuisée par les mois de captivité qu'elle avait supportés, elle s'assoupit. Un grand brouhaha, une rumeur confuse l'éveillèrent brusquement. Elle voulut se relever du banc où elle s'était étendue, mais déjà une foule de gens pénétraient dans la grande salle. À leur tête, marchait un jeune seigneur richement vêtu, dont l'allure lui parut familière. Elle se frotta les yeux, avec surprise, car elle reconnaissait son doux ami, sous ces habits somptueux, son doux berger, portant une épée à la poignée d'or incrustée de pierreries. Elle se leva éperdue, honteuse de sa si simple

robe, car il y avait là des dames en brocart et en satin orné de fourrures. Elle fit vers le seigneur quelques pas incertains.

Et lui la reconnaissant, cria :

— Oh, Éléonore, ma chère disparue, dame de mon âme, enfin, je vous retrouve ! Mais par quel prodige ?

Et il ouvrait ses bras tout grands, et elle s'y précipita.



Il la conduisit alors dans la salle de festin.

Il la conduisit alors dans la salle de festin, où un repas magnifique était préparé, et il voulut la servir lui-même, avec mille prévenances.

Il lui raconta comment un méchant oncle ayant voulu s'emparer de son héritage, et cherchait à le faire tuer, il avait été obligé de s'enfuir, en attendant que ses partisans pussent se réunir et combattre pour lui. Au moment où le père de la jeune fille avait découvert leur idylle, il était prêt à reconquérir son château et comptait venir demander la main d'Éléonore, sitôt rentré en possession de ses biens.

Mais lorsqu'il avait fait prendre des nouvelles, on lui avait dit qu'elle était morte, et depuis il la pleurait amèrement.

Éléonore lui conta à son tour combien son père avait été cruel, et les souffrances qu'elle avait endurées dans le lugubre cachot. Quand ils eurent, épuisé le récit de leurs tristes aventures, le jeune seigneur fit préparer une chambre magnifique à Éléonore. Quelques jours après, ils se marièrent, et les fêtes furent d'une splendeur inouïe, et durèrent plus de huit jours.

Dès lors Éléonore et son mari vécurent très heureux, et dans sa nouvelle demeure, elle sut se faire aimer de tous, comme à la Bergerie. Mais au bout de quelque temps, elle pensa avec chagrin à son père. Dans sa bonté, elle lui pardonnait le mal qu'il lui avait fait, et elle eût voulu qu'il fût heureux, lui aussi. Elle envoya prendre de ses nouvelles, et le messager revint en annonçant que le père était bien malade. Il était torturé de remords et de regrets, croyant sa fille morte, noyée dans l'eau du fossé. De la savoir vivante lui causa un soulagement inexprimable.

Éléonore vint le voir, et il mourut dans ses bras, plein du repentir de sa méchanceté, et de sa dureté.

Mais dans la mémoire des habitants de Vouzan, le souvenir de la belle prisonnière du donjon resta vivant durant des siècles.



La chandelle des Chaumes



U nord de l'Angoumois, se trouve un hameau perdu dans la forêt. Ses maisons touchent le bois et leurs jardins, bordés d'un mur tout moussu, s'ouvrent directement sur la clairière, plantée de chênes énormes et de châtaigniers plusieurs fois centenaires.

Cette clairière est appelée depuis fort longtemps « Les Chaumes », on ne sait pourquoi, puisque cette appellation désigne en général les champs que l'on vient de moissonner.

Tout semblait si paisible en cet endroit, si calme, à l'ombre des géants de la forêt, où la mousse et les fougères formaient un tapis de plusieurs tons de vert, qu'on eût voulu s'y arrêter, et s'y reposer longuement.

On disait pourtant qu'il s'y trouvait une présence, bien particulière. Depuis des années et des années, et peut-être même des siècles, une petite chandelle apparaissait, errant sur le mur à demi éboulé qui borde les clos, et se promenant sous les arbres. Cela faisait plusieurs générations que l'on en parlait et que d'aucuns affirmaient l'avoir vue.

Un jour, la vieille Victorine la vit même au pied de l'échelle qui montait à son grenier à foin.

Le crépuscule venait de tomber, et le ciel, en ce jour d'orage, était encore un peu livide, avec de gros nuages noirs, massés et compacts. Dans la pénombre, la petite chandelle brillait, rougeâtre, et sans beaucoup d'éclat.

La vieille Victorine qui sortait de l'écurie en face, cria :

— Qu'étoû qui se promène là ?

La petite chandelle s'arrêta, vacilla un instant, puis s'éloigna par bonds irréguliers, mais sans hâte. La vieille Victorine eut le temps de la voir danser un moment sur le mur puis se perdre sous les Chaumes.

Elle la revit plusieurs fois, et eut moins peur.

Elle en parla à sa voisine, la grosse Alina.

— Me suis bien habituée à cette petite chandelle qui se promène par là. I la vois presque chaque jour, en allant panser mes agneaux. Tantôt o se trouve sur le mur, et tantôt au pied du gros châtaignier à l'Auguste. O l'est une bonne petite lumière qui ne veut point de mal à personne, pour sûr.

— Bonnes gens ! fit l'Alina, étou point l'âme de quelque défunt pour lequel ses enfants n'ont point été trop bons ?

— Peut-être ben, fit la Victorine. O l'est sûr qu'i ai toujours entendu dire qu'une chandelle de même était l'âme d'un pauvre mort, revenant demander des prières pour son repos.

Alina réfléchit, et passa en revue mentalement tous ceux qui avaient habité là, et qui revenaient peut-être sous la forme de cette lueur dansante.

Elle sentait la crainte la pénétrer. Mais elle voulut réagir et décida d'aller veiller avec les autres femmes du village, chez Mme Bonnaud qui les avait toutes invitées à venir peler son maïs, ce soir-là.

Elle prit sa lanterne, sortit de chez elle, et un moment après on l'entendit pousser un grand cri.

Elle était toute pâle lorsqu'elle pénétra chez Mme Bonnaud et les femmes s'empressèrent autour d'elle.

— Qu'avez-vous donc, Alina ? demanda Mme Bonnaud.

Alina pouvait à peine parler :

— I ai vu cette petite chandelle des Chaumes. Elle était au pied du châtaignier à l'Auguste, et puis elle a marché à mon avance.

Tout le monde alors se mit à parler de cette lumière que tant de gens avaient vue et dont on ne pouvait s'expliquer la présence. Une des femmes qui étaient là rappela que dans le bois du Grand-Lieu se trouvait aussi une lumière semblable, mais que celle-là s'expliquait parfaitement. Elle datait du jour où des brigands étaient venus pendant la Grande Révolution, avaient entraîné le Seigneur de l'endroit, et l'avaient pendu à la maîtresse branche d'un chêne qui poussait là. La petite chandelle qui apparaissait à tous ceux qui venaient de nuit, dans ce bois de sinistre mémoire, était l'âme du seigneur assassiné, qui demandait qu'on fit dire une messe à l'église.

Alors une autre femme se souvint d'une autre histoire que lui contait sa grand-mère. D'autres suivirent le mouvement.

Et quand le maïs fut pelé, et que les commères durent rentrer chez elles, elles claquaient des dents de peur.

L'hiver passa, et la belle saison revint. C'est une saison où personne n'avait le temps d'inventer ni de raconter des histoires, pas plus que de regarder si une lumière irréaliste se promenait dans les bois à la nuit tombante.

Puis l'automne ramena encore une fois les veillées autour de la cheminée.

Ce soir-là, en cassant les noix, dont on porterait les cerneaux au moulin, qui en ferait de l'huile, la grosse Alina dit tout d'un coup :

— I me demande si la petite chandelle des Chaumes est toujours là. I l'ai point vue depuis longtemps.

Dans l'assistance se trouvaient deux garçons de douze et quatorze ans. Ils lâchèrent leur panier de noix et leur couteau, et se glissèrent dehors, après s'être poussés du coude, et avoir fait une grimace dans le dos de l'Alina.

Ils revinrent un instant après :

— Elle y est, firent-ils.

— Quoi donc ? demandèrent leurs parents, qui parlaient déjà d'autre chose.

— La chandelle, la lumière sur le mur. Vite, venez voir.

Tous et toutes se levèrent et suivirent les deux gamins.

Ils distinguèrent bientôt une faible lueur qui se déplaçait en suivant l'amas de vieilles pierres bordant les jardins. Les deux « drôles » crièrent :

— Voulons voir ce qu'il en est.

Et ils foncèrent en avant, sans que leurs parents pussent les retenir. La petite lumière alla plus vite, sur le mur, dès que les deux garçons commencèrent à courir.

Elle accéléra son mouvement encore, comme si elle se dépêchait, elle aussi. À l'instant où les enfants étaient près de l'atteindre, elle fit un bond et sauta jusqu'au pied du gros châtaignier où elle resta là, toute vacillante.

Les deux garçons n'avaient pas ralenti leur poursuite.

Ils allaient attraper la chandelle, lorsqu'elle bondit en avant et se mit à fuir sur le chemin qui traversait les Chaumes et conduisait au plus profond des bois.

Les garçons ne se découragèrent pas. Ils se lancèrent derrière elle à toutes jambes, la voyant toujours devant eux, brillant de plus en plus faiblement, mais parfaitement distincte. Elle traversa une clairière, un champ de betteraves, un pré, et disparut soudain à la lisière d'un bosquet.

Alors la nuit devint si noire que les deux garnements ne surent plus de quel côté diriger leurs pas.

Heureusement leurs parents les cherchaient avec de bonnes lanternes, et ce fut avec soulagement que les deux enfants

s'entendirent héler par des voix amies, et virent la lumière bien réelle d'un falot.

Depuis, on ne revit jamais plus la petite chandelle pourchassée.

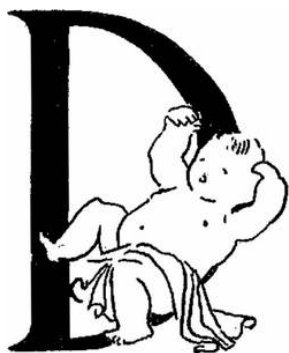
Elle n'est jamais revenue, ni sur les Chaumes, ni au pied de l'échelle, ni sur les vieilles pierres moussues, ni sur les racines de l'énorme châtaignier à l'Auguste.

Pourtant presque rien n'a changé.

Les deux « drôles » de l'histoire sont simplement devenus des hommes mûrs qui gardent bien vivant dans leur mémoire ce souvenir inexplicable.



Le bébé ensorcelé



DANS un petit village du nord de l'Angoumois vivait jadis un couple de paysans aisés.

Leurs affaires étaient prospères, leurs champs bien cultivés et fertiles, leur bétail gras bien nourri, leurs volailles pondaient avec ardeur. Tout ce qu'ils entreprenaient réussissait. Et dans leur belle maison confortable, ils pouvaient passer de longues soirées heureuses, car ils s'aimaient bien, tous les deux. Ils pouvaient faire des projets, en tisonnant le feu, derrière les hauts chenets de fer forgé, à la douce lueur de la lampe à huile (le chaloeil) accrochée au manteau de la cheminée.

Parfois la femme filait ou tricotait la laine de leurs moutons, bien douce et moelleuse, et blanche comme neige.

Alors elle soupirait :

— Ah, les belles brassières que cela ferait !

Et l'homme la gourmandait gentiment :

— Ma pauv' femme, ce poupon viendra bien à son heure.

Leur grand chagrin à tous deux était de n'avoir point d'enfant. La femme en était rongée comme d'une maladie, au fur et à mesure que les années passaient. La joie de leur prospérité en était empoisonnée.

À côté de l'habitation de ce couple s'élevait une chaumière misérable. Le toit de vieilles tuiles offrait ses morceaux rompus se chevauchant à la diable, et laissant passer l'eau par cent gouttières. La cour était envahie d'orties et de ronces, et la clôture était effondrée en plus d'un endroit. Dans la façade nord de cette chaumière, une grande

lézarde traçait un zig-zag inquiétant. Tout respirait le laisser-aller, l'abandon, la ruine.

Un vieux et une vieille habitaient là. On ne les avait jamais vus travailler ; ils vivaient d'on ne savait quoi. On avait essayé de les surprendre à chaparder, mais en vain. Ils étaient honnêtes mais mystérieux. Dans le village on ne les aimait pas, on les craignait même. On prétendait que la femme jetait des sorts et les bergères, lorsqu'elles la rencontraient, faisaient vite, vite un geste de conjuration par-dessous leur cape.

La jeune femme, leur voisine, gémissait souvent :

— Oh, comme je voudrais qu'ils partent d'ici ! Ils me font peur.

Pourtant, la vieille, qu'elle rencontrait tous les jours, ne lui avait jamais dit une seule parole méchante. Jamais non plus aucune maladie mystérieuse ne s'était déclarée dans le troupeau. Mais la méfiance demeurait, entretenue par tous les racontars du village.

Un jour la jeune femme sut qu'elle allait avoir un enfant et elle s'en réjouit très fort. Elle prépara avec amour une layette, pleura de joie sur les brassières de belle laine gonflante et douce à toucher. Elle broda des petites chemises de fine baptiste, et donna chez le tisserand son plus beau lin, pour tisser les couches, sa laine la plus fine, pour tisser des langes.

Comme la jeune femme passait un jour devant la chaumière de la vieille, celle-ci sortit brusquement et lui demanda :

— Est-ce pour bientôt ?

— J'attends la naissance le mois prochain, dit la jeune femme, qui frissonna, emplie d'un peu d'appréhension.

— Tu auras une fille, dit la vieille, et tu l'appelleras Maria.

Elle la regarda, un moment, d'un regard intense, inquisiteur, puis elle rentra dans son taudis.

La jeune femme inquiète songea que cette rencontre ne pouvait présager rien de bon. Elle ne voulut pas en parler à son mari, assez prompt à se mettre en colère.

Le lendemain la scène se répéta, et la vieille affirma avec encore plus d'autorité que la veille :

— Tu l'appelleras Maria.

La jeune femme garda encore le silence.

Lorsque le jour de l'accouchement arriva, elle eut une fille et elle dit presque malgré elle :

— Je veux qu'on l'appelle Maria.

Le mari en fut fort étonné, car ils avaient opté depuis longtemps pour le nom de Cécile.

Le bébé était une mignonne poupée avec de beaux yeux noirs déjà frangés de longs cils et des cheveux noirs bouclés. Elle était potelée et rose. Pourtant, quand sa mère voulut la faire téter, elle détourna la

tête, et refusa la nourriture.

Des commères du village vinrent assister la jeune mère, et toutes s'étonnèrent de voir que le bébé se refusait à prendre quoi que ce soit. Elles essayèrent toutes les méthodes connues alors pour obliger ce poupon à avaler un peu d'eau sucrée, ou de lait. Il n'y eut rien à faire. Ce bébé ne voulait rien accepter. La jeune femme se tourmentait si fort, qu'on craignit pour sa santé. Elle se disait que son bébé allait dépérir, mourir d'inanition. Mais chose étrange, l'enfant ne maigrissait pas.

Des jours passèrent sans apporter aucun changement, et si la petite Maria n'était pas plus grosse que le jour de sa naissance, elle n'était pas plus petite non plus et n'avait pas l'air malade.

Les commères déclarèrent :

— Ce bébé est ensorcelé.

— Il faut aller voir le devin.

À deux lieues de là, habitait un devin fameux. Le couple se leva de bon matin, attela le cheval à la carriole, et partit, emportant le bébé bien emmitouflé dans une couverture.

Ils trouvèrent le vieux mage dans une petite maison délabrée, près d'un vieux moulin à vent. C'était un homme très âgé, portant une grande barbe blanche. Il écouta patiemment le récit de la jeune femme, et hocha la tête.

Tout autour de lui il y avait les objets les plus hétéroclites, des casseroles et des pots de toutes les dimensions emplis, pour la plupart, d'étranges mixtures. Au plafond pendaient, suspendus aux solives noircies, des brindilles, des herbes ou des feuilles sèches, nouées bien soigneusement d'un bout de ficelle ou de galon.

Le vieux mage sortit d'un bahut vermoulu un petit paquet enveloppé de chiffons et de papiers. Il en extirpa un petit morceau d'écorce odorante.

Il le remit à la mère en lui recommandant de le coudre dans un sachet et de le suspendre au cou de l'enfant.

Puis il lui donna des plantes qu'elle ferait infuser en petite quantité chaque matin et dont elle donnerait une cuiller trois fois par jour à la petite Maria.

Enfin il récita des prières, et dit à la mère :

— Oui, ton bébé a été ensorcelé, mais j'ai conjuré le mauvais sort. Fais bien ce que je t'ai commandé, et tout ira bien.

Dès que ces gens furent rentrés chez eux, et tandis que le mari s'occupait du bétail, la femme prépara les remèdes pour son enfant. Et comme, tout le temps, elle songeait à cette vieille qui lui avait jeté un sort, dès qu'elle eut fini, et que le bébé se fut endormi après sa potion, elle se rendit à l'église, prit un peu d'eau bénite dans une petite bouteille, et en aspergea en passant la cour emplie d'orties et la

masure de la vieille.

Dès le lendemain, le bébé se mit à prendre un peu de lait. À la fin de la semaine il tétait goulûment. De ce jour-là, il ne cessa de croître et d'embellir.

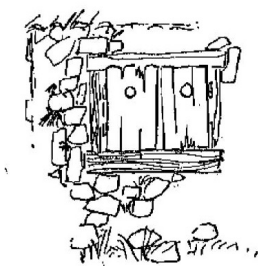
Au bout de quelques jours, la jeune femme vit que les fenêtres des vieux demeuraient closes, les volets aux planches pourries restaient tirés. Elle en parla à son mari qui s'avisa qu'il n'avait pas revu ces vieux depuis un certain temps. Il alla avertir le maire qui força l'entrée de cette chaumière. Il n'y avait rien à l'intérieur qu'un désordre et une saleté indescriptibles, et des troupeaux de rats qui couraient sans vergogne au milieu des détritux et sur le grabat puant.

Personne ne revit jamais ces deux vieux, et on n'en entendit plus parler.

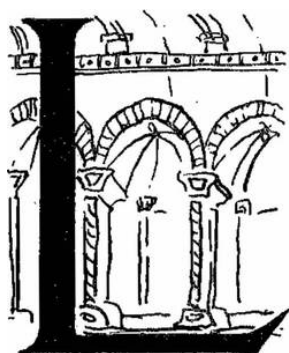
Un jour, un cantonnier prétendit les avoir rencontrés, volant à basse altitude au-dessus des bois, chevauchant un balai.

Mais comme c'était un farceur et un ivrogne, personne ne voulut le croire.

La petite Maria mangeait bien régulièrement. Elle grandit, et elle vit encore aujourd'hui, mais elle est grand-mère. C'est d'elle-même que je tiens cette curieuse histoire.



Le marteau de saint Gilles



L'ABBAYE DE PUYPÉROUX, aux temps reculés de l'évangélisation de l'Angoumois, avait été construite si rapidement par saint Gilles et ses disciples, que les habitants de la région crièrent au prodige, et assuraient l'avoir vue sortir de terre. Cela donna naissance à la légende que voici :

Lorsque saint Gilles avait commencé d'évangéliser une partie de la Gaule, qui forma plus tard l'Aunis et le nord de l'Angoumois, les moines qui l'assistaient étaient effrayés de l'immensité de leur tâche.

Saint Gilles était en train de travailler à la construction de l'église de Saint-Jean-de-la-Palud, lorsqu'une discussion éclata entre les ouvriers et les religieux.

Ces derniers se sentaient las. Ils souhaitaient un miracle qui vînt ranimer leur ardeur.

— Ce qu'il nous faudrait, dit l'un d'eux, c'est une belle et grande abbaye où nous formerions d'autres moines, qui non seulement apprendraient aux gens à vivre en chrétiens, mais aussi défricheraient ces forêts sauvages, et enseigneraient aux habitants à cultiver la terre.

— Nous avons mis trois ans à construire cette église, qui est à peine finie, repartit un autre, et la communauté dont vous parlez, mon frère, nous prendrait au moins dix ans.

— C'est tout de suite qu'il nous la faudrait, reprit un troisième.

Saint Gilles écouta leurs paroles en silence puis se plongea dans une profonde méditation. Ce faisant, il tenait encore à la main son marteau de sculpteur, avec lequel il venait de tailler de délicates statuettes.

Au bout d'un moment il se tourna vers ses compagnons :

— Hommes de peu de foi, leur dit-il d'un ton sévère, vous avez demandé un miracle. Et voyez, je vais lancer mon marteau, et à l'endroit même où il retombera, nous trouverons une abbaye prête, terminée, où nous pourrons nous installer, enseigner la jeunesse et défricher la contrée.

Il saisit son outil, le lança très haut et très loin en le faisant tourbillonner.

Le marteau disparut aux yeux de tous.

— Mais comment ferons-nous pour le retrouver ? demanda l'un des moines, très inquiet.

— Nous le retrouverons, fit saint Gilles avec fermeté.

Ses disciples virent alors un oiseau s'approcher en voletant. C'était une mignonne alouette, qui vint frôler l'épaule du saint, puis s'envola tout droit devant elle. Elle revint encore et recommença son manège.

— Suivons-la, fit saint Gilles.

Ils marchèrent longtemps, sans que l'oiseau leur permît de s'arrêter.

Dès que les religieux faisaient une halte, l'alouette venait becqueter la joue du saint, et voletait tout autour d'eux en poussant des cris.

Alors, malgré leur lassitude, saint Gilles et ses moines continuèrent leur chemin.

Ils arrivèrent ainsi dans une contrée moins boisée, où la lande et les bruyères alternaient avec des fourrés d'épineux et quelques bosquets.

Et là sur une colline, majestueuse, fière, bâtie de pierres solides, avec des sculptures, de lourdes portes de chêne massif, des murs épais, et une chapelle dont le clocher se dressait bien haut dans le ciel, il y avait l'abbaye qu'avaient souhaitée les religieux et que, le saint leur avait promise.

Lorsqu'ils parvinrent à l'entrée, ils trouvèrent le grand portail ouvert. Mais les salles étaient vides, ainsi que les cellules. Des jardins entouraient le cloître, et le tout était clos de hauts murs.

Dans la campagne environnante, on ne voyait que des huttes fort misérables, habitées par de pauvres manants à l'expression effarée.

— Comment s'appelle cet endroit ? demanda l'un des religieux.

— Puypéroux, lui répondit-on.

Dès le jour même les moines se mirent au travail et l'abbaye de Puypéroux devint célèbre fort loin, car les religieux y formèrent la jeunesse, et que bientôt le pays si ingrat devint fertile, et donna de magnifiques récoltes. Dans ces déserts, ces brandes stériles, les arbres fruitiers, les vignes, les prairies, les champs de blé offrirent aux hommes l'abondance qui rend la vie plus douce. Des villages plus nombreux s'édifièrent, des chapelles firent retentir leurs cloches chaque dimanche, appelant les fidèles à la messe.

Mais un jour, saint Gilles partit en voyage, et alla jusqu'à Moutiers où il trouva saint Côme et saint Damien qui construisaient l'église. Il les aida, et se souvenant qu'il était sculpteur, tailla des images pieuses pour orner les autels. Il travailla si fort qu'il tomba malade, et saint Côme le soigna et le guérit.

Plaisamment il lui dit alors :

— Que me donneras-tu pour cela ?

— Dans les temps de sécheresse, répondit saint Gilles, tu viendras me demander de l'eau à Puypéroux.

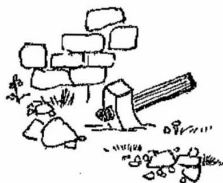
Ce fut là, dit-on, l'origine des grandes processions qui avaient lieu jusqu'à l'abbaye chaque fois que la région souffrait du manque de pluie.

Saint Gilles retourna dans son abbaye, et y vécut jusqu'à un âge fort avancé.

Un des frères qui retournait la terre des jardins, y trouva un vieux marteau à sculpter la pierre. Il l'apporta à saint Gilles, devenu presque aveugle, mais qui s'écria :

— Je le reconnais, c'est le mien, celui que j'avais jeté au loin...

Alors on garda l'humble instrument comme une relique. Et nombreux furent ceux qui vinrent admirer ce simple outil, qui avait connu une si mystérieuse et étrange destinée...



La mort des sirènes



LES côtes de l'île de Ré furent longtemps infestées de Sirènes. Elles étaient si nombreuses que presque tous les bateaux de pêche les rencontraient, sans même beaucoup s'éloigner de la terre.

Les marins qui les avaient vues et entendues, rapportaient qu'elles avaient un rire étrange qui ressemblait à une longue plainte musicale. Quand elles chantaient en s'accompagnant d'un instrument dont le son rappelait celui d'une harpe, les pêcheurs se sentaient attirés par une force invincible. Ils s'approchaient d'elles, et lorsqu'ils croyaient voir de tout près leur corps d'un vert glauque, avec une poitrine de femme et une queue de poisson fouettant les flots, ils se penchaient dangereusement. Bientôt ils perdaient conscience, par le sortilège des visages pâles comme du marbre, d'yeux immenses et durs, et de cheveux qui ressemblaient à de l'or vert, et qui les fascinaient.

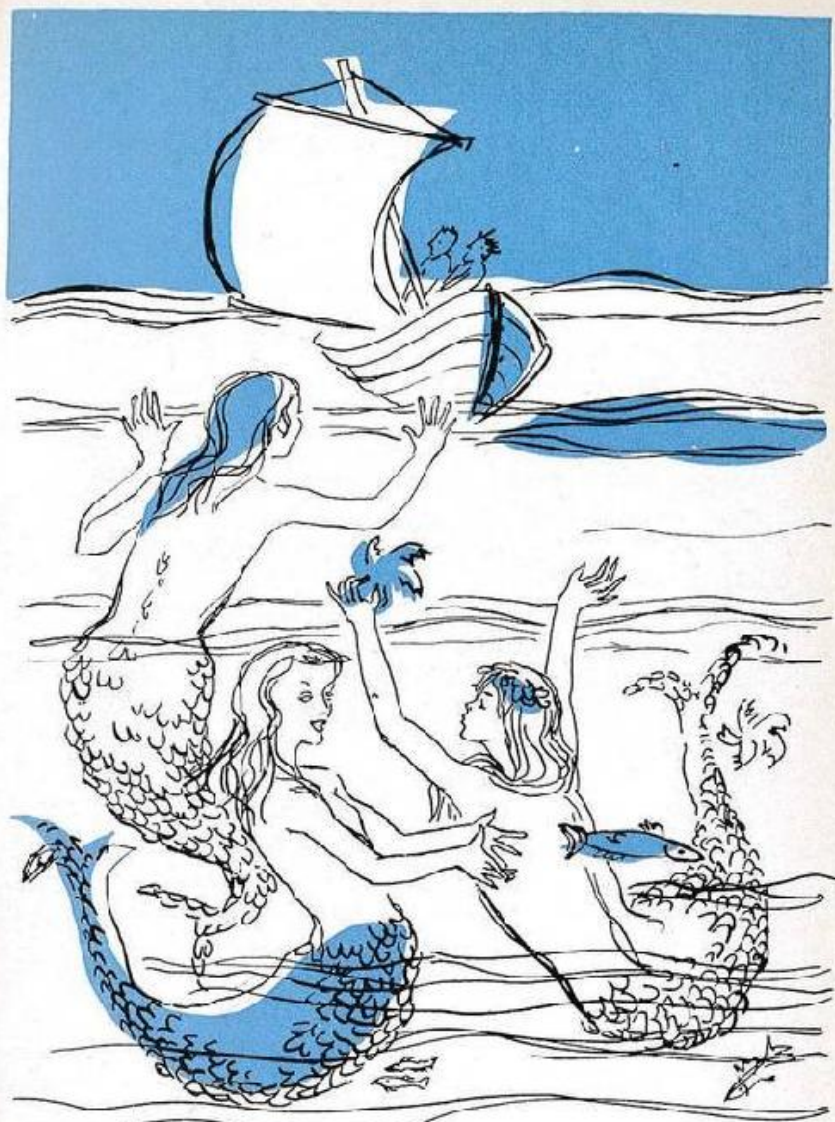
Les navigateurs tombaient à la mer, les bras tendus vers ces monstres si séduisants. Personne ne les revoyait jamais, et leur famille pouvait porter leur deuil.

Les filles de Ré étaient belles pourtant, avec leurs cheveux noirs, sous la coiffe blanche et leur mine fière. Mais les hommes de l'île semblaient ensorcelés par les magiciennes de la mer.

Chaque jour des barques vides de leurs occupants s'échouaient à la côte. Chaque jour on enregistrait de nouvelles disparitions. Le nombre de femmes ou de mères pleurant un être cher était effrayant.

Les Sirènes avaient un endroit de prédilection, où elles se

réunissaient-de préférence, en bandes. C'était l'extrémité ouest de l'île, au large de la Combe aux Fées et de la Conche des Baleines. Ces femmes-poissons jouaient dans les écueils, s'y amusaient des naufrages qu'elles provoquaient, tandis que le village, qui se trouve sur la côte en cet endroit : Les Portes, vivait dans la consternation.



Ces femmes-poissons jouaient dans les écueils.

— Cela ne peut durer, dit Théodora, une grande et belle jeune fille qui venait de se fiancer quelques jours auparavant avec un hardi marin, patron d'une barque neuve.

— Quoi donc ? lui demanda une compagne.

— Les méfaits de ces Sirènes de malheur, reprit Théodora. Vois, il n'y aura bientôt plus d'hommes au village, et si nous voulons garder ceux qui restent, il nous faudra les empêcher d'aller en mer.

À quelques jours de là, le fiancé de Théodora partit pêcher, cependant qu'elle éprouvait un triste pressentiment. Elle eut beau l'attendre, il ne revint pas : les Sirènes l'avaient attiré dans les flots et leur rire glaçant berça ses derniers moments.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Théodora quitta la côte d'où elle avait vainement exploré du regard la mer vide. Elle rentra chez elle, se coucha sans pouvoir manger. L'aube la retrouva debout sur la plage, espérant encore. Mais à midi, une barque vide s'échoua presque à ses pieds : une barque neuve, et elle sut que tout était fini.

Il n'y a pas de mots pour peindre sa douleur. Le désir de punir les Sirènes brûlait en elle aussi fort que sa peine. Elle rentra chez elle, sans même pleurer, les dents serrées, les poings crispés, les yeux emplis d'une fureur contenue. Sa mère, qui la vit ainsi, lui demanda :

— Qu'as-tu donc, ma fille ?

— Ma mère, prépare-moi une robe noire, mon bonheur est fini, répliqua-t-elle. Elle ajouta : mon bonheur est fini, ma vie aussi !

Mais le soir, sa colère fut la plus forte, et l'entraîna à réunir les autres jeunes filles du village des Portes, et de celui tout proche de Saint-Clément.

Elle parla longtemps à ses compagnes. Quelques-unes avaient peur et se refusaient à l'écouter. Mais toutes celles qui avaient perdu leur homme : un mari, un promis, acquiesçaient.

— Oui, Théodora, oui, nous le ferons.

Au petit jour, le lendemain, elles allèrent se confesser et elles communiaient. Puis elles emportèrent chacune une petite fiole d'eau bénite.

Elles se dirigèrent vers la Combe des Fées, s'agenouillèrent sur le sable pour une dernière prière, se dévêtirent ensuite, plièrent leurs habits soigneusement. Et nues comme au jour de leur naissance, tenant le flacon d'eau bénite à la main, elles entrèrent dans la mer, se mirent à nager vers le large.

Le temps était beau, et il n'y avait point de vent. Pourtant on voyait au loin un tourbillon frangé d'écume se briser sur les écueils noirs.

C'était au milieu de ces vagues affreuses que se tenaient les Sirènes et c'était le but que les filles de l'île de Ré s'étaient assigné. Théodora les conduisait. Elle nageait la première ; on voyait ses bras blancs

fendre l'eau à grands coups réguliers, et sa tête aux tresses si noires se redresser au-dessus de l'onde verte.

Des courants les retardaient dans leur course ; elles luttèrent contre la force de l'eau qui entraînait leurs corps. Les vagues devenaient de plus en plus hautes au fur et à mesure qu'elles approchaient des récifs. Elles virent enfin les Sirènes. Celles-ci, posées gracieusement sur les flots, jouaient dans les remous, et cela donnait l'illusion d'une sorte de danse. Elles se dressaient sur leur queue écaillée et irisée, ou bien s'incurvaient mollement au creux d'une vague. Tantôt elles se poursuivaient, sautant par-dessus les crêtes blanches. Elles cessèrent leurs ébats en voyant les filles des hommes nageant à côté d'elles.

Alors, malgré la fatigue de ce long trajet, Théodora cria d'une voix forte :

— Filles du Diable, Sirènes de malheur, rendez-nous nos hommes et allez-vous-en.

Les Sirènes ne répondirent que par leurs cris sauvages, leurs ricanements.

Théodora répéta son ordre plus farouchement encore.

— Filles du Diable, quittez pour toujours ces parages, et rendez-nous ce que vous nous avez pris.

Elle était si proche des Sirènes qu'elle voyait leurs beaux visages insensibles, leurs corps à la fois magnifiques et repoussants. Dans leurs yeux, il n'y avait ni pitié, ni aucun sentiment d'aucune sorte.

Soulevant son bras droit un peu au-dessus de l'eau, Théodora lança de toutes ses forces sa petite bouteille d'eau bénite, en visant la plus belle et la plus grande des Sirènes. Et les autres filles de l'île l'imitèrent. Les fioles de verre se fracassèrent sur le corps et le visage des Femmes-Poissons et on entendit un cri affreux de désespoir et de rage.

L'eau si verte se teinta de rouge sombre puis redevint calme et douce.

Toutes les Sirènes avaient disparu, comme si, en un instant, elles s'étaient dissipées, pareilles à quelque cauchemar.

Théodora fit signe à ses amies de revenir à la côte. Elles se sentaient si lasses qu'elles croyaient ne jamais regagner la terre. Mais l'eau les porta comme par miracle et leurs corps qui s'abandonnaient flottèrent sur de petites vagues amicales qui les déposèrent sur le sable où elles s'évanouirent.

Quand elles revinrent à elles, le soleil était déjà haut. Elles se rhabillèrent décemment. Aucune d'elles ne dit mot. Elles se sentaient épuisées.

À leur joie d'avoir débarrassé la mer des Sirènes, se mêlait le regret d'avoir perdu qui un fiancé, qui un mari. Elles se disaient mélancoliquement que les Sirènes avaient été détruites trop tard, et

qu'il eût fallu agir avant que les chers disparus fussent tombés au pouvoir des magiciennes.

— Hélas, nous ne les reverrons jamais ! murmuraient-elles.

Mais sur le chemin qui menait au village, les filles de Ré virent venir à leur rencontre tous les jeunes hommes que le village pleurait, tous les vieux aussi que l'on croyait perdus en mer. Ils avaient l'air un peu étonné, ne se souvenant de rien. Ils ne se rappelaient pas être restés si longtemps loin de chez eux et ne pouvaient expliquer comment ils étaient revenus.

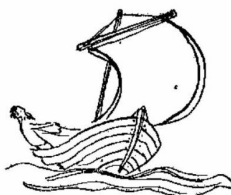
Alors, pour la première fois, Théodora pleura, mais c'était de joie.

— Pourquoi pleures-tu ? demandait son fiancé, surpris. Elle ne lui répondit pas.

*

Des noces nombreuses eurent lieu la semaine suivante. Tous les villages de l'île de Ré fêtèrent le retour des marins et la gaîté et le bonheur régnèrent de nouveau dans mainte chaumière.

Désormais les pêcheurs n'eurent plus qu'à lutter contre les éléments, le vent ou la mer, et ils ne subirent plus les sortilèges de créatures diaboliques. Et si le poisson continua d'abonder tout autour des côtes de l'île, plus personne n'y vit jamais de Sirènes.



Les Farfadets



N des temps si lointains qu'ils se perdent au fond de la brume de notre plus lointaine histoire, un peuple de petits hommes bruns envahit nos vieilles provinces de Saintonge et d'Angoumois.

Ces petits hommes étaient à peine aussi grands que de tout jeunes enfants et pourtant certains d'entre eux portaient la barbe. Leur peau était très foncée, leurs cheveux crêpelés, et tout en parlant un langage étrange, ils faisaient force gestes de leurs mains, noires dessus, et un peu orangées au dedans.

Dans la journée, on ne les voyait guère. Bien malin qui eût pu dire où ils se cachaient. Mais dès la tombée de la nuit, ils sortaient en troupes, et se répandaient dans la campagne. Ils entraient dans les fermes, à l'heure où les gens préparaient la soupe du soir ou la cuisine du cochon, c'est-à-dire que l'on faisait bouillir dans de grandes chaudières accrochées à la crémaillère, ou posées sur des trépieds, le pâté, les grillons, ou le jigouri. Les farfadets entraient sans en demander la permission, et allaient s'asseoir auprès de l'âtre, d'où ils surveillaient avec intérêt les opérations culinaires. Par signes véhéments, ils indiquaient fort clairement qu'ils entendaient goûter de ces mets que l'on préparait ainsi devant eux. Et comme ils inspiraient beaucoup de crainte, on leur accordait ce qu'ils demandaient. Mais leur gourmandise était grande et leur appétit robuste, et il leur arrivait de vider une pleine marmite de pâté ou de rillettes. Après leur passage, les paysans, consternés, geignaient, et ne savaient comment

faire passer leur mauvaise humeur.

Ces farfadets ne venaient jamais lorsqu'il y avait assez de gens pour les mettre à la raison ; ils choisissaient une ferme où des femmes se trouvaient seules avec des enfants, ou bien un couple isolé. Alors ils se conduisaient comme en pays conquis. Souvent les habitants parlèrent de dénicher leurs repaires, de les en chasser, de les exiler du pays. Mais ils eurent beau organiser des battues, ils ne trouvèrent jamais rien.

Parfois à flanc de coteau, on voyait s'élever une fumée légère qui provenait très certainement de quelque feu. Mais les Farfadets étaient si malins que les chiens eux-mêmes perdaient leur trace.

Un paysan plus astucieux – et peut-être plus méchant aussi – que les autres, eut une idée.

Deux farfadets venaient d'entrer dans sa cuisine. La femme démêlait la fenasse de chanvre, assise au coin du feu. La soupe mitonnait dans le pot de fonte posé sur un trépied. Ces deux farfadets qui avaient appris la langue du pays, depuis le temps qu'ils hantaient toutes les fermes des alentours, dirent bien gentiment :

— Bonsoir, la compagnie.

La femme et son homme répondirent :

— Bonsoir, les farfadets.

— Qu'étou qui sent si bon ? demanda l'un des farfadets en désignant la marmite d'où s'échappait un nuage de vapeur parfumée.

La femme regarda le mari. Celui-ci prit les pincettes, souleva le couvercle, le posa à terre.

— Vois donc, fit-il, o l'est une fameuse soupe.

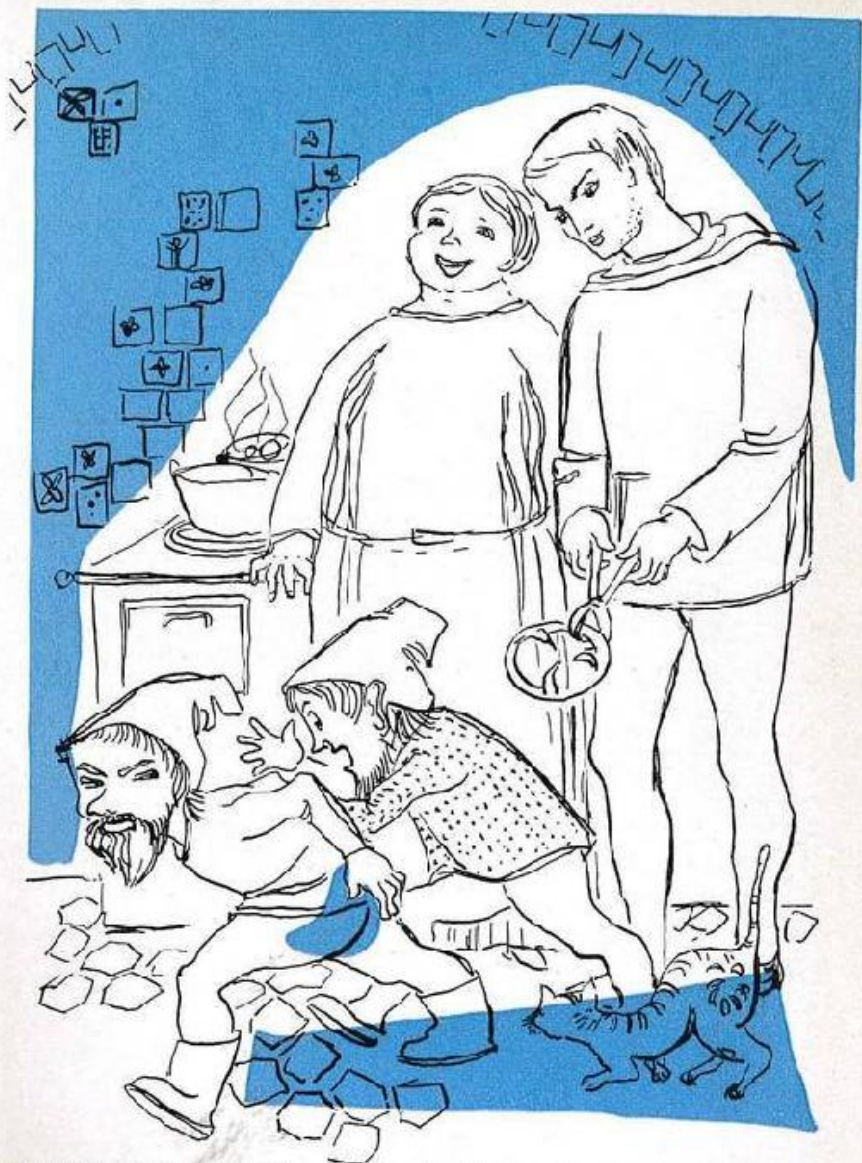
— I mangerions ben votre rata, jusqu'à notre plein ventre, dirent les farfadets, sans vergogne.

— Alors, dit le mari après avoir lancé encore un coup d'œil à sa femme, i m'en vas te servir.

Il approcha la marmite, puis il dit au farfadet :

— Assieds-toi donc !

Et avec ses pincettes, il lui glissa sous le séant le trépied de fer forgé qui chauffait depuis des heures sur les braises. Le farfadet, sans défiance, s'assit brusquement, le visage tendu, l'œil fixé sur la bonne soupe chaude.



Avec ses pincettes, il lui glissa sous le séant le trépied de fer forgé.

Il se releva aussi rapidement, tenant à deux mains la partie postérieure de son individu, et poussant des cris horribles.

— I en aurai autant pour vous autres, dit le mari cruellement, en regardant l'autre farfadet.

Et celui-ci, sans demander son reste, courut rejoindre son compagnon.

L'histoire se répandit de telle sorte qu'en Saintonge, et dans toutes les régions voisines, chacun tint un trépied chauffé au rouge pour le présenter à tout farfadet qui entrerait... Mais chassés de partout, rebutés, les nains cessèrent de fréquenter les humains. Ils s'organisèrent sans doute, dans des grottes, des souterrains, d'anciennes cavernes, une existence de troglodytes... De temps en temps des légumes disparaissaient des champs, des volailles ou des ouailles s'égarèrent, sans qu'on puisse les retrouver, des outils se volatilisaient.

— Qui a pris ma hache toute neuve ? rugissait un bûcheron courroucé. Je l'avais posée là, et le temps de fagotter du menu bois, i ne l'ai point retrouvée...

Dans le fond des bois, on entendait, la nuit, la lourde hache entamer bien régulièrement un chêne, et dans la maison souterraine, sur les pierres plates, rôtiissait le gigot de l'agnelle dont une bergère, déplorait la perte.

Les farfadets s'éteignirent les uns après les autres.

Ou bien rentrèrent-ils dans leur pays lointain ? On ne l'a jamais su. Des chercheurs ont retrouvé les traces de leur existence sous terre. Et leur souvenir persiste dans les légendes.

La légende de Blanche-Neige trouvant au fond des bois la maison des petits nains, n'est peut-être que l'histoire colportée au loin et un peu transformée des Farfadets de Saintonge.



La légende de saint Cybard



N l'an 504 de notre ère, vivait à Périgueux un riche seigneur nommé Auriolus. Il s'était marié l'année précédente, avec une jeune fille de grande famille, appelée Principie, et tous deux fêtaient le grand bonheur de la naissance de leur fils auquel ils donnèrent le nom de Cybard.

Dès les premiers jours, ils éprouvèrent un attachement sans bornes pour cet enfant. Au fur et à mesure qu'il grandissait, l'adoration de ses parents ne fit que grandir. Tous ses désirs étaient satisfaits aussitôt formulés. On ne le contrariait jamais, on ne le laissait jamais pleurer. Des esclaves, des domestiques nombreux étaient chargés de l'entourer, de lui éviter toute fatigue, toute chute, tout chagrin. Les fruits les plus rares, les friandises les plus coûteuses étaient pour lui. Il n'était vêtu que de lin fin et de laine douce. Sa couche était parfumée. Par terre, pour éviter à ses pieds délicats le contact grossier du sol, on avait étendu des peaux d'ours ou de moutons. Rien n'était trop beau, trop bon, trop cher pour lui.

Et fils unique de parents dont la richesse s'augmentait sans cesse, il connut de bonne heure tous les luxes, toutes les fantaisies, tous les plaisirs, vit son caprice faire la loi, bien avant d'avoir atteint l'âge d'homme.

Mais aussi, il eut tous les professeurs pour l'instruire des sciences et des lettres, et la musique et les arts ne lui restèrent pas étrangers.

À dix-huit ans son éducation était terminée.

— Mon fils, dit Auriolus, ton aïeul Félicissime vient d'être nommé

Comte de Périgueux, par sa Majesté le Roi Clovis. Il a besoin de toi pour être son chancelier, et je pense que tu te montreras digne de ce choix.

— Oui, mon père, dit très modestement le jeune homme.

Car si gâté, si adulé, si choyé, Cybard avait gardé une grande douceur, une sincère modestie. Il se montrait plein de déférence pour ses parents, qui pourtant ne l'avaient jamais puni, ni même réprimandé. Et lui qu'on avait habitué au luxe, il avait des goûts simples, il n'était ni gourmand, ni vaniteux.

Quand son grand-père l'eut fait entrer dans son administration, il resta fidèle, juste, charitable, consciencieux dans les devoirs de sa charge tout comme dans sa vie privée. Ses parents le pressaient souvent de se marier, mais il leur répondait :

— Ce n'est pas là mon destin.

Sans jamais s'expliquer autrement.

Il resta le chancelier du comte de Périgueux durant quinze années, et soudain, au bout de ce temps, il se dépouilla de ses riches vêtements, un soir, revêtit une tunique de bure, fit un petit paquet de hardes sans valeur, et il partit à pied, de la maison paternelle, après avoir baisé la main de son père très étonné, et de sa mère qui pleurait.

— Mais, mon fils, où vas-tu ? sanglotait-elle.

— Vous le saurez plus tard, ma mère, répondit-il.

Cybard marcha jusqu'à Cessac, où se trouvait un très grand monastère, et il demanda à être introduit auprès du saint abbé Martin qui en était le prieur.

— Que me voulez-vous, mon fils ? demanda celui-ci. Et qui êtes-vous ?

— Un homme qui ne demande qu'à servir et à travailler.

Et sans révéler sa noble origine ni les hautes fonctions qu'il avait occupées, il remplit des tâches obscures, rebutantes, fatigantes, exprimant simplement sa joie et son bonheur d'être admis au nombre des religieux.

Une rumeur naquit, s'amplifia, courut tout le pays : cet homme, qu'on voyait toujours attelé aux plus durs travaux, avait un pouvoir miraculeux. Des malades qui l'avaient approché s'en retournaient extrêmement soulagés, ou guéris. On vint le voir de plus en plus. On guettait sa sortie du monastère. Lorsqu'il allait coucher du bois, ou voulait labourer un champ, des hommes, des femmes, des enfants venaient toucher le bord de sa tunique, frôler ses outils, portaient ses fardeaux, ou voulaient le remplacer dans son labeur.

Tout d'abord il laissa faire, quoiqu'il en parût fort contrarié. Toutes ces marques d'adoration froissaient sa modestie. Le zèle de ceux qui voulaient lui rendre service tournait à la persécution. Il avait beau essayer de se cacher, il ne pouvait plus trouver un instant de solitude,

dès qu'il mettait un pied hors de la clôture du couvent.

Une nuit, il s'en alla secrètement de Cessac.

Il erra longtemps, cherchant un endroit retiré et solitaire. Il parcourut toute la région de Bordeaux, puis remonta vers le Nord, arriva enfin près d'Angoulême.

Sa renommée avait été si grande à Cessac, que partout où il passait, il rencontrait des gens qui le reconnaissaient. Et là, il y eut encore deux hommes qui se souvinrent de lui et allèrent avertir l'évêque de la ville, saint Aptone, qui les suivit jusque vers ce moine vagabond.

— O Cybard, que cherches-tu ? demanda l'évêque.

— Un lieu de retraite et de méditation, dit le moine bien las.

— Il y a, au versant de la colline, une grotte, juste en dessous de la ville, dit Aptone. Je te l'offre pour demeure.

L'endroit était sinistre et complètement désert au milieu de buissons d'épines, de futaies, de ronces.

Avant d'y entrer, Cybard se mit à prier. Il pria si, longtemps que la nuit tomba, sans qu'il s'en fût aperçu.

Alors il se fit dans la grotte une immense lumière, vive et douce à la fois, une lumière qui éclairait et réchauffait en même temps, si bien que la grotte en était illuminée de gaîté et de joie. Et une voix forte et mélodieuse dit :

— Cybard, demeure ici. Et ne cherche plus d'autre solitude !

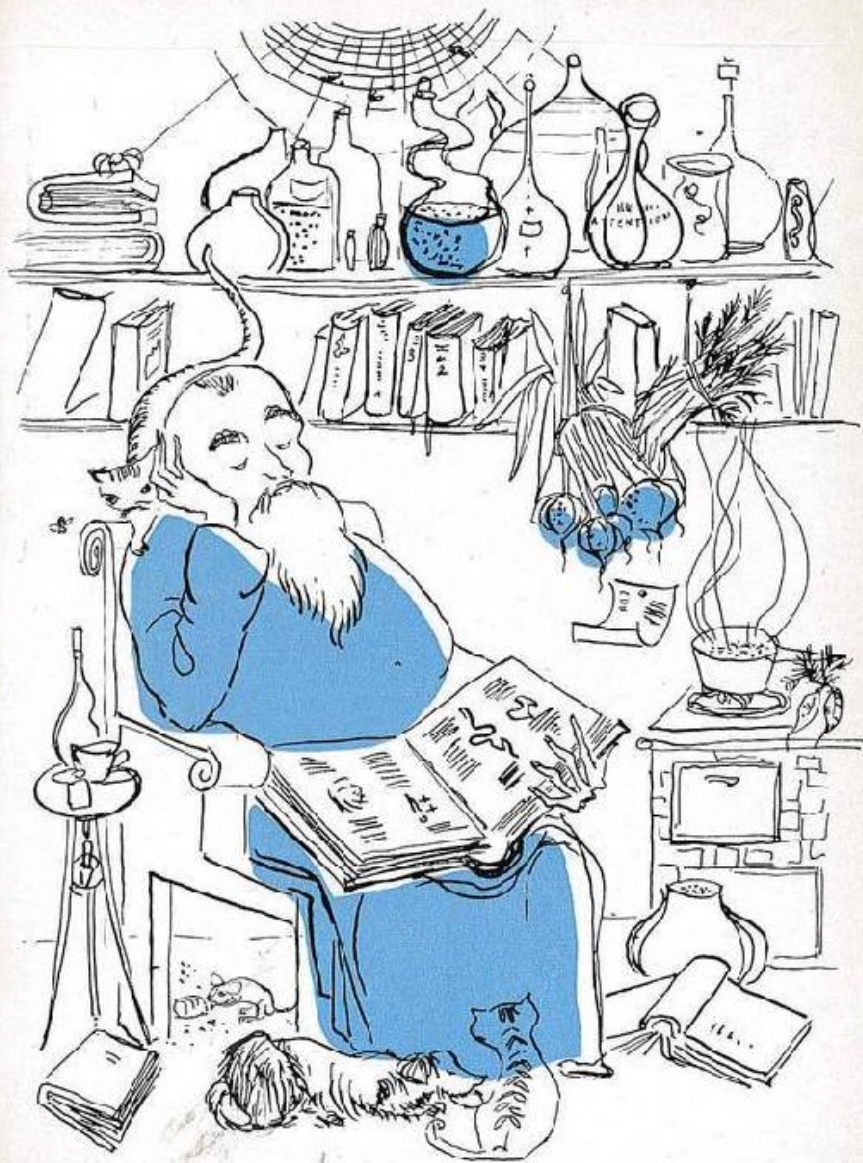
Éperdu, le moine resta prosterné toute la nuit, jusqu'au matin. Alors il rentra dans la ville pour prévenir Aptone qu'il resterait là désormais.

Il y avait en ce temps-là, à Angoulême, une grande prison où l'on enfermait toutes sortes de pauvres gens, dont beaucoup n'avaient rien fait de mal. Ils avaient simplement déplu au seigneur, ou à ses hommes d'armes. Ou bien ils n'avaient pas payé assez vite leurs impôts ou leurs redevances. Et dans la forteresse abominable, on les jetait dans des cachots, et on les torturait.

Cybard s'arrêta devant la porte de cette prison, et se mit à prier pour tous ces malheureux. Tandis qu'il priait ainsi, la grande porte bardée de fer, hérissée de clous énormes, tourna toute seule sur ses gonds immenses tandis que ses verrous et ses serrures tombaient en poussière. Les clés roulèrent à terre, et l'autre battant de la porte s'ouvrit béant, à son tour. Les prisonniers, dont les chaînes se défirent d'elles-mêmes, sortirent en courant, et se précipitèrent à l'église remercier Dieu de leur délivrance, et se mettre à l'abri en même temps.

Mais à cause de ce grand miracle, tous furent graciés et rendus à la liberté.

Alors Cybard, dans sa robe de bure grossière, accompagné d'Aptone, alla prendre possession de la grotte. Le peuple entier suivait en chantant.



Et Cybard vécut là désormais.

La grotte fut bénite. Et Cybard vécut là désormais, ne s'arrachant à ses prières que pour donner des conseils ou du réconfort à tous ceux qui venaient l'implorer.

Il quittait parfois sa bienheureuse solitude pour se rendre auprès des comtes d'Angoulême, intercéder pour des captifs ou des condamnés.

Cybard, en arrivant auprès du comte, disait invariablement :

— Seigneur, ayez pitié de celui-ci, ou de celle-là.

Un jour, Cybard vint intercéder pour un manant, un simple serf qui s'était montré rebelle. Il avait chassé en terrain réservé. Il avait gardé pour lui le produit de sa chasse. Il avait répondu avec hauteur à l'homme d'armes venu le quérir. Et cet homme avait une fille très belle, qui avait giflé un des serviteurs du comte qui avait voulu l'embrasser contre son gré. Tout cela méritait la mort...

La fille était allée implorer Cybard.

— Oh, bienheureux moine, venez au secours de mon père.

Cybard, une fois de plus, présenta sa requête :

— Seigneur, ayez pitié de ce malheureux.

— Non, dit le comte, ses offenses sont trop graves.

— Pitié pour cet homme !

— Non, qu'il meure ! Soldats, passez-lui la corde au cou...

Quelques minutes après, sous les yeux même du moine, le serf fût hissé au haut du gibet, pour retomber mort et pendu, pensait-on.

Mais tandis que Cybard priait, la corde se rompit, et le manant retomba sur ses pieds, vivant, et sans le moindre mal.

Alors ce fut le comte lui-même qui se jeta aux pieds du saint homme.

— Pitié, pitié pour mes fautes et mes crimes !

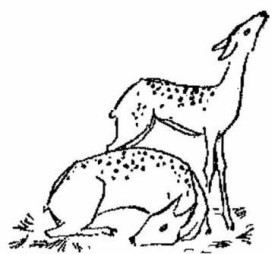
Saint Cybard eut beaucoup moins souvent besoin de se déranger après cet événement.

Il vécut encore longtemps dans sa grotte. Lorsqu'il y mourut à un âge très avancé, les animaux de la forêt vinrent entourer son corps comme pour un dernier adieu. Et les paysans qui trouvèrent le saint couché sur la longue pierre qui lui servait de lit, virent à ses pieds des biches, des lièvres, aux oreilles frémissantes, couchés contre ses jambes déjà froides.

Deux tourterelles effleuraient son front et ses mains jointes de leurs ailes cendrées.

Les paysans pleurèrent, et allèrent avertir l'évêque, qui fit ensevelir l'ermite avec de grands honneurs.

Mais durant des siècles, les petites gens, le menu peuple allèrent dans la grotte austère, chercher le souvenir de cette piété, de cette bonté rayonnante qui avaient accompli de si grands miracles.



Le Loup-Garou



DANS le hameau de Pailleroux, vivaient au siècle dernier plusieurs vieilles femmes, très crédules et très poltronnes. Elles entretenaient soigneusement leur frayeur chronique par toutes les histoires de loups-garous, de fantômes, de sorciers, de lutins, de fées, qu'elles se racontaient à la veillée. Tandis qu'elles égrenaient le maïs, ou bien qu'elles énoisaient et triaient les cerneaux dont on ferait de l'huile, elles dévidaient, durant des heures, des récits horribles et fantastiques.

Si bien qu'au moment de se séparer, ni les uns ni les autres n'osaient plus aller se coucher, tant ils avaient peur, et de ces veillées, les gens sortaient en tremblant, et en tressaillant au moindre bruit.

Il y avait toujours à ces veillées des jeunes gens, des jeunes filles et des enfants, et parfois, ils paraissaient bien s'amuser.

Chaque fois qu'une des grand-mères s'écriait :

« Oh, le grand malheur ! » ou bien : « Oh, Bonnes Gens ! » les jeunes se regardaient en dessous, et riaient sous cape. On voyait bien qu'ils méditaient une farce. Ou plutôt, les vieilles auraient pu s'en apercevoir si elles n'avaient été terrorisées par leurs élucubrations.

Or, un soir de novembre, tandis que tous les habitants de Pailleroux se hâtaient de terminer le pansage des animaux, ils entendirent des cris et des appels.

Ils virent arriver, portant une lanterne, car il faisait déjà nuit, l'Albertine, tout essoufflée et pantelante.

— Qu'y a-t-il, ma bonne ? demanda un des voisins.

— Oh, I n'en peux plus. I ai vu, I ai vu...

Elle s'étranglait.

Elle reprit haleine tandis que tout le monde accourait, faisait cercle autour d'elle, et que peu à peu, on l'entraînait vers sa maison.

— Oh, bonnes gens, gémissait Albertine, o c'est affreux, I ai vu...

Enfin on arriva dans sa cuisine, et tandis que l'une des voisines attisait les braises et qu'une autre lui faisait chauffer un peu de café, et qu'une troisième allumait sa lampe, et qu'une quatrième l'aidait à s'asseoir, Albertine se mit enfin à raconter :

— I revenais de Villefagnan où I avais été voir ma fille, et m'étais attardée. En passant auprès de la mare, ... oh, là là ! sur ces grands arbres qui sont là-bas...

— Expliquez-vous donc, dit avec impatience un gars, l'Alexandre, que ces plaintes incohérentes agaçaient.

— I ai vu dans cet arbre une grosse tête, avec des yeux et une bouche de feu, et des grands bras blancs qui voulaient m'empoigner. C'est quelque loup-garou, pour sûr, qui s'est caché dans ce chêne pour faire un mauvais coup !

L'Albertine se mit à claquer des dents, et il fallut la coucher et lui faire boire du vin chaud.

Au matin suivant, plusieurs hommes prirent des fourches, allèrent jusqu'à la mare.

— Mais on ne voit rien du tout, dit l'Alexandre.

— C'te pauvre vieille aura rêvé, dit le Gustave. C'est vieux, ça n'a plus la tête bien solide...

Ils rentrèrent mécontents d'avoir perdu du temps. Ils n'avaient vu que les chênes centenaires, qui agitaient leurs branches dépouillées au-dessus de l'eau croupie, et il n'y avait là rien d'étrange ni d'effrayant.

Dans le hameau de Pailleroux, chacun se remit au travail, mais se promettait de ne plus abuser des contes à la veillée.

— Toutes ces bonnes femmes deviendraient bien folles, à se raconter des histoires de même, se disaient les gens raisonnables.

L'Albertine dut rester deux jours au lit pour se remettre de sa frayeur.

Déjà, plus personne n'y pensait quand un soir, très tard, un étranger qui venait là pour la première fois, apparut tout tremblant.

— Qu'avez-vous, mon pauvre homme ? lui demanda-t-on.

— Oh, c'est affreux, répondit-il. Près de la mare, sur le chemin là-bas, il y a dans un arbre un fantôme. Une grosse tête avec des yeux et une bouche de feu, et des grands bras blancs qui ont l'air de vouloir vous emporter !

Le gars Alexandre le fit entrer chez son père, et là on lui donna un grand verre d'eau-de-vie, pour qu'il cessât de frissonner et de

grelotter.

Le Gustave voulait aller voir ce que c'était que ce monstre, mais sa femme le retint en pleurant.

— N'y va pas, mon homme, pense à moi, pense à tes drôles !

— I vous dit que c'est un loup-garou, un vrai, disait l'Ernestine, du temps de ma défunte grand-mère...

— Nous sommes perdus, tout perdus, gémissait la Valentine. O m'est d'avis qu'un signe de même annonçait jadis la peste ou bien le choléra.

L'Albertine se mêla à la conversation. Elle avait l'avantage d'avoir vu elle-même l'être effrayant. Elle dit avec sérieux et tristesse :

— Bonnes gens, O l'est le Diable, le Diable en personne, qui s'est perché sur le chêne de la mare, pour emporter nos âmes.

Mais la sœur de l'Albertine, qui avait perdu deux chèvres la semaine précédente, fit avec colère :

— S'agit point du diable ! O l'est le sorcier de Villefagnan.

Elle s'arrêta un instant et affirma avec violence :

— Vous verrez : nous périrons tous, comme mes chèvres. Vous verrez.

Le lendemain matin, tout le monde, grands et petits, jeunes et vieux allèrent jusqu'à la mare.

Ils ne virent absolument rien qu'un paysage un peu désert mais bien paisible.

Peu à peu l'émotion se calma. L'étranger s'en retourna chez lui, ayant fait ses affaires. L'Albertine continua de radoter, mais on n'y prêta pas attention et on commençait presque à oublier cette histoire, lorsque la Marie-Louise, en revenant très tard de la foire, faillit mourir de frayeur.

De nouveau l'être fantastique, aux yeux fulgurants, lui était apparu dans l'arbre, et elle avait couru d'une traite jusqu'au village sans oser se retourner.

Marie-Louise était jeune, elle, et quelques garçons de l'endroit s'offrirent à l'accompagner jusqu'à l'endroit hanté, afin de voir si le fantôme s'y trouvait encore.

— Ah non, dit-elle. I n'y retournerai point, pour tout l'or du monde. I ai eu trop peur.

Tout d'un coup, la voix d'Alexandre se fit entendre, au milieu des gémissements.

— Eh bien, moi, I vais y aller, dit-il. I aime bien à me rendre compte. I ne croirai point vos histoires tant que je n'aurai pas vu moi-même !

Malgré sa bravoure, il attendit un instant, mais personne ne s'offrit à l'accompagner. Les vieilles se mirent à gémir plus fort.

L'Alexandre haussa les épaules, prit sa lanterne, un solide bâton, et

partit dans la nuit noire.

Mais il chantait en marchant, preuve qu'il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait bien le dire. Il prit le chemin de la mare, bordé des deux côtés de masses noires et menaçantes. Une chouette hululait lugubrement.

Dans le chêne fatal, on distinguait une vague lueur. Arrivé tout près, Alexandre aperçut en effet une grosse tête ronde aux yeux béants emplis de feu, à la bouche écarlate, avec de longs bras blancs qui se balançaient...

Il regarda un court instant et partit d'un immense éclat de rire. Puis il posa sa lanterne au pied du chêne et commença à grimper sans difficulté, car les branches étaient disposées presque comme un escalier naturel.

Arrivé à bonne hauteur, l'Alexandre sortit son couteau, donna un coup sec. Il y eut un bruit mou et sourd à la fois, quand l'apparition tomba dans l'herbe.

L'Alexandre redescendit avec rapidité, se pencha :

— Bournonciaux, dit-il, I ai bien cru que cette saleté allait casser ma lanterne.

Il ramassa celle-ci ainsi qu'un gros objet qui gisait à côté, et il reprit le chemin du hameau.

Dans la vieille cuisine, les femmes étaient toutes en prières quand il entra.

Sa tante pleurait :

— I reverrons jamais l'Alexandre.

À ce moment précis, ouvrant la porte d'un grand coup de pied, il pénétra et marcha jusqu'au milieu de la pièce. Il posa sa lanterne sur la table avec précaution, puis jetant sur le sol son fardeau :

— Tenez, le voilà, votre fantôme, fit-il. Le voilà, votre loup-garou !

Et les habitants de Pailleroux virent rouler une énorme citrouille évidée de trois trous : deux pour les yeux et un pour la bouche. À l'intérieur, une bougie encore fumante y était fichée, et cette citrouille était emmanchée sur une sorte de mannequin enveloppé d'un vieux drap !

Des rires de soulagement – et aussi de dépit – éclatèrent aussitôt.

— I faudra bien connaître l'auteur de ce mauvais tour, dit le père d'Alexandre, sévère.

Il n'y avait pas besoin d'aller bien loin. L'attitude confuse d'un groupe de petits drôles le prouvait assez. De toute évidence, ils s'attendaient à une bonne fessée...

On ne sait pas s'ils la reçurent.

Mais depuis, plus jamais, jamais, on ne raconta d'histoires de loups-garous dans le hameau de Pailleroux !



Rousseau-Mitaine



L y a environ cent ans, dans une petite ville, aux confins de l'Aunis et du Poitou, vivait encore un enchanteur.

La petite ville elle-même avait toujours possédé, disait-on, des lutins, des sorciers, des loups-garous, des magiciens, des devins et même d'authentiques fées, pas plus grandes qu'un doigt, semblables à des poupées ravissantes, mais qui, selon leur humeur, pouvaient être très bienfaisantes ou fort maléfiques.

Depuis longtemps, on n'en voyait plus, et en 1840 les gens commençaient à devenir sceptiques. Ils feignaient de ne plus croire aux histoires de jadis et les qualifiaient de contes de nourrices.

Pourtant dans une petite ruelle, qui rejoignait le chemin conduisant au village de la Ferté, on voyait une propriété étrange. Ce quartier était assez désert et se trouvait à une des extrémités de la ville. Au-delà il n'y avait plus que les champs et les bois.

C'est pourquoi l'animation qui régnait dans un vaste clos au milieu duquel s'élevait une maisonnette, presque une chaumière, semblait si extraordinaire. À y regarder de plus près, on s'apercevait que tous les animaux de la création semblaient réunis en cet espace. Des poules très vieilles, des canards boiteux, des chats galeux ou agonisants, des chiens aveugles, une oie qui n'avait qu'une patte voisinaient avec de jeunes bêtes pleines d'entrain, sous le nez d'une fouine, de deux renards, et d'un très vieux loup cachectique et borgne. Une chevrette, un blaireau, des milliers d'oiseaux voltigeant et pépiançant sans relâche, des lapins de garenne cabriolant sous le nez d'un basset courant... tout

cela était en vérité digne d'attention.

Mais la végétation de cet enclos n'était pas moins remarquable. Tout y poussait pêle-mêle, les jeunes arbres, les fleurs sauvages, à côté des rosiers, le chèvrefeuille s'enroulant autour de pieds de tomates, ceux-ci soutenus par des glycines échevelées. Des vignes traînaient à terre, des choux défiaient le bec avide des volailles qui, en d'autres lieux, ne les auraient jamais laissé pousser sans les dévorer... Et c'était là la propriété de l'enchanteur Rousseau-Mitaine où, assurait-on, rien ne mourait jamais, et rien ne se détruisait jamais non plus.

On n'avait jamais entendu dire qu'il eût tué une seule volaille, ou arraché une seule plante. Toute existence née chez lui y prospérait : les végétaux tout comme les animaux vivaient, devenaient robustes. Quand un chat de la ville se sentait près de sa fin, il se traînait avec ce qui lui restait de force, jusque dans ce clos, et il y continuait de vivre, et parfois se guérissait. Rousseau-Mitaine amenait souvent lui-même des animaux, tous ceux qu'il pouvait arracher à la maladie ou même à l'abattoir.

Les gens jasaient beaucoup, car on se demandait comment il faisait pour nourrir tout ce bétail, comment il faisait même pour se nourrir lui-même. Il ne possédait pas d'autre terre que ce jardin baroque. Il ne travaillait pas pour les autres. Il n'achetait jamais rien qu'un peu d'épicerie de temps en temps. Et qui lui donnait cet argent ?

Toutes ses journées, il les passait à explorer la contrée, à marcher le long des chemins en regardant minutieusement les plantes. Il en ramassait par-ci par-là, et rentrait chez lui avec toujours une ample récolte d'herbes folles, de plantes sauvages sous le bras. Il les mettait sécher par bottelées sur la façade de sa maison. Mais comment pouvait-il gagner sa vie avec cela ?

Les gens de la petite ville – mi-bourgeois, mi-cultivateurs – menant tous une vie très rangée, de travail et d'ordre, trouvaient ce mystère bien irritant.

Et Rousseau-Mitaine, toujours aimable, semblait ne pas s'apercevoir des racontars qui se faisaient sur lui.

Il passait dans la rue, d'un grand pas rapide, vêtu de velours côtelé, la tête couverte en hiver d'un bonnet de fourrure. (Comment ? Où l'a-t-il pris ? Lui qu'on n'a même jamais vu écorcher un lapin ?)

Par les froids les plus rigoureux, il ne portait pas de gants, mais des mitaines de laine tricotées, qui lui laissaient le bout des doigts à l'air. (Et comment fait-il pour que ses mains ne soient pas gourdes et bleues de froid ?)

Son surnom lui venait justement de ses perpétuelles mitaines. Son père, Rousseau, qui appartenait à l'une des bonnes familles de la ville, était mort à sa naissance. Et sa mère, disait-on, était sorcière.

Rousseau-Mitaine avait vécu près d'elle, toute sa jeunesse, sans

jamais aller à l'école.

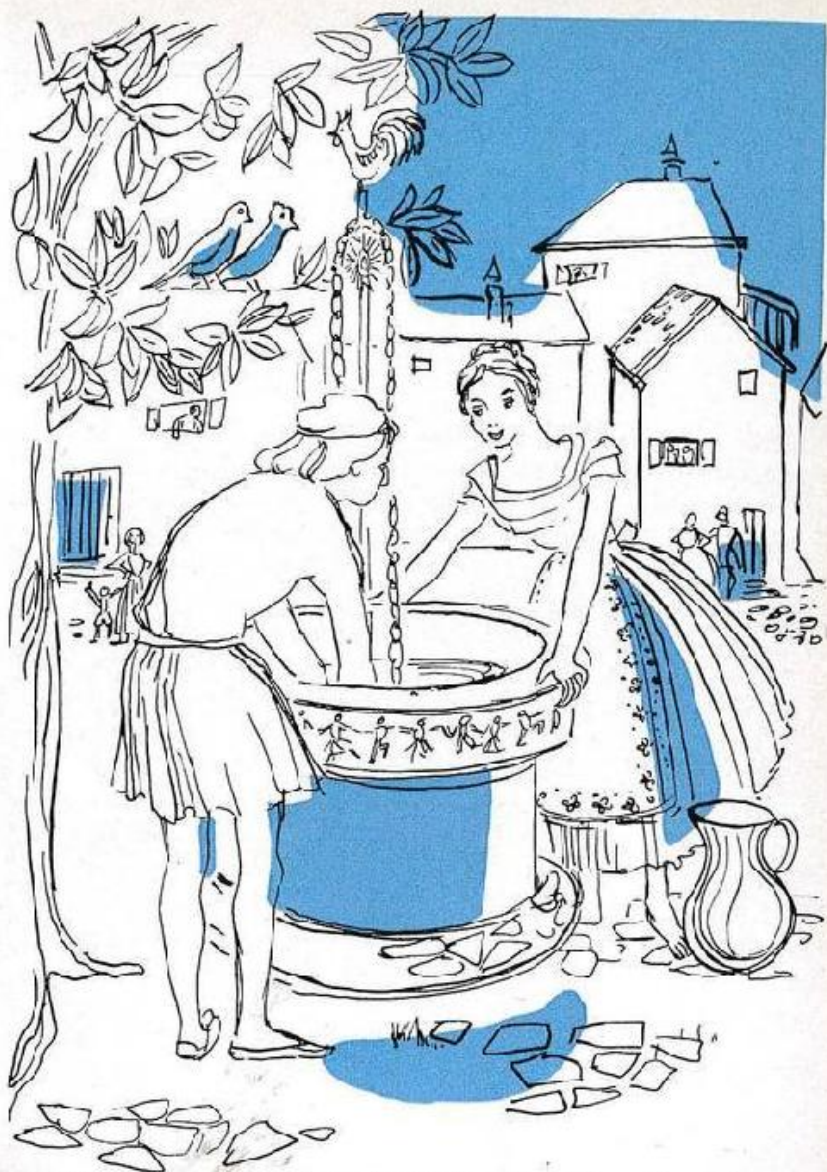
Le pharmacien disait pourtant à qui voulait l'entendre :

— Ce gars-là est bien savant, bien plus savant que des médecins que je connais !

À cette époque-là, c'était un beau gars d'environ vingt-cinq ans, d'un maintien hardi et fier ; son visage avait des traits fins et réguliers. Son front haut se dégageait de la chevelure noire un peu bouclée. Mais ses yeux vous frappaient, surtout ; ils étaient très grands, d'un noir de jais, et leur regard semblait insoutenable. Il paraissait vous pénétrer, lire toutes vos pensées, et bien des gens avaient peur de Rousseau-Mitaine, pour ce seul détail-là.

On le tenait à l'écart, on s'en méfiait. Mais il avait cependant la réputation de n'avoir jamais rien dérobé à personne, et on n'avait jamais entendu dire qu'il eût fait du mal à quiconque. Et si les gens éprouvaient de la crainte, lui ne paraissait pas s'en soucier, et menait sa vie solitaire, à sa guise, sans jamais rien y changer pour plaire aux gens.

Or, la fille d'un des plus gros propriétaires de la ville, en voyant passer Rousseau-Mitaine, en tomba amoureuse pour de bon. Elle ne songeait plus qu'à lui, n'avait plus de cœur à son ouvrage ; elle rêvait sans cesse au moyen de l'approcher et de lui parler.



Elle le rencontra au puits où elle venait chercher de l'eau chaque jour.

Elle le rencontra au puits, où elle venait chercher de l'eau chaque jour. Il lui offrit très poliment de lui tirer son seau, et tandis qu'il faisait couler la chaîne dans le puits, il regardait la jeune fille avec tant d'insistance qu'elle se sentit secouée d'un étrange frisson.

Puis elle se sentit toute molle et toute docile. Ils échangèrent tous deux des paroles banales, mais Rousseau-Mitaine lui dit en la quittant :

— Je vous reverrai demain, ici, à la même heure.

Elle répondit :

— Demain, oui, demain, à la même heure.

Quand elle fut rentrée chez elle, elle paraissait si distraite que sa mère lui en fit l'observation.

— Qu'as-tu, ma fille ?

— Mais rien, maman, répondit-elle.

Le lendemain, elle piaffa d'impatience jusqu'au moment d'aller au puits. Elle y rencontra Rousseau-Mitaine, et désormais elle le vit tous les jours.

Ils ne restaient ensemble que quelques instants, le temps de tirer un seau d'eau et d'échanger quelques mots. Ce qu'ils se disaient, jamais personne ne l'a su.

Mais en rentrant à la maison, la jeune fille agissait comme si elle eût été privée de raison. Elle n'entendait plus ce qu'on lui disait, ne faisait plus rien de ce qu'elle devait. Toute la journée, elle vivait la pensée absente, comme une somnambule, et ne paraissait se réveiller qu'au moment d'aller retrouver l'enchanteur auprès de la fontaine.

Ses parents la crurent malade. Ils parlèrent d'aller consulter un devin. Mais elle protestait :

— Non, non ! je n'ai rien.

C'était d'ailleurs toujours la même réponse si irritante.

— Je n'ai rien.

À la fin, le père entendit parler des rendez-vous quotidiens qu'elle avait avec l'enchanteur. Des voisins les avaient vus et avertirent les parents de ce qui se passait.

Le père entra dans une colère terrible :

— Mais je voudrais me marier avec lui ! gémissait la jeune fille.

— Jamais, criait le père. Jamais, ce sorcier, ce gueux, ce fainéant n'aura ta main.

La jeune fille pleurait, mais gardait son air têtu.

Quand son père eut fini de tempêter, et de rappeler toutes les histoires que l'on racontait sur le sorcier du Clos aux Bêtes, elle lui dit :

— Il en sera fait comme tu voudras, mais auparavant je voudrais lui dire adieu moi-même, une dernière fois.

— Soit, dit le père, mais à contre-cœur.

Il ajouta :

— Vas-y tout de suite.

— Non, dit la jeune fille, j'irai au puits demain encore, et ensuite, ce sera fini. Je n'y retournerai jamais plus.

Le lendemain, elle partit avec son seau à l'heure habituelle. Rousseau-Mitaine l'attendait déjà. Des curieux envoyés par le père avaient imaginé de se cacher non loin de là pour tout observer. Mais le sorcier, soudain, alla droit à leur cachette, les en fit sortir, et sans dire un mot les regarda d'une façon si terrible, qu'ils s'enfuirent en tremblant de tous leurs membres.

L'entrevue entre les deux jeunes gens ne dura pas plus longtemps que d'habitude. La jeune fille revint chez elle, plus calme, plus sereine mais toujours aussi bizarre.

Le lendemain, se passa pour la première fois une chose étrange dont on parla au loin, et dont toute la ville s'entretint avec fièvre.

La jeune fille qu'on appelait Maria (son prénom était Marie-Adélaïde se trouvait au milieu de commères à l'heure à laquelle elle se rendait habituellement chercher de l'eau...

Tout d'un coup, tandis qu'elle leur parlait, tranquillement, elle s'effaça graduellement, et disparut enfin tout à fait. Toutes les femmes se regardèrent épouvantées. Elles avaient vu, bien vu les traits et la forme de Maria s'estomper comme noyés de brouillard, puis devenir de plus en plus indistincts et enfin se dissoudre littéralement dans l'air. Et il ne restait que sa chaise vide et son ouvrage posé sur la table.

La mère cria :

— Maria, que fais-tu ? Où es-tu ?

Rien ne répondit. Et les voisines ne trouvaient pas un mot à dire. Un sentiment de frayeur indicible courait dans les veines de toutes ces femmes, comme si tout d'un coup leur sang se fût glacé. La mère tremblait de tous ses membres.

Et tout d'un coup, Maria réapparut petit à petit, comme elle était partie : d'abord comme une ombre, puis de plus en plus consistante, et enfin tout à fait naturelle, et elle reprit la conversation comme si rien ne s'était passé.

— Où étais-tu ? demanda sa mère d'un ton sévère, qu'as-tu fait, petite malheureuse ?

— Moi ? mais rien du tout ! Je ne te comprends pas.

Les voisines partirent aussi vite qu'elles le purent.

Une fois sorties de la maison, elles se dirent qu'il y avait une diablerie là-dessous, et coururent toutes à l'église. Elles évitèrent ensuite d'accepter les invitations des parents de Maria. Mais celles qui n'avaient rien vu voulurent se rendre compte. Et elles s'aperçurent que le même fait se répétait tous les jours, à l'heure où Maria se rencontrait avec Rousseau-Mitaine, auparavant.

Le père resta auprès de sa femme, et de parentes, qui entourèrent Maria, à l'heure fatidique. La jeune fille disparut avec beaucoup de naturel et de simplicité, et parut ensuite comme d'habitude ne plus se souvenir de rien du tout.

Les parents, très malheureux de ces faits, demandèrent au gendarme de bien vouloir les constater, puis au juge de paix. Tout se passa aussi absurdement qu'à l'ordinaire, devant ces autorités. Le procès-verbal et un rapport ne changèrent rien à la chose. Alors les parents eurent recours à un devin. Il dit :

— Maria est ensorcelée, pour sûr. Mais o l'est ben plus fort que moi, et i z'y peux rien !

Puis les absences de la jeune fille se multiplièrent et devinrent plus longues. Une fois elle disparut tout un jour et toute une nuit. Et chaque fois, elle répondait aux reproches :

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire. J'étais là. Je ne suis jamais partie. Il ne s'est rien passé.

Les parents reconnurent alors que Rousseau-Mitaine était un enchanteur puissant et qu'ils avaient eu bien tort de s'opposer à son mariage avec leur fille. Le père décida d'aller le trouver et d'essayer d'arranger toute cette affaire.

Certes, cela ne lui plaisait pas de marier sa fille unique à un sorcier au lieu de lui faire épouser un propriétaire aisé et vivant d'une façon raisonnable. Mais tout vaudrait mieux que ces disparitions, qui faisaient d'eux la risée de toute la région et finiraient par leur faire perdre l'esprit, à sa femme et à lui.

Il se rendit au Clos des Bêtes, qu'il traversa non sans dégoût.

— Si ma fille vient habiter ici, ben qu'o me fera de la peine de venir lui rendre visite en cet endroit, pensait-il.

Une nichée de petits serpents venait d'augmenter la ménagerie de Rousseau-Mitaine, et les vipères mignonnes se tortillaient dans la poussière, à deux pas d'une poule qui pondait gravement...

— I suis tombé en pleine diablerie, pensa le père. Il réfléchit et se dit encore :

— Vaudrait encore mieux que ce gars vienne habiter avec Maria chez nous. I zou mettrai à l'ordre, tout ça, moi.

À cet instant, il vit Rousseau-Mitaine qui surgit devant lui comme si, véritablement, il était jailli de terre. Le sorcier souriait, l'air narquois et dit au père de Maria :

— Merci quand même ! Mais i n'ai pas besoin de vot' bien. I suis bien chez moi et i resterai là.

Et comme le vieil homme se taisait, tout décontenancé, Rousseau-Mitaine conclut :

— N'ai point besoin que vous m'offriez vot'fille. N'ai point besoin que vous me donniez ce qui m'appartient déjà.

Et le père de Maria se retrouva seul, tout soudain. Rousseau-Mitaine avait disparu sans aucun bruit, et sans que le père de Maria l'eût vu s'éloigner.

Ce dernier repartit très effrayé.

Dès lors, sa femme et lui se résignèrent aux disparitions subites de leur fille, mais cela aigrit leur caractère. Ils devinrent de plus en plus sombres et renfrognés, et se confinèrent dans la solitude. Ils moururent encore jeunes et les voisins dirent que c'était le chagrin qui les avait minés.

On croyait qu'à leur mort, Maria irait rejoindre l'enchanteur et qu'elle se marierait avec lui.

Mais non, ils continuèrent, chacun de son côté, leur existence solitaire, et personne ne les vit jamais ensemble. Mais Maria conserva le pouvoir, la faculté de se rendre invisible, et de disparaître à tout instant pour réapparaître de même.

Rousseau-Mitaine, qui était plus âgé qu'elle, s'éteignit subitement, un matin de printemps.

On raconte que toutes les bêtes qui étaient dans son clos moururent en même temps, et que les arbres en fleurs, les roses, les caris, se fanèrent aussitôt.

Maria, âgée, et un peu impotente, se trouvait chez une amie lorsque cet événement survint. La vieille femme eut tout à coup un visage de radieuse jeunesse, et elle cria avec une expression d'extase :

— Oui, je viens !

Et elle retomba aussitôt, morte elle aussi...

Pendant très longtemps, personne n'osa habiter, ni dans la grande maison de Maria, ni dans la chaumière de Rousseau-Mitaine. Cette dernière finit par s'écrouler, et le clos disparut sous les ronces et les orties.

Puis avec les années, l'oubli vint. Des étrangers, qui ne connaissaient point les histoires du pays, achetèrent ces demeures, firent reconstruire, les habitèrent.

Et il ne s'y passa plus jamais rien d'étrange, ni d'inquiétant.



La Grotte des fées



U nord-est de la Province d'Angoumois, la forêt de Ruffec s'étendait jadis sur des centaines de lieues. Les chênes, les ormeaux, les châtaigniers formaient alors une voûte gigantesque au-dessous de laquelle des taillis, des fourrés, des ronces, des lianes s'entremêlaient, rendant ces bois quasi impénétrables. Au plus épais, s'ouvrait une grotte profonde, creusée dans le roc, au bas du versant d'un vallon. Un ruisseau coulait au pied, et son eau très pure allait se déverser dans une autre source jaillissant d'un gouffre noir entre des pierres moussues. Ce gouffre est encore appelé « le Puits Tro d'Chien ».

Le ruisseau s'est tari, il y a plus de cent ans, et depuis bien des années, le Puits Tro d'Chien, qui faisait jaillir une eau intermittente, lors des grandes crues, est asséché. Il n'offre qu'un trou mystérieux parmi des rocaillies et des amas de pierres bizarrement disposées. Tout autour des arbres poussent sur ce qui fut, dit-on, les ruines d'un camp retranché des Anglais, à l'époque de la guerre de Cent Ans.

Mais la légende de la grotte demeure aussi intacte que la grotte elle-même. Si vivante, si actuelle, que je connais bien des gens qui ne voudraient passer par là, la nuit tombée.

Des fées, dit-on, habitèrent ce réduit. Quand elles décidèrent de s'y installer, elles trouvèrent une salle profonde et haute, à laquelle on accédait par un petit vestibule à demi caché sous les branches, et les épines.

De ce souterrain, les fées firent un palais, comme seules, elles en ont le secret. Un monceau de feuilles sèches devint un trône doré pour

leur Reine ; des branches de ronces se transformèrent en rideaux de brocart et de broché, au dessin de feuillages, qui partageaient le logis en deux. De gros cailloux furent des sièges de marbre. Une souche forma la table toute sculptée et incrustée de nacre et de pierreries.

Dans ce logis enchanté, elles vécurent toutes ensemble, et n'arrêtaient pas de transformer les objets les plus communs en ravissantes merveilles, selon leur imagination qui est sans limites. Elles donnaient des fêtes et des réceptions aux lutins, ou à d'autres fées. Elles tenaient des conseils sur la conduite à observer vis-à-vis des humains.

Ceux-ci ne se trouvaient pas en très bons termes avec elles. Plusieurs fois, poussées bien plus par la curiosité que par le désir de nuire, les fées avaient voulu entrer dans les maisons sans grâce, les pauvres chaumières des paysans et des serfs des alentours.

On sait que les fées ont toujours adoré les enfants, qui le leur rendent bien. Les bébés de ces pauvres paysans, qui vivaient si durement et sans jamais aucune fantaisie, avaient pourtant de beaux yeux clairs, des joues roses et fraîches, et les fées souhaitaient les embrasser et jouer avec eux.

Mais dans chaque ferme, dans chaque mesure, si pauvre fût-elle, on montait la garde autour des berceaux pour empêcher les fées de s'en approcher. Des bruits terrifiants circulaient. Ici, on assurait qu'elles avaient emporté une petite fille. Là, à la place d'un ravissant petit garçon, elles avaient mis un vieux balai. Plus loin encore, elles avaient changé en monstre obtus un bébé éveillé et gai.

Les fées connaissaient ces récits. Elles les traitaient de contes de bonne femme, et de calomnies. Elles en éprouvaient du dépit et de l'amertume. Elles eussent bien voulu faire revenir les Humains de leur méfiance qu'elles jugeaient injustifiable.

Or, près de la Grotte, existait un hameau nommé La Salle et cette année-là, à Noël, il venait de naître un enfantelet. Sa mère, qui voulait se rendre à la messe de minuit, demanda à une vieille voisine de venir le garder.

Mais au moment où cette vieille sortit de chez elle, les fées qui passaient là glissèrent un morceau de glace, si méchamment, sous son sabot, que la vieille tomba et se cassa une jambe. Souffrant, geignant, la vieille se traîna dans son logis et se hissa à grand-peine sur son lit.

Elle y resta, en poussant des cris de douleur, sans que personne ne l'entendît, car le hameau était désert.

Et l'enfantelet demeura seul.

Les fées accoururent auprès de son berceau.

— Qu'il est mignon ! dit la Reine des Fées.

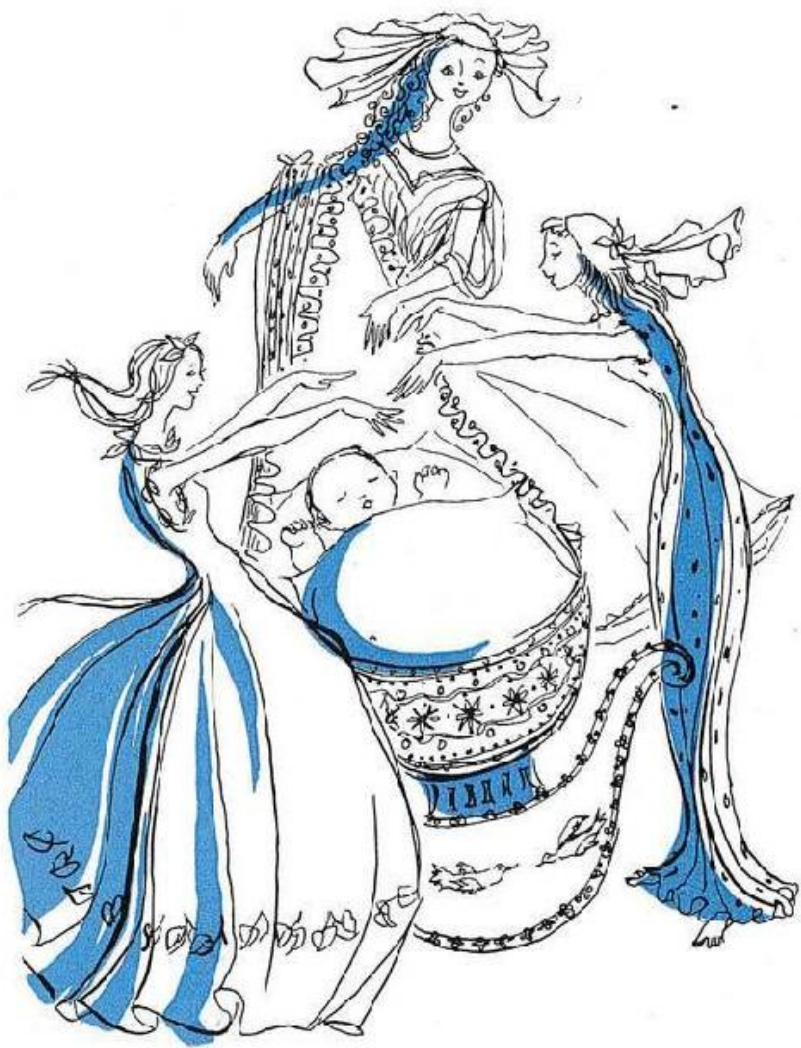
— Emportons-le, nous jouerons avec lui chez nous, dit la fée des Épines.

— Non, laissons-le à ses parents, mais octroyons-lui nos dons. Ce sera bien plus amusant, suggéra une troisième.

— Par exemple, que toute fille qui le verra ne pourra s'empêcher de l'aimer...

— Oui, et toutes se le disputeront et ce sera très drôle, crièrent plusieurs mignonnes créatures, en battant des mains.

— Donnons-lui aussi le don de la musique, fit une des fées plus âgée.
Partout où il ira, il fera danser les gens, il leur chantera des chansons



Les Fées accoururent auprès de son berceau.

qui leur feront oublier tout ce qu'ils auront à faire.

Les fées riaient, s'excitaient, jubilaient à l'idée de tout le désordre qu'elles allaient ainsi introduire dans cette pauvre commune. Elles s'ébattaient ainsi autour du berceau depuis un bon moment, lorsque la mère de l'enfant entra en coup de vent.

Au moment où le prêtre avait prononcé les mots : *Ite Missa est*, elle était sortie sans attendre les prières, précipitamment, comme chassée de l'église, tandis que son mari la regardait faire, bien étonné. Elle ne pouvait lui expliquer qu'elle venait de ressentir un grand choc, et qu'elle avait entendu une voix qui lui disait :

— Ton enfant est en grand danger.

Elle rentra chez elle avec tant de rapidité que les fées n'eurent pas le temps de se rendre invisibles. La femme bondit jusqu'au berceau, et elle respira :

— Dieu soit loué, elles ne l'ont pas emporté !

Elle se retourna alors, menaçante, vers les mignonnes créatures, aux robes de rosée et de perles, aux cheveux de lune, si jolies mais si effrayantes de par leur étrangeté.

Dans la cheminée, au-dessous de la chaudière suspendue à la crémaillère, un amas de braises rougeoyait. La mère saisit les pincettes, les rougit au feu, et quand elles furent incandescentes elle les saisit, et elle marcha droit aux fées, leur présentant l'extrémité rouge, d'un air menaçant.

Les fées se mirent à crier de frayeur et s'enfuirent aussitôt. Alors la mère prit son bébé dans ses bras, et se mit à pleurer en le berçant contre elle. Elle ne se doutait pas de tout le mal que les fées lui avaient déjà fait et comment, grâce aux dons qu'elles lui avaient octroyés, ni lui ni les siens ne connaîtraient jamais la tranquillité d'esprit, la paix.

Puis la femme recoucha son enfant, et quand son mari fut rentré, ils allèrent tous les deux voir ce qu'il était advenu de la vieille voisine. Ils la trouvèrent souffrant le martyre, et essayèrent de la soigner de leur mieux.

Mais de ce jour-là, à La Salle comme dans tous les autres villages, dès qu'on voyait une fée dans une maison, on lui présentait les pincettes ou la palette du foyer chauffées au rouge. Et chaque fois, la fée s'envolait, remplie d'épouvante.

Peu à peu les fées renoncèrent à venir auprès des habitations. Elles évitèrent les villages. Elles devinrent plus sauvages, plus méchantes aussi. Elles jouaient des tours aux voyageurs attardés. Elles ensorcelaient les chevaux de labour à la nuit tombante. Elles changeaient les chemins, si bien qu'on se perdait, dès le crépuscule, dans les bois. Elles détournèrent le cours des ruisseaux qui allèrent se perdre dans les entrailles de la terre.

Et toute cette imagination, ce pouvoir de fantaisie, qu'elles avaient employé jadis à embellir leur vie, à orner leur univers, elles le tournaient en méchanceté contre les hommes.

Leurs méfaits devinrent innombrables. Les abords de la Grotte étaient toujours déserts, car personne n'osait s'aventurer là. Puis de grands malheurs s'abattirent sur l'Angoumois. Les guerres de religion dévastèrent la province, et en particulier cette région-là.

Alors, en dépit de la frayeur qu'inspirait la caverne hantée des fées, un groupe de protestants pourchassés pensa qu'il ferait bon se réfugier là. Personne n'oserait venir les déloger. Personne surtout ne les croirait assez hardis pour habiter dans cet antre de si mauvaise réputation.

Ces protestants restèrent dans la grotte, des mois, disent les uns, des années, disent les autres. Des amis, des sympathisants les ravitaillaient en cachette, déposant dans tel ou tel buisson convenu quelques vivres après la tombée du jour.

Durant tout ce temps, les fées, chassées de leur logis, se cherchèrent un autre asile.

Quand la paix fut rétablie, que les réfugiés quittèrent la grotte, les fées revinrent peut-être. Quelques gens affirmèrent les avoir vues de nouveau. Mais on ne les craignait plus autant. Leurs niches paraissaient bien innocentes, en comparaison des traitements que des hommes avaient infligés à d'autres hommes...

Pour tout dire, il s'était passé des choses si horribles, que la peur était morte, ou du moins la peur des fées.

Mais avec les années, tandis que la vie redevenait paisible, les fées reprirent un peu de leur empire.

On se souvint d'elles à la veillée. Mais plus jamais elles n'exercèrent un pouvoir aussi grand. On ne craignait plus qu'elles enlevassent des enfants.

Cependant leur grotte demeurait un endroit redoutable, dont on ne s'approchait pas volontiers. Or, durant la Révolution, un prêtre fugitif, venu de Vendée, vint chercher un refuge dans cette grotte où le conduisirent quelques fidèles anxieux de le bien cacher.

Ce prêtre installa dans la grande salle un bien modeste autel. Chaque matin il y disait la messe, et le reste de la journée, il demeurait tapi dans le petit vestibule, ou s'il faisait beau, assis sur les pierres de l'entrée, attentif à se dissimuler s'il arrivait quelque importun.

Il lisait son bréviaire, il priait. Des fidèles venaient furtivement lui porter à boire et à manger. Quelques-uns assistaient à la messe en cachette, car à cette époque, l'église du village s'était transformée en temple de la Raison.

Après l'office, ceux qui étaient là, emportaient un peu de pain bénit

qu'ils rapportaient à tous ceux, bien plus nombreux, qui n'osaient ou ne pouvaient venir jusque-là. Cela dura deux ans.

Les églises rouvrirent leurs portes, le curé fugitif regagna sa paroisse vendéenne.

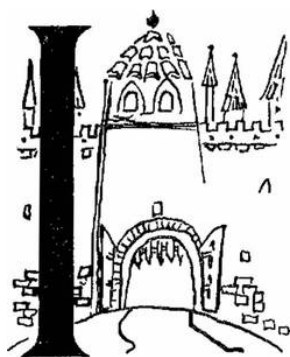
Et la Grotte devint un lieu de pèlerinage. Mais on ne l'appelait plus la Grotte des Fées, et elle se nommait désormais : « La Grotte du Pain et l'Vin », en souvenir du vin de messe, et du pain qui y avait été béni.

C'est encore sous ce nom qu'on la désigne aujourd'hui. Elle ouvre toujours l'orifice de son vestibule, sous des branches et des épines.

Parfois, le dimanche ou le jeudi, des écoliers plus osés que les autres vont y voir, avec peut-être l'espoir secret de retrouver là le souvenir et la trace des fées d'antan.



La fleur qui chante



Il y a très longtemps, car ceci se passait quelques années après la mort de Jeanne d'Arc, la reine Marie d'Anjou alla faire un voyage jusque dans l'île de Ré.

Elle était vieille et se sentait malade et lasse. On lui avait affirmé qu'à l'Abbaye de Notre-Dame-des-Châteliers, parmi les moines cisterciens de cette communauté elle trouverait un religieux si savant qu'il saurait lui rendre la santé et peut-être même la jeunesse.

La Reine ne souhaitait pas redevenir très jeune, mais elle aspirait à souffrir un peu moins. Des douleurs perpétuelles l'empêchaient de se reposer, de dormir et de prendre aucun plaisir à ses occupations habituelles.

Après un voyage mouvementé, car la mer était forte et houleuse, la Reine débarqua avec sa suite dans le port de la forteresse du Breuil appartenant aux seigneurs de l'île. Ce port faisait face au continent et se trouvait tout près de l'abbaye. Il était dominé par les hautes tours et les remparts de la forteresse.

Marie d'Anjou fut tout d'abord effrayée par l'aspect sauvage de cette île, que d'épaisses forêts recouvraient et que la mer battait de vagues furieuses ce jour-là.

Mais elle se reposa dans l'appartement confortable qu'on lui avait préparé, et le lendemain, en se penchant par la fenêtre la Reine vit que le soleil brillait, la mer était douce et bleue comme le plus calme des lacs, et entre les boqueteaux sombres, elle aperçut d'aimables clairières cultivées et des chaumières paisibles.

L'abbaye étendait ses clos, ses murs et sa masse imposante au milieu de jardins immenses et de prairies suaves à l'œil. Il y paissait des vaches et des moutons dont la tache claire se détachait sur le vert tendre de l'herbe.

La Reine eut brusquement envie d'aller se promener, de fouler ce gazon. Il lui semblait que ses membres douloureux redeviendraient souples, que sa fatigue s'envolerait et sans rien dire à personne, furtivement, elle descendit les marches de la tour où on l'avait logée, se glissa dans un petit couloir, sortit par une porte dérobée.

Depuis les remparts, elle avait eu l'impression qu'elle pourrait presque toucher cette verte étendue de la main. Il lui fallut cependant marcher assez longtemps avant d'y parvenir. Elle s'assit par terre, quand elle fut arrivée, et elle trouva que la prairie était douce comme elle l'avait souhaité. Elle cueillit quelques brins d'herbe, les tressa entre ses doigts, puis elle s'étendit sur ce tapis verdoyant et s'endormit. Quand elle s'éveilla, le temps avait changé, et le soleil ne brillait plus. On eût dit que la nuit était proche. La Reine en fut effrayée, se leva précipitamment pour reprendre le chemin du retour. Elle se sentait plus forte, cependant, et plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Elle marcha à grands pas, autant que le lui permettaient les longues traînes de velours de sa robe.

Tandis que le jour s'assombrissait de plus en plus, elle entendit une faible mélodie près d'elle.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Il n'y eut aucune réponse et elle s'arrêta, écouta attentivement. Le silence était total.

Elle se remit en marche et de nouveau le léger gazouillis recommença.

— Qui chante ? demanda la Reine.

Elle s'arrêta de nouveau et n'entendit plus rien.

Mais dès qu'elle fut de nouveau en mouvement la mélodie singulière l'accompagna.

— On dirait un oiseau, dit la Reine, et pourtant non, cela ressemble plutôt à la voix d'un enfant très faible, très petit, qui voudrait imiter le chant d'un oiseau.

Maintenant, d'assez loin encore, le bruit des vagues se brisant contre la côte lui parvint nettement.

— Allons, fit-elle.

Elle repartit lentement.

Cette musique à peine perceptible qui l'accompagnait l'intrigua plus fort que jamais.

— Il faut que j'en aie le cœur net, pensa-t-elle.

Elle regarda, chercha autour d'elle qui pouvait moduler ainsi cette

chanson à peine plus forte que celle d'un grillon et pourtant si distincte des autres bruits.

Elle vit alors, dans la pénombre, une fleur ravissante, blanche, teintée de rose, et d'une forme étrange. Elle ne ressemblait ni à un lys, ni à une rose et pourtant tenait un peu des deux. Et de cette fleur s'échappait le son menu, comme un mince filet d'eau.

La Reine s'approcha tout doucement de cette fleur qui chantait, transportée de plaisir et d'admiration. Elle désirait cueillir cette plante merveilleuse, l'emporter avec elle. Elle avança la main, se pencha, et ne vit plus rien, n'attrapa que le vide. La fleur magique avait fait un bond et se trouvait plus loin devant elle. Alors, elle courut dans sa direction, étendit le bras, se pencha.

La fleur lui échappa encore.

L'étrange chant, de plus en plus insistant, de plus en plus ensorcelant, résonnait à ses oreilles.

En poursuivant ainsi la fleur qui chantait, la Reine s'aperçut tout à coup qu'elle se trouvait à côté de l'enceinte de l'abbaye. Elle fit une dernière tentative, mais sous sa main la fleur disparut comme si elle s'était engloutie dans le sol. Marie d'Anjou attendit un moment. La fleur ne reparut pas et la mélodie s'était tue.

Alors, la Reine marqua l'endroit où la plante avait paru s'enfoncer dans la terre. Puis elle contourna les hauts murs et vint frapper à la porte du couvent.

— Je suis la Reine, dit-elle au frère portier.

Celui-ci, plein de respect, s'en alla chercher le Révérend Père prieur. La Reine lui raconta son étrange aventure et le décida à l'accompagner jusqu'à l'endroit qu'elle avait marqué.

— C'est là que vous me ferez enterrer, lorsque je mourrai, dit-elle. Préparez-moi l'emplacement.

Et comme le supérieur du couvent se récriait, disant qu'il lui souhaitait une très longue vie encore, Sa Majesté répondit en soupirant :

— J'ai vu un signe aujourd'hui, mon heure est proche, sans doute. Rappelez-vous de bien suivre mes instructions.

La brume s'était levée, pendant qu'elle parlait, un brouillard traître et froid.

La Reine voulut repartir vers la forteresse du Breuil, et le Prieur la fit accompagner. Lorsqu'elle arriva, elle brûlait de fièvre, se mit au lit, et mourut quelques jours après. Elle fut enterrée comme elle l'avait ordonné.

Depuis ce temps-là, dit-on, chaque année, certain jour à une certaine heure, la fleur qui chante réapparaît.

Plusieurs affirment l'avoir vue et entendue. Mais personne ne doit essayer de la cueillir.

Celui qui la voit doit se signer, réciter les prières pour tous ceux qui sont partis dans l'au-delà, et vite aller s'enfermer dans sa maison.

La fleur qui chante, la fleur magique ne peut être cueillie par personne.



La danse des pierres



N cette année 1548, les habitants de la Saintonge, de l'Angoumois et des provinces adjacentes, étaient très mécontents. Tout allait mal. Les guerres avaient appauvri le pays, les récoltes étaient mauvaises, et personne n'avait plus d'argent. Or le peu que les gens possédaient encore était réclamé par les collecteurs d'impôt, et en particulier par les employés de la gabelle.

La gabelle était un impôt sur le sel, dont l'État se réservait la vente par droit exclusif, et cela consistait à imposer aux habitants, les riches comme les pauvres, l'achat d'une certaine quantité de sel, à un prix très élevé.

Cette quantité paraissait énorme à tous et superflue, puisqu'il n'y avait plus rien à saler. Point de viandes à mettre au saloir, point d'oies grasses à confire, point de canards ou de lapins à réduire en pâtés. Bien mieux, les paysans étaient obligés de vendre les quelques volailles ou gorettes qu'ils avaient réussi à conserver, afin d'acheter ce maudit sel qui ne leur servait à rien. Ils l'entassaient dans les pinates à viande, dans les jarres vides, et la vue de tout ce sel inutile et ruineux les entretenait dans un état de rage perpétuel. Mais toute désobéissance en ce domaine pouvait coûter de la prison ou des amendes.

Et voici ce qu'on entendait dans les foires et les marchés :

— Alors, compère, vendez-vous vot'cochon ?

— Hé, oui, ne pouvons point le garder. Le gabelleux z'étions venu déjà deux fois nous menacer. I veut point attraper de procès... Nos

séparons de cette pauv' petite bête, pour acheter not' portion de sel... Et qui qu'allons faire de tout ce sel ?

Plus loin, une femme, affligée à l'idée de perdre ses deux oies, gémissait :

— Et maintenant, mangerons seulement not' pain dur, avec une méchante soupe d'herbes et de naviats.

Chez les marchands des petites villes, cela n'allait pas mieux. Ils ne faisaient point leurs affaires. Les paysans n'achetaient plus rien, et les seigneurs, étaient criblés de dettes. Et comme les marchands eux-mêmes étaient soumis aux plus lourds impôts, ils se joignaient journellement au concert de lamentations.

Et partout les têtes s'échauffaient, car dans bien des maisons, il y avait des enfants qui avaient faim, et une femme qui pleurait de ne pouvoir les contenter.

Or de Guyenne, il vint un peu avant le printemps des émissaires mystérieux qui visitèrent tous les notables de la région. À Blanzac, un homme résolu, dont on n'a pas conservé le nom, décida de se mettre à la tête des mécontents des paroisses voisines. Ses compagnons et lui visitèrent les artisans sans ouvrage, les marchands sans pratique, les paysans démunis de tout... Partout ils suscitèrent une adhésion enthousiaste au mouvement de révolte. Bientôt un mot d'ordre circula :

— Rendez-vous à Baignes dès que le tocsin sonnera !

Par un beau jour de printemps, dans le ciel bleu clair, sous un soleil d'or neuf, les cloches soudain sonnèrent, graves, lentes, douloureuses. Les femmes écoutèrent, le cœur serré de crainte, mais les hommes plantèrent là leur besogne, rentrèrent chez eux, revêtirent leurs habits les moins usés, et prirent les armes qu'ils possédaient : qui un couteau, qui une hache, une serpe, ou une pique. Dans la foule des révoltés, des marchands arboraient des arquebuses.

Mais des arbalètes et de simples épieux complétèrent les moyens d'attaque de cette multitude qui envahit la place de la petite ville de Baignes. Bientôt on put compter plus de quarante mille révoltés. Il en était venu de partout, de Jurignac, de Chalais, d'Yviers, d'Ambleville et on les appela « la Grande bande à Blanzac ».

La première réunion fut tumultueuse. Chacun hurlait son avis sans écouter celui des autres. Enfin tous tombèrent d'accord pour piller les greniers à sel, et tuer les gabelleurs.

Un marchand, François Rouillet, homme paisible et bon, fit entendre une protestation :

— Ne répandez pas le sang inutilement. Il vous en cuira.

Des cris de rage lui répondirent, et la colère de la foule se tourna contre lui.

— Brûlons-le ! s'écrièrent des forcenés, qui s'emparèrent de lui. Et

comme la maison de ce marchand donnait justement sur la place, d'autres allèrent y mettre le feu, séance tenante. François réussit néanmoins à garder la vie sauve, ayant pu parlementer avec les chefs, mais tandis qu'il regardait flamber ses biens, il n'eut pour toute consolation que ces mots :

— Voilà comment nous traitons les lâches, et les traîtres.

Les révoltés se ruèrent alors sur les greniers à sel, et jetèrent la précieuse denrée dans les ruisseaux d'immondices qui coulaient dans les rues. Les gabelleurs s'étaient cachés.

Les révoltés les cherchèrent partout, et tuèrent tous ceux qu'ils découvrirent. Ils jetèrent les corps à la rivière. La ville de Baignes étant ainsi purgée, la grande troupe de Blanzac se répandit dans toute la contrée, de ville en ville, aux foires, aux marchés. Partout, ils jetèrent le sel aux ordures, et massacrèrent les agents du Roi. Quelques-uns se séparèrent de cette troupe, et allèrent rejoindre les insurgés de Guyenne jusqu'à Bordeaux. D'autres allèrent grossir des troupes qui ravagèrent Saintes et Cognac. La Charente et ses affluents charriaient d'innombrables cadavres, et dans les bois se balançaient de nombreux pendus, tous serviteurs de Sa Majesté. À Jonzac, à Barbezieux, les mêmes scènes de violence se répétèrent et bientôt il n'y eut plus un endroit de la province qui ne fût en révolte ouverte.

Le Roi ne pouvait tolérer pareil désordre qui aurait pu gagner le reste de la France et menaçait ses revenus et l'existence même de son autorité.

Il confia le commandement d'une immense armée au maréchal de Montmorency, lui intimant l'ordre de réduire la révolte par tous les moyens. Au comte de Montmorency se joignirent plusieurs seigneurs de la région, entre autres le sieur d'Ambleville.

Ils traquèrent les insurgés, en capturèrent plusieurs groupes, qui furent mis à mort après d'horribles supplices. Bientôt les partisans se rendirent compte que leurs petites troupes, mal armées, ne pouvaient lutter contre les soldats entraînés et organisés. Les marchands furent les premiers à regagner en tremblant leurs échoppes ; les artisans suivirent leur exemple et se cachèrent dans leurs ateliers. Peu à peu les paysans, eux aussi, rentrèrent chez eux, dans leurs chaumières plus démunies du nécessaire que jamais. La rage au cœur, mais pleins de terreur, ils se remirent aux travaux des champs, bien négligés et fort en retard sur la saison.

Mais le maréchal de Montmorency avait juré de tirer vengeance des crimes commis et poursuivait les insurgés jusque chez eux. Or, il arriva qu'une troupe d'hommes de Chalais et d'Yviers ayant décidé de renoncer à la lutte et de reprendre le travail, s'arrêta une dernière fois, avant de se séparer, sur un coteau qui domine Yviers et termine la plaine qui sépare ce village de Chalais.

Là se trouvaient d'étranges blocs de granit que l'on disait tombés du ciel et dont l'aspect différait, certainement des autres pierres de la région. Les hommes firent là une pause et s'assirent un instant pour discuter de leurs aventures, de leurs espoirs déçus, et de la mort terrible qu'avaient subie tant de leurs camarades.

— Triste affaire, dit l'un d'eux.

— Et encore, si nous nous en sortons de même, répliqua un autre comme s'il avait un pressentiment.

Ils entendirent alors la galopade de nombreux chevaux. Ils se regardèrent avec effroi.

— Cachons-nous ! cria l'un d'eux. Ce sont les soldats du Roi.

Mais où se dissimuler ? On les voyait de loin, sur ce coteau, et ils comprirent vite qu'ils étaient perdus. Quelques instants après, en effet, l'avant-garde surgissait tout autour d'eux, et ils durent se rendre, sans avoir pu combattre. Alors le maréchal de Montmorency, qui arriva accompagné du seigneur d'Ambleville, ordonna de les égorger sur place. Ils furent ainsi saignés comme de vulgaires moutons sur les pierres mêmes où ils s'étaient reposés. Puis les soldats repartirent sans même prendre la peine d'enterrer les pauvres corps exposés aux vautours.

À la tombée de la nuit, les femmes et les enfants vinrent les ensevelir décemment.

Malgré toutes ces exécutions, le maréchal de Montmorency ne trouvait pas la vengeance assez complète. Il exigea que toutes les cloches qui avaient sonné pour appeler les hommes à la révolte, fussent détruites, brisées sur le parvis des églises. Les morceaux devaient rester là pour rappeler aux gens ce qu'il en coûtait de s'insurger contre l'autorité royale.

Personne n'aurait pu l'oublier, car dans de nombreuses maisons on pleurait un père, ou un frère, quelquefois même plusieurs membres de la famille. Et sur le coteau où avaient été égorgés les morts d'Yviers et de Chalais, les blocs de granit avaient pris une coloration rouge foncé, comme s'ils étaient restés teints du sang des victimes.

De longues années passèrent ainsi.

Puis un jour la grâce royale permit aux paroisses punies de fondre à nouveau leurs cloches. Par un dimanche de Pâques, les fidèles de Chalais baptisèrent un bourdon au son puissant. Quand la cloche se mit à sonner, un berger se trouvait sur le coteau aux roches rouges. Il s'appuyait contre l'une d'elles lorsqu'il sursauta tout à coup.

La pierre sur laquelle il était presque assis, avait bougé, l'avait poussé. Et devant lui, les autres rochers se soulevaient en cadence, et oscillaient régulièrement. On eût dit une sorte de danse très lente, très grave, très triste. Cela dura tant que la cloche sonna. Quand elle se tût, les rochers redevinrent immobiles, et le berger put croire qu'il

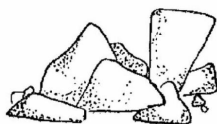
avait rêvé. Il courut raconter au curé de Chalais ce qu'il avait vu et celui-ci voulut en avoir le cœur net. Il envoya d'autres personnes durant que la cloche de Chalais sonnait. Il y alla lui-même. Chaque fois, tant que le bourdon résonnait et que sa voix profonde se faisait entendre, les pierres dansaient.

On vint de bien loin pour voir ce miracle.

Durant des siècles, assure-t-on, les pierres dansèrent ainsi.

Comme si le sang répandu là ne pouvait oublier, et que chaque résonance des cloches le réveillait, le ranimait...

Comme si les cloches, en sonnant, ressuscitaient l'esprit des malheureux massacrés là, et en évoquant le tocsin qui les avait appelés, leur faisait soulever ces pierres, témoins de leur martyre inutile.



Le Pas de la sainte



L existait au Moyen Âge, dans le petit village de Saint-Germain-sur-Vienne, qu'on appelle aussi Saint-Germain – sur – l'Issoire, parce qu'il est au confluent de ces deux rivières, un pauvre laboureur qui ne possédait qu'un champ. Ce champ était de bonne terre et bien plat. Placé à proximité de la rivière, il eût pu fournir de bonnes récoltes, puisqu'en période de sécheresse, le paysan pouvait puiser l'eau tout près, et arroser. Hélas, au beau milieu, placée de telle sorte qu'elle gênait les labours et occupait une étendue considérable, se trouvait une immense table de pierre soutenue par de gigantesques colonnes de granit. Cette table de pierre était formée d'un seul bloc, si large, si épais, si long qu'il semblait bien impossible que des humains eussent jamais pu le hisser sur ses supports. Au-dessous, le soleil ne pénétrait jamais, et rien ne poussait. Tout autour son ombre faisait s'étioler toutes les plantes.

On racontait à voix basse que c'était Satan lui-même qui avait fait descendre ces rochers de la colline de granit où s'élevait le château du seigneur de Saint-Germain.

D'autres affirmaient que la table était tombée du ciel, mais quelle que fût son origine, cela n'apportait aucune solution au malheureux laboureur qui, année par année, perdait la moitié de sa récolte.

Il alla trouver le seigneur, pour le supplier de réduire ses impôts.

— O l'est ce gros caillou, fit-il, qui m'empêche de bien labourer mon champ.

— Comment ? dit le seigneur feignant l'étonnement, tu ne l'as pas

encore enlevé ?

— Not' seigneur, gémit le malheureux, o l'est impossible...

Le seigneur coupa court :

— Tu n'es qu'un fainéant. Mon père avait donné ce champ à ton père, en le relevant du servage, mais je vois bien que les hommes libres de ton espèce et de la sienne ne sont pas assez vaillants pour qu'ils méritent qu'on s'occupe d'eux.

— Mais, not' seigneur... gémit encore le paysan.

Le seigneur ne le laissait pas parler :

— Ma patience est à bout, fit-il. Je te préviens qu'il te faudra payer tes impôts comme il est entendu. Sinon... eh bien ! tu seras pendu !

Le paysan se retira beaucoup plus chagriné qu'il n'était venu. Il donnait même les signes d'un total désespoir, mais le seigneur paraissait beaucoup s'amuser. Son bouffon, à côté de lui, improvisa une petite chanson cruelle.

Au moment où le laboureur allait franchir le seuil de la grande salle, le seigneur le rappela. Et lorsqu'il fut de nouveau devant lui, tortillant son bonnet entre ses doigts, le châtelain, par une dernière moquerie, ajouta :

— Écoute, je veux bien me montrer bon prince, et t'accorder une dernière faveur. Je te l'ai dit, si tu ne paies pas ce que tu dois, tu seras pendu. Mais si tu débarrasses ton champ de cette table de pierre, tous tes impôts, tailles, corvées, te seront remis, à toi et à tes enfants... Tu vois que je suis généreux, tu pourrais me remercier avec plus de bonne grâce. Allons, va, et libère-toi ainsi.

Et il éclata d'un grand rire sonore, tandis que le bouffon agitait les sonnaillles de sa marotte, et chantonnait :

Oh, le grand, le magnifique seigneur...

Vilain, jamais tu ne trouveras

de Maître plus généreux !

Un seul petit effort de ta part

Et te voilà presque riche.

Le laboureur lui lança un regard de douloureux reproche, et le bouffon lui répondit par une grimace et un pied-de-nez. Les hommes d'armes qui étaient présents, se mirent à rire, et éconduisirent fort rudement le pauvre manant.

Il descendit le petit sentier qui dévalait le long des rochers jusqu'à la rivière, avec la tentation de se jeter dans l'eau et d'en finir avec sa vie si misérable. Puis il pensa à ses petits drôles, à sa femme qui était si gentille et si vaillante, et il eut honte d'avoir songé un instant à les abandonner ainsi. Ses jambes flageolaient lorsqu'il arriva à sa chaumière, et ce fut d'une voix tremblante qu'il raconta à sa femme ce qui était arrivé.

Elle gémit tout d'abord :

— Oh, le grand malheur ! puis elle se ressaisit.

— Viens, mon homme, fit-elle ; nous allons prendre nos bœufs, et ceux des voisins, et de bonnes cordes, et nous demanderons à tous ceux qui le voudront bien de nous aider.

Ils partirent donc en groupe, et non pas avec quatre grands bœufs, mais avec huit de forte taille, et trois gros chevaux de trait. Plus de cinquante manants les accompagnaient ; ils entourèrent de cordes le bloc de la table, y attelèrent les bêtes, et tirant, poussant, criant, arc-boutants de toutes leurs forces, fouettant les animaux, ils essayèrent de bouger ce plateau de granit.

Il ne bougea pas d'un pouce.

Il ne s'ébranla même pas.

Jusqu'au soir, les hommes et les bêtes peinèrent, avec acharnement, sans relâche. Ils étaient rouges, avec les veines gonflées. Les bœufs et les chevaux étaient couverts de sueur.

Et rien n'avait bougé.

Alors les voisins quittèrent un à un comme à regret le champ, emmenant leurs animaux qu'il fallait panser et rentrer à l'écurie, et le laboureur et sa femme restèrent seuls avec leurs deux bœufs.

La femme pleurait.

— Nous sommes perdus, disait-elle.

— Ma femme, dit le laboureur, prions, prions de tout notre cœur.

Ils s'agenouillèrent tous deux dans la terre piétinée, et prièrent à haute voix tandis que les larmes ruisselaient sur leurs visages.

Puis ils relevèrent la tête et virent une jeune femme, grande et belle, vêtue de vêtements flottants, qui venait à eux, et semblait toute baignée de lumière, malgré que le crépuscule eût presque éteint tous ses feux.

Elle marchait légèrement sur le sol sans faire de bruit, et elle regarda le couple de malheureux, avec beaucoup de bonté et de pitié.

— Je suis sainte Madeleine, leur dit-elle, et je viens vous aider.

De ses mains menues et fines, presque transparentes, elle saisit l'énorme masse de pierre, la souleva gracieusement et la posa sur sa tête, comme elle eût fait d'une couronne de fleurs ou d'une corbeille de fruits.

Et tendant son tablier de gaze devant elle, elle y mit les deux énormes colonnes gigantesques qui soutenaient la table. Puis la démarche fière, la tête bien redressée malgré l'étrange fardeau, elle prit son tablier à deux mains, et d'un bond, d'un saut immense et gracieux, elle se transporta dans une petite île qui se trouvait au milieu de la rivière.

Pourtant, à l'endroit où son pied se posa, il laissa une trace profonde, qui creusa le rocher et que l'on nomme encore aujourd'hui « le Pas de la sainte ».

Dans l'île, la sainte arrangea les fûts de pierre et le plateau comme ils se trouvaient précédemment. Ceci accompli, elle s'envola.

Le laboureur et sa femme étaient demeurés éperdus et muets. Ils pleuraient, mais de joie cette fois, et en même temps se croyaient le jouet d'un rêve.

Puis ils coururent appeler leurs voisins, le curé. Bientôt la rumeur parvint jusqu'au château, et les hommes d'armes, le chapelain, les servantes s'échappèrent, arrivèrent pour voir ce prodige.

Le seigneur lui-même enfourcha son cheval, et arriva, fort incrédule encore.

Quand il aperçut le champ nu et, dans la petite île, la table de pierre érigée de la même manière qu'auparavant, il se sentit pénétré d'effroi et de remords.

Il dit d'une voix étranglée :

— Je ne me dédis pas. De ce jour, tous tes impôts te sont supprimés pour toi et tes descendants.

De ce jour également le seigneur se montra plus humain, et fit pénitence, pour se faire pardonner ses crimes anciens qui étaient nombreux.

Il fit dire une messe chaque jour, auprès de la table mystérieuse, dans l'île de la rivière, et combla de ses générosités les moines de sa région, et même les paysans qui le servaient.

Quant au laboureur, il vécut heureux avec sa femme et ses enfants, et on ne sait plus rien de lui.

Mais aujourd'hui encore, on peut voir l'empreinte du Pas de la Sainte gravé profondément dans le roc.



Le troubadour malchanceux



ECI est la très véridique histoire d'un grand poète, et je n'y ai rien changé.

Au XIII^e siècle, il existait au château de Barbezieux un jeune homme de condition inférieure, un simple vavasseur, mais de belle figure, avenant, et doué de beaucoup d'esprit. Ses parents étant morts, il avait été recueilli par le seigneur de Barbezieux, qui l'incitait à se faire moine dans le couvent des Cordeliers, fondé par son prédécesseur quelques années auparavant. Mais le jeune homme ne se sentait aucun goût pour devenir homme d'église.

Il fut fait chevalier, et acquit une belle réputation de courage et de vaillance. Mais là ne s'arrêtaient pas ses talents. Il savait improviser des chansons, composer des poèmes, et les chanter, en s'accompagnant de sa viole, d'une façon qui remplissait d'admiration tous les auditeurs.

Bientôt, dans toute la région, il ne fut plus question que du troubadour qui savait si bien vous faire rire ou pleurer, avec ses lais ou ses complaints, et partout on l'invitait à venir charmer les seigneurs et à célébrer les louanges de leurs dames.

Il mena ainsi une vie très agréable, allant de château en château, car partout où ses poèmes avaient plu, on lui remettait une bourse pleine d'or, de beaux habits, des armes damasquinées, et même un magnifique palefroi. Il était en train de devenir fort riche, et marchait de succès en succès, lorsqu'il arriva un jour au château de Geoffroy de Tonnay.

Ce seigneur ne différait pas beaucoup de tous ceux de la région. Très riche, très arrogant, grand, gros, fort mangeur et buveur insatiable, il passait tout son temps à guerroyer ou à chasser. Le jeune troubadour fut introduit au début d'un festin que le sire de Tonnay offrait à une nombreuse compagnie. Mais il ne faut pas croire qu'il eut l'air d'apprécier les chants dont Rigaut de Barbezieux, le jeune poète, régala les seigneurs présents et leurs dames. Pour dire la vérité, Geoffroy de Tonnay s'endormit tandis que le barde chantait.

Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir. Il était habitué à ce comportement de la part de plus d'un châtelain, et ses strophes étaient dédiées plus spécialement à leurs épouses.

Sa voix donc continua de résonner tout aussi ferme et sans la moindre nuance de dépit. Et soudain, il vit entrer une merveilleuse apparition ; une jeune dame d'une beauté comme il n'en avait jamais rencontré jusqu'alors. Sa démarche gracieuse imprimait aux longs plis de ses robes de majestueuses ondulations, et au-dessous de sa haute coiffe, l'ovale de son visage était d'une pureté incomparable. Ses yeux immenses et clairs faisaient penser à des lacs, aux profondeurs étranges, et ses grands cils noirs les enveloppaient d'une ombre exquise. Sa minuscule bouche rouge ressemblait à un fruit, et elle paraissait si jeune que Rigaut de Barbezieux la prit pour une jeune fille, et sentit son cœur palpiter dans sa poitrine. C'était là l'épouse dont il avait rêvé, la créature ravissante qu'il attendait.

Aussitôt une foule de phrases, de vers nouveaux lui vinrent à l'esprit pour célébrer cette beauté. Déjà il accordait sa viole et allait entonner ce nouveau chant, lorsque le sire Geoffroy de Tonnay entrouvrit un œil. Il chercha visiblement à secouer la torpeur qui l'avait envahi et qui était consécutive à l'absorption d'un gigot, de deux poulets, d'un demi-faisan, et de quantités de friandises, mignoteries, le tout arrosé d'une grande quantité de brocs de bon vin.

— Vous voilà, ma mie, fit-il lourdement. Je vous croyais malade, et trop dolente pour quitter votre couche...

— Mon ami, dit la gracieuse inconnue de sa voix mélodieuse, la médecine que j'ai prise ce matin m'a fait grand effet, et me voilà bien de nouveau et prête à faire honneur au festin.

Et en effet, elle s'assit, et les serviteurs s'empressèrent de lui apporter du pâté d'alouettes, du chevreuil rôti, des andouillettes, du jambon farci, et des massepains, et des pâtisseries et elle mangea de tout avec un appétit qui eût fait honneur au fils de l'Ogre lui-même. Mais elle mangeait avec tant de charme, ses gestes étaient si harmonieux, que Rigaut de Barbezieux, en la regardant engloutir les viandes et les friandises, sentit qu'il était tout à fait amoureux.

Hélas, il n'avait pas encore compris toute l'étendue de sa malchance. Né sous une mauvaise étoile, certainement, il venait de s'éprendre de

l'épouse même du sire Geoffroy de Tonnay, lequel était réputé le plus jaloux et le moins endurant de toute la Saintonge.

À la fin du repas, Rigaut chanta le premier lai dédié à son idole, dans lequel il l'appela de ce nom qui devait plus tard être connu de tous : « Mieux-Que-Dame ».

La châtelaine fut flattée et ravie de l'ardeur que mit Rigaut à célébrer sa beauté. Elle s'ennuyait beaucoup. Son mari n'avait de goût que pour la chasse, ou les cavalcades sans fin accompagnées de tueries de toutes sortes. Il en revenait si fatigué et affamé, que tout le temps qu'il passait chez lui, il ne faisait que manger, boire et dormir.

Il permit à sa femme, parce qu'elle l'en pria très fort, de garder quelque temps au château le jeune poète. Et désormais celui-ci racontait à Mieux-Que-Dame des histoires merveilleuses, tandis qu'elle brodait avec ses femmes des tapisseries illustrant les hauts faits des chevaliers de sa famille.



Le soir, il venait avec sa viole au-dessous des fenêtres de la châtelaine.

Le soir, il venait avec sa viole, au-dessous des fenêtres de la châtelaine, et dans un jardinet qui embaumait la rose et l'œillet, il lui chantait de tendres complaints, et des chansons à danser. La musique légère s'envolait dans l'obscurité, montait sous les étoiles, entrait par les fenêtres décloes, et parfois un rossignol y mêlait ses trilles. Et Mieux-Que-Dame écoutait, rêveuse et ravie.

« Elle n'a pas sa pareille en mérite et en beauté, disait la romance ; elle est vraiment pleine de toutes les vertus. Sa naturelle blancheur semble neige qui tombe ; son teint n'est pas dû au fard, mais surpasse en fraîcheur la rose de mai...

Las, je la veux tôt voir, ou je mourrai !... »

Mieux-Que-Dame se penchait, rieuse, au-dessus de l'ombre.

— Ne mourez pas, gentil troubadour, disait-elle. Vous me verrez demain. Et je veux que vous continuiez à me divertir.

D'autres fois, Rigaut lui faisait entendre la danse poitevine à la mode d'alors, et qui contait l'histoire d'une très jeune reine et d'un vieux roi.

« Aux premiers jours du temps clair..., eya

« Pour réveiller la gaieté... eya !

« Notre Reine a fait partout crier... eya

« Que filles et garçons s'en viennent danser... eya

« Dans la ronde joyeuse ! »

Et le refrain disait alors :

« Passez votre chemin, jaloux !

« Laissez-nous, laissez-nous

« Danser entre nous, entre nous ! »

Un jour, par un hasard bien malencontreux, le sire Geoffroy se trouva dans la chambre de sa femme, au lieu d'être en train de s'endormir tandis qu'on lui enlevait ses chausses et ses éperons. Il revenait de la chasse, comme d'habitude, mais bien plus tard qu'il ne l'aurait voulu, et n'avait rien tué. Il entendit les notes aigrettes de la viole, et le refrain de la chanson, et il entra dans une colère épouvantable.

Saisissant un lourd hanap ciselé qui se trouvait sur la table, il courut à la fenêtre, avant que Mieux-Que-Dame eusse pu l'en empêcher, et par l'ouverture béante, il lança de toutes ses forces l'objet en criant :

— Passe ton chemin toi-même, troubadour de malheur !

Le hanap atteignit le malheureux poète à la tête, et il s'affaissa sur le sol, privé de connaissance.

Il resta étendu dans le jardinet, jusqu'au moment où le terrible seigneur étant enfin rentré dans ses appartements, Mieux-Que-Dame put enfin faire secourir le blessé.

Le lendemain, par des paroles adroites et gentilles, elle sut calmer la colère de son mari, qui pensait avec satisfaction que le troubadour ne manquerait pas de mourir du coup qu'il lui avait porté.

Rigaut de Barbezieux ne mourut pas, mais resta longtemps malade. Le lourd gobelet de métal lui avait ouvert le cuir chevelu et entamé l'os du front.

Tandis que Geoffroy de Tonnay partait pour une expédition guerrière qui devait durer plusieurs semaines, Mieux-Que-Dame put se donner tout entière aux soins que nécessitait l'état du troubadour. Puis quand il entra en convalescence, elle vint lui tenir compagnie chaque après-midi, amenant avec elle deux ou trois suivantes, qui cousaient ou brodaient, tandis qu'elle parlait et devisait de poésie.

Elle suppliait chaque jour Rigaut de bien vite se guérir, afin de pouvoir composer de nouveau des poèmes, des rondes, des chansons.

Mais lui maigrissait à vue d'œil, au lieu de se rétablir, et bien que sa blessure fût refermée, on sentait bien qu'il était malade. Il osa le dire un jour à Mieux-Que-Dame :

— Je suis malade de tout l'amour que j'ai pour vous dans le cœur. Oh ! donnez-moi un baiser, douce et jolie Mieux-Que-Dame, et mon âme guérira.

La châtelaine lui fit une réponse très sévère :

— Rigaut, je ne le puis, ce serait être infidèle à mon mari. Je suis votre amie, et je vous témoigne toute la bonté que vous méritez et dont je suis capable. Mais ne m'en demandez pas davantage.

Il eut conscience alors de son audace, et demanda pardon.

Mais deux jours après, il recommença d'implorer Mieux-Que-Dame, sollicitant un baiser qu'elle lui refusa de nouveau.

Et tous les jours ensuite il recommença, car il était très entêté et très épris.

Mieux-Que-Dame resta inflexible, et elle se sentait très ennuyée. Son mari n'était pas là pour chasser l'importun, et d'autre part, elle savait bien qu'elle était si bien habituée à lui, à ses récits, à ses chants, à ses prévenances, que la vie après son départ redeviendrait un désert d'ennui.

Qui les ferait danser au son de la viole ou du luth, ses amies et elle ? Qui lui raconterait les aventures de Mélusine ? Qui lui poserait des devinettes ? Qui lui dirait encore qu'elle était belle, que de la voir était comme de goûter du miel, et mille choses aimables ?

Les journées redeviendraient mornes, interminables, sans attrait et sans imprévu. Néanmoins, elle ne voulait pas céder aux supplications du troubadour et ne voulut jamais rien lui accorder.

Or parmi les amies de Mieux-Que-Dame, il y avait une très belle châtelaine des environs qui venait souvent la voir. Veuve, riche et dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, cette châtelaine était pourtant très jalouse de la dame de Tonnay, mais n'en laissait rien paraître.

Elle admirait Rigaut de Barbezieux, lui faisait de grands compliments de son talent, chaque fois qu'elle le rencontrait, mais elle envoyait Mieux-Que-Dame d'avoir inspiré de si beaux chants, et elle eût bien voulu la priver de son poète attitré.

— Vous ne devriez pas rester enterré dans ce pays perdu, disait cette châtelaine au troubadour. À la cour du Roi de France, ou chez de plus puissants seigneurs que le sire Geoffroy, on vous apprécierait davantage. Pourquoi ne partez-vous pas ?

Elle gagna ainsi peu à peu la confiance de Rigaut, qui crut qu'elle lui témoignait un intérêt sincère, et un jour qu'il était triste et las à mourir, il lui avoua qu'il se desséchait d'amour pour Mieux-Que-Dame et qu'elle ne voulait même pas lui accorder un seul baiser.

La fausse amie lui donna un conseil :

— Feignez de partir, lui dit-elle. Annoncez-lui qu'il existe une autre dame, riche, puissante et honorée qui aime, et que vous allez la rejoindre.

Et elle lui donna à entendre que c'était elle, et qu'elle l'accueillerait volontiers, et le consolerait s'il était trop malheureux.

Rigaut de Barbezieux, dès qu'il fut de nouveau auprès de Mieux-Que-Dame, recommença ses supplications. Puis comme elle répondait par le même refus que d'habitude, il lui débita le petit discours que lui avait suggéré la fausse amie.

— Partez, dit alors Mieux-Que-Dame. Ces marchandages sont indignes de nous. Je vous ai donné toute mon amitié, et tout ce que je pouvais sans manquer à la foi jurée. Allez-vous-en. Je ne veux plus vous voir puisque vous ne faites plus que de me tourmenter.

Et se détournant de lui et s'éloignant d'un air plein de noblesse, avec sa haute coiffe, et ses longues jupes de brocart ourlées de fourrure, elle ordonna d'une voix ferme :

— Allez-vous-en pour toujours !

Rigaut de Barbezieux pâlit. Il songea un instant à briser sa viole, qui avait tant chanté son amour.

Mais il se ravisa, et s'enfuit, prit au passage dans les écuries son coursier, l'enfourcha, le piqua d'un bon coup d'éperons, et quitta ainsi au galop, et pour toujours, pensait-il, le château de Tonnay.

Moins de deux heures après, il était chez la Fausse Amie, tout déconfit et piteux, et il lui raconta par le détail ce qui s'était passé.

— Me voilà, fit-il, ainsi que vous me l'aviez conseillé. Belle Dame, me consolerez-vous, j'ai tant de peine ?

Elle le regarda d'une façon étrange, et éclata de rire.

— Ah, Rigaut de Barbezieux, fit-elle, messire Rigaut, vous ne méritez les faveurs d'aucune femme ! Pour avoir quitté une si douce et fidèle amie, une dame si gracieuse et loyale, il faut bien que vous soyez le plus faux homme de la terre, et le plus égoïste aussi... !

Frappé de stupidité, il écoutait sans trouver un mot à répondre, lui qui d'habitude avait la répartie si facile.

La Fausse Amie conclut :

— Il n'y a pas de place pour vous, ici, messire Rigaut ! Allez où vous voudrez ! Peu me chaut !

Et elle rit encore, férocement, cruellement, si bien que le troubadour comprit qu'elle s'était moquée de lui, n'avait cherché qu'à lui faire du mal, par dépit peut-être, de n'avoir pas été aimée la première.

Le cœur serré de tristesse, le troubadour s'en alla à l'aventure. Son cheval marchait au pas, et lui, il réfléchissait profondément. Il s'arrêtait ici et là, demandant à manger chez des paysans, et évitant les châteaux qu'il connaissait.

La viole pendait inutile à la selle. Il n'avait plus le cœur de composer des chansons. Il ne pouvait détourner ses pensées du bonheur passé, et du regret d'avoir tout gâché par trop d'exigences.

Après quelques jours ainsi, d'errance solitaire et morne, il s'arma de courage, résolut de demander pardon à Mieux-Que-Dame – auprès de laquelle il avait, été si heureux – et de lui promettre de ne plus jamais l'importuner d'une tendresse indiscrete. Il revint donc au château de Sire Geoffroy, se fit introduire dans la grande salle où Mieux-Que-Dame se trouvait, entourée de ses suivantes, et il alla se jeter à ses pieds, en pleurant et en implorant l'oubli de ce qui s'était passé.

Mieux-Que-Dame avait un maintien très roide, et une expression fort triste ; sans doute avait-elle éprouvé beaucoup de peine, elle aussi. Elle répondit :

— Non, Rigaut, vous êtes parti et c'est bien mieux ainsi. Je ne veux plus vous revoir. Je vous pardonne le mal que vous m'avez fait, mais allez-vous-en !

Le poète redescendit le grand escalier, comme un homme ayant entendu prononcer sa condamnation à mort. Celui qui l'aurait vu en cet instant l'aurait pris pour un vieillard, tant il était défait, voûté, et pâle.

Il enfourcha son cheval, resté devant la porte, et reprit sa route hasardeuse, sans but, et sans espoir.

Il marcha longtemps, n'ayant ni la notion du temps, ni celle de la distance, s'arrêtant juste pour permettre à son cheval de brouter un peu et de se reposer.

Il parvint ainsi au sein d'une forêt profonde et sauvage. Il l'explora, trouvant un peu de détente dans cette solitude, et il s'aperçut que les

environs n'en étaient habitées que sur un côté. Quelques chaumières misérables se trouvaient là. Il demanda aux habitants de bien vouloir l'aider à se confectionner une hutte de rondins et de branchages, qu'il avait tracée, au cœur même de ces grands bois. Et il s'installa là, dans ce refuge que d'épais fourrés dérobaient à la vue, et il vécut comme un ermite, se nourrissant de fruits sauvages, de baies, de racines, et de la chair des bêtes fauves qu'il chassait à l'arc ou à l'épieu.

Il faisait souvent de grandes randonnées, sous les hautes futaies, silencieux, farouche. Mais le soir, dans son refuge, il laissait s'exprimer sa tristesse, l'exhalait aux sons de sa viole, en accents déchirants.

Sa chanson disait :

« Je suis réduit à néant. Je vis comme un reclus, seul sans parler à personne ; la vie est pour moi un chagrin ; le plaisir, une douleur.

» De même que le lion, si farouche dans son courroux, peut à l'appel de sa voix, lorsque son petit gît sans souffle, et sans vie, le faire revivre et marcher... ainsi pourrait faire de moi ma Dame, et par son amour guérir toutes mes douleurs.

» O Mieux-Que-Dame, vous que j'ai fuie, je voudrais retourner auprès de vous.

» Ma chanson parlera pour moi, là où je n'ose aller ni porter droit les yeux, tant je suis honteux et contrit.

» O Mieux-Que-Dame, je voudrais retourner auprès de vous dans les souffrances, et dans les pleurs.

» Comme le cerf épuisé de sa course et qui revient mourir aux pieds des chasseurs, ainsi je voudrais revenir me mettre à votre merci.

» Mais peu vous chaut ! Vous avez oublié votre ami ! »

Or, des seigneurs venus chasser dans cette forêt sauvage et giboyeuse, l'entendirent chanter par hasard, s'approchèrent et le reconnurent.

Dans tous les châteaux de la région, on se demandait justement ce qu'il était devenu et on le regrettait.

Les seigneurs se firent connaître de lui, et lui demandèrent pourquoi ils le retrouvaient en cet endroit désert, et en si triste état.

Il leur raconta sans réticences ce qui lui était arrivé, et ce qu'il avait souffert, et souffrait encore.

Les seigneurs, fort touchés, lui promirent d'aller trouver Mieux-Que-Dame pour intercéder en sa faveur.

Quelques jours après, en effet, ces seigneurs se rendirent chez la dame de Tonnay, et lui exposèrent la triste condition de son troubadour, combien il souffrait – pire que la mort – et qu'il charmait de ses chants les oiseaux et les bêtes sauvages. Et que c'était grand dommage pour les humains, privés ainsi de sa poésie.

Mieux-Que-Dame ne voulait point pardonner, et restait insensible. Sa fierté avait été blessée, et elle restait glaciale, et immobile, tandis

que les seigneurs insistaient, lui faisant un tableau touchant de la pauvre petite cabane perdue au milieu des bois, et du malheureux barde, pleurant tout seul la bien-aimée perdue.

À la fin elle dit :

— Vous m'assurez que c'est grand dommage pour vous tous, que messire Rigaut se soit enfoncé ainsi au fond de la forêt et n'en veuille sortir.

— Certes, crièrent-ils tous ensemble.

— Alors que cent chevaliers et cent dames s'aimant d'amour viennent implorer son pardon, et je le lui accorderai.

Les seigneurs repartirent auprès de Rigaut de Barbezieux, lui rapporter la réponse de sa Dame.

— Allons, Rigaut, firent-ils, quitte ta solitude, va de château en château plaider ta cause, chanter ton infortune, car il te faut réunir cent chevaliers et cent dames s'aimant d'amour.

Le troubadour quitta donc la retraite où il avait vécu près de deux ans, et accompagné des seigneurs, il reprit sa course à travers la province. Il visita tous les manoirs et partout il y chantait sa malchance, et la tristesse où il était plongé et qui ne prendrait fin que le jour où Mieux-Que-Dame lui aurait pardonné.

Partout l'éloquence qu'il déployait était telle que tous les chevaliers et les dames qui s'aimaient promettaient d'aller implorer sa grâce auprès de Mieux-Que-Dame.

Enfin ils furent au nombre de deux cents et se disposèrent à se rendre au château de Tonnay.

Rien ne fut plus beau que cette cavalcade, les dames en leurs beaux atours, avec des hennins maintenus sous le menton par la jugulaire de baptiste fine, la gorgerette de dentelle blanche et les robes de velours et de damas, s'éployant sur leurs hacquenées richement caparaçonnées. Et les chevaliers armés, sur leurs nobles coursiers richement harnachés. Derrière eux, ou à côté chevauchaient les pages et les écuyers portant les bannières, et les écus des seigneurs et des dames. Et marchant en premier, tête baissée, dans une attitude de tristesse et d'accablement, le pauvre poète, dont la viole pendait à l'un des arçons. Il était vêtu d'un manteau tout usé, et son cheval était nu, sauf une méchante selle.

Mais c'était pourtant pour venir en aide à ce malheureux troubadour que toute la noblesse de l'endroit se déplaçait ainsi en grand apparat, et à son passage, les paysans sortaient de leurs chaumières, ou s'interrompaient dans leur travail.

Les guetteurs des châteaux ne savaient que signaler et restaient pleins de perplexité.

Enfin le cortège arriva au terme du voyage.

Mais quelques jours avant son arrivée, était parvenue une nouvelle à

la dame de Tonnay : celle de la mort de son mari, le sire Geoffroy, tué par un Infidèle, dans un pays lointain, où il avait voulu aller guerroyer.

La jolie châtelaine n'en eut pas un très grand chagrin. Aussi, malgré son deuil récent, fit-elle recevoir splendidement les chevaliers, les dames et leur escorte, et leur servit un festin digne des jours où le sire Geoffroy en personne présidait la table.

Au dessert, les chevaliers et les dames se tournèrent vers elle et, les mains jointes, ils lui dirent :

— Nous vous implorons tous, Mieux-Que-Dame, en faveur de messire Rigaut, votre poète, qui brûle d'amour pour vous, et se repent de ce qu'il a pu vous déplaire.

— Je lui pardonne pour l'amour de vous, nobles chevaliers et gentes dames, dit gracieusement Mieux-Que-Dame.

Alors le pauvre Rigaut, qui attendait dehors tout tremblant, fut introduit dans la grande salle. Il n'osa croire à son bonheur et vint s'agenouiller tout éperdu, aux pieds de la dame de Tonnay.

Puis il se réconforta de quelques mets épicés, de viande, d'entrées, et de pâtés divers, et alors, il se mit à déclamer le plus beau poème qu'il eût jamais composé, et tout le monde en eut les larmes aux yeux.

Les chevaliers, leurs dames, et les écuyers, et les pages se retirèrent un peu avant la nuit, très contents de leur expédition.

Et Mieux-Que-Dame se retrouva seule auprès de son troubadour. Elle voulut le conduire elle-même à la petite chambre qu'il avait habitée, et qui était restée telle qu'il l'avait quittée avec toutes ses hardes bien pliées dans son coffre, comme si on eût attendu son retour.

Ainsi il devina que Mieux-Que-Dame l'aimait, elle aussi, et que seul le respect de la foi jurée l'avait obligée à se séparer de lui.

Au lendemain, Rigaut alla saluer la châtelaine, et elle lui dit d'un ton gêné qu'elle était devenue veuve, car le sire Geoffroy avait trouvé une mort glorieuse dans une lointaine expédition.

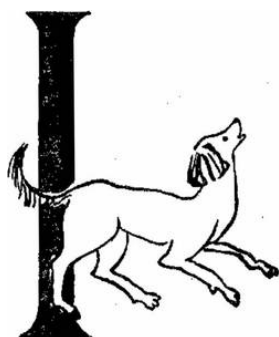
— Alors, Mieux-Que-Dame, vous m'accorderez enfin ce baiser que je vous ai demandé, fit aussitôt Rigaut.

— Si vous voulez, fit Mieux-Que-Dame en baissant ses beaux yeux.

Elle fit mieux encore : elle lui accorda sa main et son château, et l'histoire s'arrête là.



La fiancée changée en chien



Il était une fois dans la région d'Abzac, à la limite de l'Angoumois et du Poitou, un jeune homme, propriétaire aisé, qui cherchait à se marier.

Il allait à tous les bals, à toutes les frairies, croyant y trouver celle dont il rêvait, mais hélas ! sans succès.

Ses parents étant morts, une cousine âgée lui présenta plusieurs héritières, qui lui auraient apporté en dot un joli domaine. Aucune ne lui convint.

Mais tout le monde s'en mêla, chacun voulant contribuer à l'établir, et de bien des lieues à la ronde on venait lui proposer telle ou telle fille, bonne à marier, douée de qualités ménagères, d'un caractère exquis, et nantie d'une jolie fortune. Mais rien n'y faisait. Ce jeune homme ne se décidait pas.

Le soir de la Foire de la Saint-Jean, il remarqua, durant le bal de l'après-midi, une jeune fille qui ne parlait à personne. Elle était d'une beauté remarquable, avec ses cheveux si noirs, sa peau si blanche, ses larges yeux un peu verts, et sa bouche si rouge. Le jeune homme s'approcha d'elle et l'invita à danser.

Elle hésita, accepta enfin. Le son aigre de la cornemuse les entraîna tous les deux dans un rigaudon endiablé, et le jeune homme s'émerveilla de la souplesse et de la grâce de sa danseuse, légère comme une plume.

Mais dès la danse finie, la jeune fille parut soucieuse et son cavalier s'évertua en vain à lui tirer quelques paroles.

Il ne put apprendre ni qui elle était, ni ce qu'elle faisait, ni le nom

de l'endroit qu'elle habitait.

À cette époque, les soirées sont longues, et le jeune agriculteur était arrivé de bonne heure au bal. Quand le crépuscule commença de tomber, ils avaient exécuté trois danses ensemble quand soudain la jeune fille prit congé de lui, avec un air triste et fier, et disparut. Le jeune homme lui avait pourtant extorqué la promesse de revenir au bal le dimanche suivant.

Cette fois-là, quand elle voulut partir, il lui proposa de l'accompagner. Il n'avait jamais rencontré une femme qui lui plût autant, et sa froideur, sa réserve l'intriguaient et le séduisaient.

— Non, fit la jeune fille avec une expression d'effroi. Je vous prie de ne pas venir avec moi.

Et voyant qu'il était froissé, elle ajouta :

— Du moins, pas aujourd'hui.

Le jeune homme, de ce jour, ne pensa plus qu'à elle ; il demanda partout si on la connaissait, et où elle demeurait. Mais personne ne put le renseigner.

Il délaissait même son travail, pour errer dans les villages des alentours, en quête d'une indication.

Il la revit de nouveau à une fête de village. Il lui demanda :

— Vous ne connaissez donc personne ?

Elle avoua :

— Je ne suis pas d'ici.

Comme toutes les fois qu'ils étaient ensemble, elle manifesta la volonté de se retirer au bout de quelques danses, alors que le jeune homme pensait que l'amusement ne faisait que commencer.

Elle s'en alla si vite, que le jeune homme resta planté là, tout déconfit.

Alors, dépité, il fouilla le pays en long, en large, interrogeant chacun et chacune, et il finit par apprendre qu'il la trouverait dans une petite maison isolée, en lisière de la forêt.

Il s'y rendit aussitôt, et il la trouva en train de se peigner, sur le pas de sa porte. Elle avait défait ses tresses noires, et sa chevelure la recouvrait presque complètement. Le jeune homme remarqua à peine que le jardin était rempli d'orties et disparaissait à certains endroits sous les buissons de ronces. La maison elle-même n'était qu'une chaumière fort vieille, et décrépite, mais il n'avait d'yeux que pour la ravissante créature qui se trouvait là. Il s'en approcha, lui dit qu'il l'aimait à la folie, et qu'il n'en épouserait jamais d'autre qu'elle. Voulait-elle de lui ?

— Non, fit-elle d'une voix très troublée, non, je ne veux pas me marier.

Il insista encore.

— Si cela était possible, je vous aimerais beaucoup moi aussi, mais

je ne le peux pas.

Il prit cela pour de la timidité et un excès de scrupules. Sans doute savait-elle combien il était riche.

Et elle-même était vraiment misérable ; il n'avait pas besoin d'y regarder à deux fois pour s'en apercevoir.

Il pensa qu'il aurait raison de sa résistance, et il lui demanda simplement :

— Puis-je revenir ? À la longue, je suis sûr que vous m'accepterez.

Elle protesta encore, en secouant lugubrement la tête. Et elle était si touchante ainsi, qu'il se sentit plus épris que jamais.

Il revint souvent. Il n'avait plus aucun goût à rester chez lui. Vite il expédiait sa besogne, en laissait une bonne partie à ses domestiques.

La vieille bonne qui tenait sa maison, depuis la mort de sa mère, affirmait qu'il était ensorcelé. Il n'avait plus autre chose en tête que de courir à la petite maison des bois. Un jour, il dit à la jeune fille :

— Prenez-moi comme promis, pour un an. Et au bout de ce temps, je suis sûr que nous nous marierons.

Elle finit par accepter. Quand elle était avec lui, elle semblait toujours lutter contre quelque chose qui l'étouffait.

Elle lui avait pourtant raconté qu'elle avait perdu son père et sa mère, et que c'était une tante âgée qui lui avait légué cette maisonnette, entourée de ce méchant jardin. C'était là son seul bien.

Il aurait voulu lui demander de quoi elle vivait, puisqu'elle ne possédait ni chèvre, ni basse-cour, et que son terrain ne contenait que des mauvaises herbes et des chardons. Il n'osa pas. Il y avait en elle un mystère qui l'intimidait.

Un soir qu'il s'était attardé auprès d'elle, il partit alors que la nuit commençait déjà et il fit tomber son couteau dans l'herbe, sur le bord du chemin. Il le chercha un bon moment, si bien que l'obscurité était complète quand il se remit en chemin.

Il aperçut vaguement une petite ombre blanche auprès de lui et il distingua au bout d'un moment la forme d'un petit chien d'une robe de neige qui trottait à ses côtés. Il voulut le chasser, mais l'animal s'obstina à cheminer avec lui.

Puis soudain la bête s'évanouit dans l'ombre d'une haie, et le jeune homme continua sa route, sans plus en être importuné.

Le lendemain il partit très tard d'auprès de sa fiancée, et de nouveau, il aperçut le petit chien blanc. Cette fois, la petite bête le suivait et n'osait s'approcher.

Elle fut happée par la nuit, à un tournant du chemin, et il se retrouva seul, non sans un certain agacement. Des semaines s'écoulèrent. Dès qu'il rentrait chez lui, à la nuit noire, le petit animal blanc s'attachait à ses pas, sur une certaine distance, toujours la même. Mais il ne le voyait jamais, lorsqu'il faisait encore clair.

Puis un soir, le jeune homme, qui avait dû rentrer du foin avant l'orage, arriva chez sa belle alors que le jour avait fui depuis longtemps. Il trouva la maisonnette déserte, et dans la cour, il remarqua le petit chien. Sa déception était si forte de ne pas rencontrer sa fiancée, que l'animal lui sembla plus odieux que jamais. Il le chassa rudement, et comme la petite bête ne semblait pas comprendre, il lui lança un bâton dans les pattes.

Alors il entendit la voix de sa fiancée qui disait :

— Ah, malheureux, qu'as-tu fait ? Tu m'as blessée...

La jeune fille gisait à terre, et ne pouvait se relever. Affolé, il s'agenouilla près d'elle, puis il la prit dans ses bras, et la transporta jusque dans sa demeure. Elle pleurait, et il constata qu'elle avait une jambe cassée. Mais il ne pouvait comprendre comment la chose était advenue. Elle lui avoua alors qu'ayant commis une grande faute, elle était tombée au pouvoir de Satan, qui l'avait transformée en loup-garou, c'est-à-dire que la nuit, elle était obligée de prendre la forme d'un animal et de traverser sept communes, avant de se reposer.

C'était pour cela qu'elle n'osait pas se marier.

— N'existe-t-il pas un remède ? demanda le fiancé. J'ai entendu dire que les loups-garous pouvaient faire pénitence et qu'en s'aspergeant d'eau bénite, ils redevenaient des humains comme les autres.

— Cela est vrai, fit la jeune fille, mais vous devez savoir que je ne puis pénétrer dans une église, pour y prendre l'eau qui me délivrerait.

Son fiancé, très ému de ses malheurs et de sa souffrance, s'occupa aussitôt de conjurer le mauvais sort, en même temps qu'il allait chercher de l'aide pour la soigner.

Dès lors que toutes les formules consacrées eurent été prononcées et la jeune fille délivrée de la malédiction qui l'obligeait à des randonnées nocturnes où elle avait pensé plus d'une fois mourir de peur, sa convalescence fut rapide. Dès qu'elle put marcher convenablement, elle épousa le jeune homme et alla vivre avec lui, dans la belle maison qu'il possédait.

De ses aventures il ne lui resta qu'une légère boiterie et certains souvenirs qui la faisaient frissonner les jours de grand vent.

— Qu'avez-vous, ma mie ? demandait alors son mari.

— Je pense qu'il fait bon rester là, paisiblement, dans un bon lit de plumes, au lieu de courir les chemins, ou de traverser les routes, ainsi qu'un loup.



La chasse infernale



HEZ nous, dans les bois de Londigny, par les jours de grand vent on entend parfois une plainte à travers le mugissement de la tempête. On dirait qu'un cor de chasse sonne l'hallali et on distingue confusément les aboiements des chiens, le galop des chevaux. Avec des notes qui surgissent et qui s'étouffent aussitôt, le cortège traverse les fourrés, brise les brindilles, fait crisser les feuilles...

Mais les gens baissent le nez, avec inquiétude, se signent :

— C'est la chasse infernale qui passe, disent-ils.

La chasse infernale, c'est-à-dire la chevauchée sans fin menée par le Diable en personne : une chasse qui traque un cerf depuis longtemps tué, et entraîne dans sa ronde des chasseurs impénitents pour l'éternité entière.

C'est que jadis, il y avait auprès de ces bois immenses, qui s'étendaient sur des espaces plus vastes encore, un petit château qu'habitaient un jeune seigneur nouvellement marié et sa jeune femme.

Ce seigneur était passionné de la chasse, et possédait une meute de chiens magnifiques. Chaque matin il partait, accompagné de ses piqueurs, et il était bien rare qu'il ne rapportât un chevreuil, une biche, un cerf, sans parler même des sangliers et du menu gibier : lièvres, perdrix, tourterelles, grives et bécasses.

La jeune châtelaine s'en affligeait. Elle aimait les bêtes et tout particulièrement celles de la forêt. Parfois, elle allait se promener sous

les chênes et les châtaigniers, et elle s'amusait des jeux de l'écureuil, ou de la marche prudente et oblique du hérisson. Elle écoutait avec ravissement le sifflement mélodieux des merles, le roucoulement des palombes. Et quand elle voyait à ses pieds les cadavres encore chauds des animaux tués par son mari, elle avait envie de pleurer. Les grands yeux tristes des biches lui semblaient chargés de reproches.

Elle dit à son époux :

— Pourquoi tuez-vous toutes ces gentilles bêtes, mon ami ? Nous ne les mangeons même pas. Nos troupeaux nous fournissent des moutons en abondance. Nous avons deux porcs dans le saloir, et la volaille ne nous manque pas... Et je n'aime pas les venaisons, ni le gibier frais. Laissez-les vivre, joyeusement, dans les fourrés. Épargnez-les, je vous en prie, pour l'amour de moi...

Le seigneur ne la comprit pas. Il se demandait ce qu'il ferait si on le privait de sa distraction favorite.

Le plaisir de guetter une proie, de la pourchasser, en forçant le galop du cheval, de l'atteindre, de la mettre à mort... la curée, les hurlements de ses chiens, la sonnerie du cor, tout cela formait un tout aux accents plus mélodieux que les accords du luth ou de la viole d'amour.

C'est ainsi qu'il laissait parler sa femme et continuait, comme par le passé, à partir dès le matin sur son coursier favori, avec la troupe de piqueurs et la meute de chiens.

Quand le temps était trop mauvais, ses compagnons fourbissaient et affûtaient ses armes, son couteau, épuntaient les épieux. Les chiens attachés, gémissaient, désappointés, et se couchaient en rond, le museau sur les pattes.

Désespérée, la châtelaine dit un jour à son mari :

— Prenez garde, mon ami, il est impie de détruire ainsi toutes ces créatures du Bon Dieu. Vous en serez peut-être puni !

Le seigneur répondit avec colère :

— Sornettes ! Ne me rebattez plus les oreilles de tels discours.

Il décida en lui-même de donner une leçon à son épouse.

On était aux abords de Noël, et le temps était très froid. Une neige assez épaisse était tombée, et les biches de la forêt ne savaient plus où trouver leur nourriture et celle de leurs faons. Tous les hôtes des fourrés sortaient de leurs trous, poussés par la faim, et le seigneur rapportait plus de gibier que jamais.

Et puis il y eut des loups. Les paysans se plaignirent d'avoir été attaqués par des bandes venues du plus profond des bois. Un berger avait dû monter dans un arbre et y rester perché jusqu'à ce qu'on vînt le délivrer. Les brebis refusaient de s'éloigner de l'étable, car elles sentaient l'ennemi qui rôdait tout autour des maisons.

Le seigneur organisa des battues. On parlait d'un très grand loup

gris, extrêmement rusé et hardi. Pendant deux jours, le seigneur, ses gens et tous les hommes valides des villages environnants battirent les fourrés, arpenterent la forêt, jusque dans ses recoins les plus retirés. Le terrible loup surgissait là où on ne l'attendait pas, et il était impossible de trouver sa tanière.

Et cependant, de ces battues, le seigneur ramenait toujours d'innocentes victimes.

Un des vieux serfs lui dit doucement :

— Seigneur, ne tue pas les biches quand il fait si froid et qu'elles sont obligées de chercher de la nourriture à découvert. Épargne en cette saison les animaux de la forêt.

Le seigneur haussa les épaules avec impatience. Il entendait bien agir à sa guise.

Au bout d'une expédition plus longue et plus épuisante que toutes les autres, un répit fut imposé par les fêtes de Noël et de la nouvelle année.

Au château, les serviteurs avaient apporté le tronc d'arbre tronçonné à moitié, qui, selon la coutume, devait brûler de la Noël jusqu'au premier de l'an, afin que toute la maisonnée connaisse le bonheur et la prospérité. C'était un chêne énorme et bien sec, abattu depuis deux ans, et qui brûlait avec une flamme bleue. Chaque soir les servantes le recouvraient soigneusement de cendres, afin que, durant la nuit, il se consumât sans s'éteindre. Au matin, une brassée de bois menu, des souches redonnaient de la vigueur au feu, qui se mettait à illuminer la grande salle sombre, et la réchauffait petit à petit.

Dans les cuisines, les femmes plumaient les volailles, préparaient les pâtés de canard, d'oie, de venaison, les boudins, les confits, les rôtis, cependant que d'autres démêlaient la pâte pour les gaufres, les crêpes, les fromagers, et pilaient les noix et les noisettes qui se transformeraient en masssepains. Dans la chapelle du château, une crèche offrait à l'admiration de tous un enfantelet Jésus sculpté dans le bois et couché tout nu sur la paille, entre un bœuf et un âne.

La fièvre, l'attente des cérémonies transfiguraient les visages.

La châtelaine faisait dresser des tables, car la nuit de Noël les manants réveillaient au château.

Le jeune seigneur, lui, errait de droite et de gauche, désœuvré, s'ennuyant beaucoup. La chasse, les randonnées folles lui manquaient, et les heures se traînaient pour lui, interminables. Sa femme lui jetait de temps en temps un regard inquiet. Elle devinait ses sentiments, et sentait qu'il était bien loin de partager l'allégresse générale.

La veille de Noël, au moment où la nuit tombait, un repas réunit tous les convives en attendant la messe de minuit, qui serait célébrée dans la chapelle.

Le seigneur mangea fort peu, et garda tout le temps qu'il resta à

table un air fort préoccupé.

Plus tard, bien des gens affirmèrent qu'il avait déjà rencontré celui qui avait juré sa perte. Déjà son attitude était bizarre comme celle d'un homme ensorcelé.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda sa jeune femme, touchant légèrement sa main.

Il la retira comme si elle l'eût touchée d'un fer rouge, et fit d'un ton rogue :

— Je n'ai rien !

Or, ce seigneur était naguère très affable avec tout le monde, et sa femme se souvenait encore d'une époque où il était toute gentillesse avec elle. Elle éprouva une grande peine, et se tut, toute sa joie envolée. Au fond d'elle-même une crainte vague grandissait.

Après le repas, les enfants chantèrent les vieux airs du pays, les cantilènes qui racontent l'histoire de Marie et de Jésus, puis les vieux, assis autour de l'immense cheminée, ou bien dans la cour, tout autour d'énormes brasiers, d'autres encore dans les cuisines, se racontèrent des récits, des histoires.

Les heures passaient. Déjà des hommes portant des torches allumées se dirigeaient vers la chapelle, et la châtelaine, ses suivantes, ses servantes, les femmes des paysans se levèrent pour les suivre, accompagnées de tous les enfants.

Le seigneur se leva, lui aussi, l'air égaré. Il resta un long moment immobile, sur le seuil de la grande salle, à l'entrée du grand couloir rejoignant la chapelle.

— Seigneur, hâtons-nous, dit un vieux serviteur, qui lui avait fait faire ses premières armes. Les autres sont déjà partis.

— Écoute, ordonna le jeune seigneur.

Le vieil homme tressaillit.

Dans le lointain, la tempête s'était levée, la plainte du vent se rapprochait.

— C'est un orage, dit le serviteur avec frayeur. Un orage à Noël ne présage rien de bon.

— Non ! écoute encore, fit le seigneur.

Le bruit devint plus distinct, et c'était une cavalcade, des centaines de chevaux galopant avec fureur, et dominant le fracas des sabots frappant le sol, monta l'aboiement des chiens, la sonnerie des cors...

— L'hallali, cria le seigneur. Vite, selle mon cheval, j'y vais !

— Non, Monseigneur, vous n'irez pas. C'est la chasse maudite, la chasse du diable. Restez là ! N'écoutez pas, les damnés vous entraîneraient pour l'éternité dans leur ronde sans fin.

Mais le seigneur avait pris sa décision, tourna le dos à la chapelle, sortit par la grande porte sur la cour.

La messe était déjà commencée.

Alors le vieux serviteur se jeta sur lui, le ceintura de ses bras tremblants, tenta de l'immobiliser, de le retenir. Le jeune homme se libéra sans peine, repoussa le vieux. Celui-ci s'agenouilla, implora :

— Pensez à notre dame. Pensez à nous tous. Seigneur, restez avec nous !

Rien n'y fit.

— Je sellerai tout seul mon cheval, jeta le seigneur.

Il ouvrit la lourde porte d'un geste brusque, et le vent s'engouffra dans la salle, avec un hurlement sinistre. Le cerf brama au même instant.

— Ils ne m'attendent pas, cria le seigneur furieux.

Il courut à l'écurie, sortit son palefroi, l'enfourcha sans même le harnacher. Et il partit dans la nuit qui était toute zébrée d'éclairs de soufre.

On ne le revit jamais plus.

Le vieux serviteur était resté évanoui sur le sol. On le trouva ainsi au retour de la messe. Il raconta en pleurant ce qui s'était passé, et tous comprirent que leur châtelain était perdu à jamais, qu'il avait suivi la chasse de Satan, et serait obligé de la suivre jusqu'au jour du Jugement dernier.

Si la nuit de Noël, dans les bois de Londigny ou de quelque région de l'Angoumois, de l'Aunis ou de la Saintonge, vous entendez des chevaux, des cors de chasse, le cerf qui brame, les chiens qui aboient, ne sortez pas. Fermez les portes, et dites des prières pour ceux qui traversent ainsi la nuit : c'est la chasse infernale qui passe !



Pétronelle et le voyageur



U temps des Croisades vivait à la Flotte en-Ré une dame très belle et très riche, fille du seigneur de l'île. Elle s'appelait Pétronelle de Thouars, et on l'avait surnommée la Belle au teint de lys.

Son père était mort fou, et les servantes chuchotaient que cette belle jeune fille avait, hélas ! hérité quelque déraison, car il lui venait parfois des idées bien fantasques.

Un jour, elle avait invité un âne à manger avec elle, et exigé des valets qu'on servît cet animal, jusqu'au moment où celui-ci, effrayé de se trouver dans une salle inconnue, devant des objets qu'il ne connaissait pas, s'était mis à braire lamentablement, refusant obstinément d'avaler sa viande...

— Tais-toi, sotte bête, disait Pétronelle, tu ne sais pas ce que tu dédaignes. Tu aurais pu dire partout : « Moi, l'âne du jardinier du château, j'ai mangé auprès de la dame suzeraine, »

Pétronelle s'accoutrait d'une manière étrange, dédaignant les modes et les usages, et elle affectionnait les chaperons les plus inusités qui, posés de travers ou bien droits, la rendaient plus belle encore.

Les seigneurs qui avaient entendu parler de ses excentricités, redoutaient par-dessus tout de tomber amoureux d'elle, et plusieurs années se passèrent avant qu'il se présentât un homme assez hardi pour l'épouser.

Amaury de Craon était celui-là et il admirait tellement sa femme qu'il lui passait tous ses caprices. Dès le jour des noces, Pétronelle se

fit remarquer, car elle insista pour laver les pieds de tous les invités, ayant entendu dire que c'était là une coutume citée dans l'Évangile.

À l'époque, ce n'était pas une petite affaire, et les servantes se relayaient pour apporter des baquets d'eau cependant que seigneurs et chevaliers faisaient des efforts pour enlever leurs chausses. Certains invités redoutaient de tremper leurs extrémités dans l'eau, cette pratique leur semblait malsaine. Quand elle eut nettoyé ainsi cinq ou six chevaliers rouges de honte, Pétronelle s'aperçut que sa belle robe était perdue, toute tachée d'eau et de boue.

Elle se lassa, décida que les servantes continueraient sa besogne, et elle alla se changer, et revint plus magnifique encore.

Amaury de Craon fut très malheureux auprès de sa belle. Il n'arrivait pas à satisfaire toutes ses fantaisies, et il appela son meilleur ami, Clément Rouault de Boismenard, lui demandant de demeurer avec eux, afin de lui prêter main-forte. Tantôt Pétronelle organisait des courses folles entre les deux hommes, tantôt elle les obligeait à se lancer dans la mer pour lui rapporter des objets qu'elle assurait avoir vu flotter sur les vagues et qu'ils ne trouvaient jamais.

Écuyers, pages, hommes d'armes, palefreniers, valets, tous subissaient les lubies de cette imagination toujours en ébullition. Mais eux essayaient de les esquiver, tandis qu'Amaury se serait passé une épée au travers du corps, s'il eût été sûr de faire sourire sa belle.

Clément de Boismenard se mit à admirer passionnément la belle Pétronelle, et chercha à concurrencer son ami dans l'exécution de mille et une excentricités.

Cela finit très mal pour Amaury. Un jour qu'il transpirait après une violente chevauchée, Pétronelle lui ordonna de se jeter à la nage dans le bassin qui servait de port. Il obéit et mourut le surlendemain d'« un sang glacé ».

Après l'enterrement, Clément, surmontant son chagrin, fit comprendre à Pétronelle qu'il croyait de son devoir de remplacer l'époux qu'elle avait perdu.

Elle annonça qu'elle voulait réfléchir quelque temps. Les semaines passèrent, et la nouvelle que Pétronelle était veuve et fort riche, ayant hérité d'Amaury, attirait un nombre considérable de prétendants courageux.

Elle reçut fort bien tous ces seigneurs, les logea au château, organisa des distractions au grand scandale de ses sujets qui gémissaient, car ce n'était pas là conduite qui convient à une dame récemment affligée.

Les danses, les chants, les intermèdes joués par les bouffons, les festins se succédèrent, alternant avec des joutes, des parties de chasse et de pêche. Plusieurs seigneurs repartirent complètement épuisés, cependant que la ravissante Pétronelle semblait toujours aussi fraîche, aussi vaillante.

Clément de Boismenard dépérissait, en attendant la réponse qu'il souhaitait, et il était jaloux de tous ces importuns. Il mangeait peu, arborait une mine sombre et désolée, si bien qu'un jour Pétronelle le désigna à l'assemblée, disant avec de grands éclats de rire :

— Voyez donc Tristan, le chevalier à la longue figure...

Le surnom lui resta.

À quelques jours de là, Pétronelle lui dit :

— Clément, je crois que vous m'aimez, mais je veux vous mettre à l'épreuve.

— Disposez de moi, fit-il éperdu.

— Je vous en parlerai ce soir, annonça-t-elle.

Au dîner, alors que tout le monde était assis autour de la grande table surchargée de victuailles et de boissons, Pétronelle se leva :

— Mes amis, annonça-t-elle, je sais que plusieurs d'entre vous aspirent à ma main. J'ai juré de ne me remarier qu'avec un homme extraordinaire : j'épouserai celui qui aura parcouru toute la terre de France, pour moi.

Un voyage pareil représentait une entreprise longue et difficile. Les routes n'étaient pas sûres, les dangers abondaient et aucun des prétendants de Pétronelle n'avait la moindre envie de jouer au chevalier errant. Seul Clément de Boismenard se leva, qui murmura d'un ton funèbre :

— Noble Dame, il en sera fait comme le souhaite votre gracieuse volonté. Je n'ai qu'un désir : vous bien servir.

Et il se prépara aussitôt à partir, non sans avoir adjuré Pétronelle de ne pas l'oublier, et ne pas se remarier avec un autre que lui. Il promit d'écrire tout ce qu'il verrait afin de pouvoir lui faire un récit circonstancié à son retour.

Dès que Clément se fut éloigné sur son grand cheval, le soulagement de tous éclata. Pétronelle ne cachait pas qu'elle le considérait comme un vulgaire rabat-joie, empêcheur de danser en rond. Et les fêtes se suivirent, toutes plus somptueuses les unes que les autres, cependant que Pétronelle faisait mille folies. À la longue les invités se lassèrent ; ils quittèrent l'île de Ré les uns après les autres.

Et l'intendant de la dame de Thouars lui montra les comptes qui prouvaient clairement qu'elle avait bien entamé sa fortune pendant ces quelques mois de veuvage.

Il fallait réduire les frais. Et le miroir de Pétronelle lui montra qu'elle avait vieilli et enlaidi, à force de manger, de boire, de danser et de veiller toutes les nuits.

Alors, aussi brusquement qu'elle faisait toutes choses, Pétronelle renonça à toutes les réjouissances, ordonna des menus très simples, voulut s'occuper elle-même de ses paysans, surveilla les servantes et l'intendant lui-même, donnant à tous le conseil de faire des

économies. Elle broda une tapisserie qu'elle avait composée elle-même, et où des bêtes inconnues s'agitaient dans un univers de cauchemar. Elle eut des chiens nouveaux, des chats, des moutons qui la suivaient jusque dans sa chambre.

Et au moment où, ayant épuisé toutes les ressources de son imagination, elle s'ennuyait de nouveau, Clément de Boismenard revint au château. Il était très maigre, et tout brun, après tous ces mois passés à chevaucher de jour et de nuit ou presque. Il avait vu quantité de choses, et écrit soigneusement ses impressions chaque soir. L'ensemble du récit formait un énorme recueil de parchemin pour lequel il avait dû acheter une monture spéciale.

Le chevalier avait intitulé ses Mémoires : « Épopée de Tristan le Voyageur. »

Il épousa Pétronelle, ainsi qu'elle l'avait promis, et ils auraient été très heureux si Tristan n'avait insisté pour lui lire à haute voix les chapitres de son histoire. Chaque fois qu'il commençait, Pétronelle s'endormait aussitôt.

À vrai dire, cette narration ennuyait Pétronelle qui ne savait qu'inventer pour échapper à ces séances de lecture.

Un soir que Clément-Tristan commençait une page qu'il trouvait émouvante, la belle au teint de lys l'interrompit :

— Écoutez, Tristan...

— Ce n'est rien... je continue : « un soir, je me trouvais dans une forêt profonde... »

— Mon ami, il y a là sous nos fenêtres un homme qui gémit et qui pleure...

— Je n'entends rien...

— Je reconnais sa voix... C'est Amaury... son ombre rôde autour de nous... le pauvre, il sanglote...

Clément, très impressionné, lâcha les parchemins, et se mit à prier pour le repos de son ami.

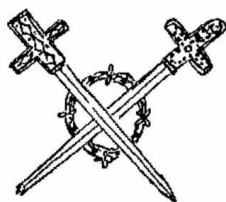
Pétronelle, ravie d'avoir si bien réussi prétendit qu'elle entendait le fantôme de son premier mari toutes les fois qu'elle voulait échapper à l'épopée du second...

Le chevalier Tristan à la longue figure mérita alors son surnom plus que jamais, car il était bouleversé de savoir que son ancien compagnon d'armes, son ami si cher, revenait sur terre, incapable de goûter le repos de l'Au-delà.

Sa mélancolie devint si grande qu'il mourut, lui aussi.

Pétronelle le fit enterrer à côté d'Amaury de Craon, et recommença à mener une vie de fantaisies.

Cela la mena jusqu'à un âge avancé, et elle trépassa dans un dernier éclat de rire en l'année 1397.



La maison du Sénéchal



DANS la ville d'Ars-en-Ré, une maison suscite l'admiration de tous les voyageurs : datant du XV^e siècle, ornée de tourelles, bravant le temps, les intempéries, elle se tient, toute basse, à l'ombre du grand clocher peint de noir, et qui sert d'« amer » aux pêcheurs de l'Atlantique.

Mais si vous demandez le nom de cette antique demeure, on vous répondra brièvement :

— C'est la Maison du Sénéchal.

Et l'expression inquiète des gens, leur ton qui s'abaisse en parlant, leurs yeux effrayés font pressentir un mystère. Vous devinez une histoire... mais chacun se refuse à vous la conter. Vous émettez le désir de visiter cette vieille maison... et tout le monde trouve mille prétextes pour vous en dissuader, bien qu'elle reste inhabitée, et que les clés soient à portée de la main, confiées à une brave femme du pays. Et puis un jour, si vous avez su gagner la sympathie et la confiance, on se décide à vous raconter le passé de la « Maison du Diable ! »

*

C'était au temps de Charles VII, durant la première moitié du XV^e siècle, que cette demeure richement meublée connut sa belle

période. Elle était habitée par le Sénéchal du pays, c'est-à-dire par un bailli représentant le Roi, tant auprès de la population que des Seigneurs de l'île de Ré.

Au cours de la lutte contre les Anglais, l'île de Ré avait changé plusieurs fois de mains.

Le Sénéchal connut alors une première captivité fort pénible. Sa femme rassembla toute leur fortune, vendit ses bijoux, sa vaisselle précieuse, ses fourrures, et tout ce qu'elle put liquider afin de réunir la rançon de son mari, qui languissait dans les geôles anglaises.

Le Sénéchal put ainsi revenir chez lui et y trouva la pauvreté installée, régnant en maîtresse. La situation du royaume était telle qu'il était superflu de demander une aide au Roi...

Quelques années passèrent, et les habitants de l'île, leur seigneur, leur Sénéchal recommençaient à peine de mener une vie presque normale, sans trop de privations, lorsque les Anglais firent une nouvelle incursion. Ils emmenèrent de nouveaux otages, enchaînés dans leurs pontons, et parmi eux, naturellement, le Sénéchal.

La femme de celui-ci en fut écrasée de désespoir. Cette fois, elle envoya un message à chacun des parents de son mari, et au Roi lui-même. Mais les mois passèrent sans amener aucune réponse. Quelques prisonniers libérés rapportèrent dans l'île des détails sur leurs compagnons, qui étaient fort maltraités, et en grand danger de mourir de faim.

Or, le Sénéchal avait un fils unique, âgé de seize ans. Il était fort, robuste, beau comme un jeune dieu et ses parents l'aimaient passionnément, n'ayant jamais eu d'autres enfants. Habile aux jeux de l'épée et de la lance, il supplia sa mère de le laisser partir à la Cour.

— J'irai me mettre au service de Messire Notre Roi, dit-il, et je saurai m'entremettre de telle sorte que je pourrai vous envoyer l'argent de la libération de mon père.

Sa mère ne voulut rien entendre, mais le garçon insistait :

— Ma mère, ne craignez rien, je reviendrai chargé d'honneurs et de richesses, et cela vous permettra de vivre dans l'aisance, mon père et vous, jusqu'à vos derniers jours.

La femme du Sénéchal gémissait :

— Ton père est aux mains des Anglais. Si tu t'en vas, toi aussi, il ne me restera plus rien.

Le garçon feignit de se soumettre quelque temps, puis une nuit de clair de lune, il s'embarqua avec deux pêcheurs, et s'en alla jusqu'à Aigulins, sur le Continent. De là, il gagna à cheval La Rochelle, puis se dirigea vers Bourges.

Deux ans passèrent. À force de privations, la femme du Sénéchal marchait toute courbée, et ses cheveux si noirs avaient entièrement blanchi.

Un jour, une nef apparut au large, s'approcha, débarqua les otages qu'on avait bien cru ne jamais revoir. Ils étaient si amaigris, si faibles, et la plupart avaient tellement vieilli que leurs proches eurent quelque peine à les reconnaître.

La joie de la femme du Sénéchal retrouvant son mari fut gâchée par la nécessité de lui apprendre le départ de leur fils unique. Mais le Sénéchal en parla le premier :

— C'est grâce à notre fils que j'ai pu revenir mourir sur notre île. C'est lui qui, par sa vaillance et ses prises de guerre, a pu obtenir notre délivrance.

— Mon Seigneur, dit sa femme, vous ne mourrez point maintenant que vous voilà revenu chez vous. Vous vous devez d'attendre notre fils, qui maintenant ne tardera guère.

L'espoir était revenu en elle, et elle recommençait à faire de beaux projets, pour le moment où son fils reviendrait, se marierait près d'eux, et ne les quitterait plus.

Hélas, une affreuse nouvelle leur parvint ; le vaisseau de Bordeaux qui leur ramenait leur enfant, avait été arraisonné par un navire barbaresque, et tous les chrétiens qui s'y trouvaient emmenés en esclavage, sauf un écuyer qui, ayant nagé, avait été recueilli à bout de forces par des pêcheurs auxquels il avait narré toutes les péripéties de cette triste aventure.

La plus profonde affliction régna de nouveau chez le Sénéchal. Sa femme et lui se croyaient maudits, et le Sénéchal en se rappelant les horreurs qu'il avait subies en captivité, horreurs que son propre fils subissait à son tour, en perdait le boire et le manger. Leur pauvreté ne leur permettait pas de réunir une rançon, et lorsqu'ils reçurent un message disant que leur fils, captif des Turcs, pouvait être racheté par une somme importante, le mari et la femme se contemplèrent avec la plus parfaite consternation.

Quelques jours se passèrent dans l'angoisse et l'incertitude.

Un matin, la femme du Sénéchal dit à son mari :

— J'ai rêvé cette nuit même de notre fils. Il m'apparaissait disant fort tristement : « Ne peux-tu trouver l'argent qui me délivrerait ? Sinon, je vais périr ici ! »



Le Sénéchal se réveilla au milieu de la nuit suivante. Une pensée terrible avait traversé son cerveau. Il se leva sans bruit, à tâtons, descendit dans la grande pièce qui servait de cuisine et de salle commune. Il ranima un peu les braises, jeta une brassée de bois menu

sur le feu, qui éclaira brusquement la chambre.

Et le Sénéchal dit à voix haute :

— Satan, je désire faire avec toi LE PACTE ! Donne-moi l'or qui sauvera mon enfant, et je te vendrai mon âme !

Il n'y eut rien tout d'abord qu'un silence total.

Les flammes qui baissaient dans l'âtre, se mirent à rougeoier d'un éclat aveuglant, et une forme toute vêtue de rouge, avec un visage basané, surgit devant le Sénéchal. Ses yeux noirs brûlaient d'un éclat insoutenable. Une forte odeur de soufre envahissait la pièce tout entière, et le vieil homme pensa suffoquer.

Une voix rauque annonça :

— Je suis là, j'accepte, Sénéchal. Jure, en étendant la main !

Le Sénéchal jura.

Alors la forme rouge posa sur la table à tirettes, au milieu de la cuisine, un coffre qui s'ouvrit, tout seul, et laissa voir le ruissellement de pièces d'or.

Et pendant que le Sénéchal s'en approchait, touchait ce trésor de ses vieilles mains tremblantes, un affreux ricanement retentit, suivi d'une fumée épaisse qui obscurcit entièrement la pièce.

Le Sénéchal s'évanouit sur le sol.



Au matin, sa femme, inquiète de ne pas le trouver à ses côtés, descendit à la cuisine. Elle le trouva là, assis, la tête dans ses mains, qui sanglotait à côté d'un énorme tas de pièces d'or dont certaines avaient même roulé sur le sol.

Elle poussa un cri. Il releva la tête, lui annonça :

— Voici la rançon de notre fils.

Il y avait si peu de joie sur son visage qu'elle comprit tout de suite, et se mit à se lamenter. Impatienté, il la fit taire.



Et de ce jour, le Sénéchal, qui avait été un homme bon et compréhensif, devint un être étrange, dur, tourmenté, tourmentant. Sa femme et ses serviteurs apprirent à le redouter.

Son fils revint au pays, après que la rançon fût parvenue aux barbaresques, mais il eut de la peine à reconnaître son père, tant l'expression de celui-ci et ses manières avaient changé.

Il apprit de sa mère de quel prix avait été payée sa liberté. Lorsque le Sénéchal mourut, on raconte qu'une horrible odeur de soufre envahit la maison entière. Sa femme et son fils passèrent tout le reste de leur vie à faire pénitence, pour essayer d'effacer le pacte maudit.

Et depuis, on raconte à Ars-en-Ré que le Diable cherche à subjuguier une autre victime, et que par deux fois encore, il en a trouvé une. Car, chuchote-t-on, les propriétaires successifs de cette maison se sont enrichis d'une manière inexplicable, tant elle était rapide.

Il suffit – dit-on – de se trouver dans la cuisine, à minuit, au coin du feu éclairant seul la pièce, et de prononcer les paroles fatidiques, pour voir apparaître le Diable en personne, avec un gros coffret plein d'or...



Une rose blanche



RÈS du village de Sainte-Marie, dans l'île de Ré, il existait, au moment où la France était en guerre avec l'Angleterre, un seigneur qui possédait une assez belle propriété dans laquelle s'élevait une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Morande. Ce seigneur, qui s'appelait M. Cadot de Villeneuve, descendait d'une noble princesse espagnole, dont le vaisseau ayant été naufragé, avait pu regagner la côte, grâce au courage d'un Rhétais. Cette princesse espagnole était restée dans l'île, s'y était mariée, et avait fait élever la chapelle, en ex-voto.

Le Seigneur de Villeneuve, à l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire aux premières années du XV^e siècle, n'avait qu'une fille : Marie-Thérèse.

Elle était très belle, gaie, vive, et très pieuse. Depuis son enfance, elle connaissait un jeune chevalier de deux ans son aîné, avec lequel elle avait partagé ses jeux. Ce jeune chevalier s'appelait Joseph du Breuil, et ses parents possédaient une magnifique forteresse, à peu de distance de l'abbaye de Notre-Dame-des-Châteliers. Lorsque Joseph du Breuil avait été fait chevalier, ses parents et ceux de Marie-Thérèse de Villeneuve avaient décidé de les fiancer.

Le mariage devait être célébré l'année suivante, car Marie-Thérèse était encore un peu jeune. Elle avait à peine quinze ans. Les fiançailles, en attendant, furent célébrées avec éclat, et la noblesse du Poitou, de l'Aunis, y assista, cependant que le Seigneur de l'île présidait la fête.

Durant quelques semaines, les jeunes gens, qui s'aimaient tendrement, purent faire des projets, que leurs parents approuvaient avec complaisance.

Mais un soir, au château du Breuil, arriva, par une barque qui accosta au débarcadère de la forteresse, un messenger du Roi. Il fallait bouter les Anglais hors de France, et Sa Majesté faisait appel à tous ses sujets et en particulier aux plus jeunes et aux plus aptes au maniement des armes. Joseph du Breuil, ainsi que son père, était un fidèle tenant du Roi légitime, et il ne songea pas un instant à se dérober à son devoir.

Il se prépara donc à partir. Il chevaucha auparavant jusqu'au château de sa mie, pour lui annoncer son départ. Marie-Thérèse cueillait des roses blanches, lorsqu'il surgit à cheval, dans le parc. Il mit pied à terre, et s'agenouilla devant elle.

— Ma mie, donnez-moi une de ces roses, elle me protégera dans mon voyage...

— Vous partez ? demanda Marie-Thérèse, toute saisie.

— Le Roi m'appelle, ma Douce ; il faut que j'aille chasser les Anglais hors de notre pays.

Marie-Thérèse avait les yeux pleins de larmes, et son visage était devenu très pâle.

Elle balbutia :

— Joseph, je ne vous reverrai pas.

Il la gronda gentiment. Tant d'autres que lui s'en allaient à la guerre.

— J'aurai comme talisman cette fleur que je vous demande, et votre amour. Ma mie, nous sommes liés pour toujours, pour l'éternité. Mais ne craignez rien, je vous jure que je reviendrai.

Elle secouait la tête, douloureusement. À la fin, elle détacha une rose à peine éclosée, de son bouquet, elle enleva soigneusement toutes les épines de la tige, et la tendit à son fiancé. Puis elle l'embrassa tendrement, mais il sentait les larmes chaudes qui coulaient sur sa joue, et roulaient sur son pourpoint.



A la fin elle détacha une rose à peine éclose.

Il l'adjura un long moment d'avoir du courage, pour l'amour de lui. À la fin, elle surmonta ses appréhensions, se résigna à dire adieu à celui qu'elle aimait.

— Que Dieu vous garde, répéta-t-elle plusieurs fois.

Puis sans tourner la tête, elle rentra lentement au logis où, se jetant tout habillée sur sa couche, elle pleura amèrement.

Le jeune chevalier, après avoir dit au revoir à tous ses parents, à ses compagnons, repartit par la barque qui avait amené le messager. Sur la rive opposée, il monta sur le cheval qui avait été préparé pour lui, et galopa rejoindre les armées royales, qui groupaient tant de seigneurs de la région.

De longs mois passèrent. Marie-Thérèse mangeait peu, et dormait moins encore. Elle se promenait, oisive, silencieuse, comme une petite ombre mélancolique, dans le château de son père et dans le beau jardin. Les paysans, les serviteurs hochaient la tête, la disant minée par son chagrin. Une seule fois, un message du chevalier de Breuil était arrivé, mais depuis, on ne savait rien de lui. L'hiver passa, avec ses tempêtes, ses mouettes qui criaient dans le ciel, et sa mer grise couverte d'écume blanche, Marie-Thérèse s'absorbait dans ce spectacle, qui semblait s'accorder à son humeur. Bientôt, pourtant, le printemps allait ramener les fleurs, le soleil éblouissant réchaufferait l'île, et ce serait la date fixée pour le mariage projeté.

— Il sera peut-être de retour, disait Mme de Villeneuve à sa fille. Ne dit-on pas que nos affaires s'arrangent, que les armées anglaises lâchent pied ?

Marie-Thérèse essayait de sourire, et disait bien sagement :

— Oui, maman.

Mais sans conviction, comme si elle ne caressait pas l'espoir de revoir son fiancé.

De tristes nouvelles arrivèrent soudain : un seigneur des environs de La Rochelle, qui était revenu estropié de la guerre contre les Anglais, raconta qu'il se trouvait avec Joseph du Breuil dans une bataille, et qu'il l'avait vu s'écrouler, le crâne ouvert d'un coup d'épée.

Il ne l'avait pas vu ensevelir, mais affirmait qu'il était sûr de sa mort.

— Personne ne l'a revu depuis, ajoutait-il.

Cette rumeur parvint jusqu'à la demeure des parents du jeune chevalier. Son père se rendit sur le continent, rendit visite au seigneur blessé, et revint démoralisé et accablé de tristesse.

— Je ne crois pas que le doute soit encore possible, dit-il à sa femme, qui pleurait. Notre fils est mort. Il nous faut prier pour lui, pour son repos éternel.

Et il fit dire des messes à cette intention, cependant qu'il avertissait

la fiancée et sa famille.

Là aussi, la douleur et le désespoir entrèrent dans la maison. Mme de Villeneuve manifesta bruyamment sa déception, ce qui était dans sa nature, M. de Villeneuve essaya de reconforter sa fille par de bonnes paroles, qui cachaient mal son propre désarroi. Quant à cette dernière, elle ne dit rien, elle ne pleura même pas, comme si elle eût épuisé toutes ses larmes. Elle devint plus pâle, plus silencieuse, plus triste, et plus maigre que jamais. Elle se promenait auprès des rosiers, et parfois elle enfouissait son visage de cire dans les pétales odorants.

— L'an dernier, je cueillais les roses du bonheur. Maintenant, Joseph, mon aimé, je ne vous reverrai jamais, jamais, je le sais.

Bientôt elle fut trop faible pour pouvoir sortir et elle restait couchée, ses grands yeux brûlant de fièvre. Sur chacune de ses joues, une rose aux pommettes brillait comme une flamme intérieure qui eût éclairé ses traits, et qui l'eût consumée rapidement.

Elle mourut un soir d'été, où la chaleur et le parfum des fleurs entraient par bouffées lourdes dans la pièce.

La mer faisait entendre son ressac, comme une sourde menace. Et Marie-Thérèse, tenant la main de sa mère, prononça ses derniers mots d'une voix éteinte :

— Joseph, puis : À Dieu, tous !

La population de cette partie de l'île suivit le convoi funèbre, et tout le monde pleura cette petite fiancée, si douce et si triste.

Sur sa tombe, son père fit planter un grand rosier blanc, comme ceux qu'elle préférait et dont elle cueillait toujours les fleurs odorantes, au temps de son bonheur.

L'été était fini, et l'automne touchait à sa fin, par un triste jour de novembre, lorsqu'un voyageur aborda dans l'île. Une grande cicatrice barrait son front, et son visage amaigri et durci était bien différent de celui, rayonnant de grâce et de jeunesse, du jeune chevalier embarqué un an et demi plus tôt.

Dès qu'il eut accosté, il se hâta vers la demeure de son père et il fut frappé de l'accueil qu'il reçut.

Tout d'abord, une servante en l'apercevant laissa tomber la marmite de soupe qu'elle portait. Ce fut le tour d'un écuyer qui dévala un escalier, au risque de se rompre les os. Le Seigneur du Breuil averti par un tumulte, des cris de frayeur, descendit de son oratoire, où il passait une partie de ses journées à prier pour son fils.

Il ne reconnut pas tout de suite le voyageur, puis il le prit, lui aussi, pour un fantôme, et se mit à trembler.

Il n'y eut que Mme de Villeneuve qui, à son tour, surgit et s'écria :

— Dieu soit loué ! Mon fils, en chair et en os ! Je savais bien... Et elle se jeta à son cou.

Le soir, la plus joyeuse animation régna au château. Les servantes

préparaient un festin, les échantons avaient tiré les bouteilles des meilleurs vins, et auprès d'un grand feu qui brûlait dans la grande salle du château, Joseph du Breuil, entre son père et sa mère, leur racontait ses aventures, et la terrible blessure qui avait bien failli l'envoyer dans l'autre monde.

Ils étaient si anxieux de le faire parler, qu'ils ne lui laissaient pas le temps de poser aucune question.

Pourtant, à un moment de répit, Joseph du Breuil dit :

— J'irai dès demain matin voir Marie-Thérèse, et nous célébrerons nos noces sans tarder.

Alors un grand silence se fit. Mme de Villeneuve regardait les flammes, son mari fixait le sol, et ni l'un, ni l'autre ne dirent un mot. Joseph s'en étonna.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Il s'imaginait que quelque différend était survenu entre les deux familles, comme cela arrivait fréquemment, lorsque les terres se touchaient, et que les paysans pouvaient commettre des déprédations dont leur seigneur était responsable. À la fin, le chevalier s'impatia :

— Parlez donc, qu'y a-t-il ?

Les parents lui dirent alors que Marie-Thérèse était morte de chagrin en croyant que son fiancé avait été tué.

Joseph du Breuil parut frappé de la foudre.

Il se leva en chancelant, se retira dans sa chambre, et sa mère qui veilla, inquiète, toute la nuit, l'entendit sangloter comme un petit garçon.

De bon matin, il fit seller son cheval.

Le temps était très gris, très froid, avec quelques légers flocons de neige qui voltigeaient dans la brise.

Joseph laissa son cheval aller au pas, et le fit se diriger vers la chapelle dédiée à Notre-Dame-de-La-Morande, où on aurait dû célébrer son mariage.

Dans l'enclos autour de la chapelle, il vit une dalle de pierre grise, qu'il ne connaissait pas. Il sut que c'était là-dessous que reposait sa petite fiancée.

Il descendit de cheval, s'approcha de la tombe, s'agenouilla, mais bientôt son désespoir fut si fort, qu'il s'étendit de tout son long sur la pierre froide comme s'il eût voulu à travers elle, étreindre une fois encore celle qu'il aimait. De gros sanglots secouaient son corps robuste, qui avait été si courageux au combat, qui avait surmonté tant de souffrances et d'adversités.

Et voici qu'il lui sembla que quelqu'un lui touchait l'épaule, comme d'une caresse très légère.

Il se releva à demi.

Le grand rosier qui ombrageait la tombe, et qui était tout dépouillé de ses feuilles, par le vent d'hiver, avait effleuré son dos.

Ce n'était donc que cela – le contact d'une branche morte. Mais, en même temps, une grande paix se faisait en lui, et à demi incrédule il vit, au bout de la branche dénudée, une rose blanche, encore en bouton, d'une grande beauté, qui avait surgi. Elle était en tout point semblable, cette rose, à celle que lui avait cueillie Marie-Thérèse, au jour du départ.

Cette rose de jadis, il la portait toujours sur lui, cousue dans un sachet, au revers de son pourpoint.

Ses doigts tremblants défirent l'enveloppe, et il contempla un instant les pétales secs, qui exhalaient un arôme délicat. Il releva les yeux, et l'autre rose était toujours là, offerte. Alors il sut qu'un grand miracle venait de s'accomplir. Il cueillit la rose blanche, au bout du rameau sec, et il la rangea à côté de l'autre, sur son cœur.

Puis, sans être consolé, mais possédé d'une force nouvelle, il reprit le chemin qui le ramenait au château de ses parents. Joseph du Breuil, le chevalier à la Rose Blanche, resta toute sa vie fidèle à son amour.

Il consacra désormais sa vie à secourir les malheureux, les faibles, les malades. Après la mort de ses parents, il entra comme moine à l'Abbaye de Notre-Dame-des-Châteliers, où il mourut très vieux, pleuré par tous les Rhétais.



Le Prince de Chabanaïs



A ville de Chabanaïs avait été fondée par des seigneurs qui avaient à cœur de maintenir leur réputation de courage et de pitié.

Tantôt, ils guerroyaient, tantôt ils fondaient des monastères et c'est ainsi que Jourdain I^{er} et sa femme créèrent l'abbaye de Saint-Pierre-de-l'Esterp.

Ils n'avaient qu'un fils, beau, grand et bien fait, et qui émerveillait tout le monde par ses prouesses.

Ils étaient fort anxieux de le marier, avec quelque belle jeune fille de la région – de bonne famille – afin d'assurer la descendance de leur lignée, lorsque ce garçon, qui portait aussi le nom de Jourdain (Jourdain II), déclara qu'il allait partir à la Croisade combattre les Infidèles.

Son père et sa mère le supplièrent de rester. Mais en vain. Sa résolution était inébranlable.

Alors ils lui donnèrent des montures, des provisions, des serviteurs, et il s'en fut rejoindre Godefroy de Bouillon, qu'il accompagna en Palestine.

On n'a pas gardé le récit de toutes les aventures de Jourdain II ; on sait seulement qu'il participa à la prise de Jérusalem en 1099 et qu'il revint en France, peu après.

Mais son père et sa mère étaient morts durant son absence et lorsqu'il revint, un de ses cousins s'était approprié son héritage.

L'évêque de Limoges lui avait pris un château, et d'autres seigneurs

voisins empiétaient régulièrement sur ses domaines. C'est dire qu'il retrouva le pays dans un certain désordre, et qu'au lieu de pouvoir se reposer, il dut tout d'abord faire valoir ses droits.

Il ne voulut pas chasser son cousin, car il avait le cœur très généreux, et il le garda auprès de lui, en lui donnant une charge importante. Puis il organisa des expéditions contre les seigneurs qui lui avaient dérobé des terres, ou du bétail, et il se fit rendre les champs ou les bois et obtint une indemnité pour les destructions faites. Alors seulement, il décida de s'attaquer à l'évêque de Limoges, qui avait des forces armées considérables.

Il lui envoya d'abord un messenger, le sommant de lui restituer le château qui lui avait été pris et les domaines qui en dépendaient.

Son messenger ne revint pas. Il apprit par la suite que l'évêque l'avait fait pendre, haut et court.

Ceci parut intolérable au Prince de Chabonais qui avait toujours soutenu l'Église de son épée et de son argent, et qui trouvait le procédé injuste et peu courtois.

Il réunit des hommes d'armes, prit son cousin comme lieutenant, et partit reconquérir, par la force, son bien volé.

Il arriva ainsi, en tête de ses troupes, de bon matin, et chercha aussitôt à donner l'assaut.

Mais l'évêque avait fortifié la demeure, et mis en place des hommes à lui qui résistèrent farouchement.

La bataille dura deux jours.

Après cet essai infructueux, le Prince de Chabonais eut recours à une ruse. Il feignit de se retirer avec ses troupes, et ils s'en allèrent tous jusqu'à un village à quelques lieues de là.

Il se fit connaître, réquisitionna les bûcherons ou manants de l'endroit, et leur fit abattre quelques hautes perches de châtaignier. Il leur fit fendre ces perches dans le sens de la longueur, puis percer de trous à intervalles réguliers, dans lesquels il fit introduire des bâtons solides, tous de même longueur, et qui accolèrent les deux perches parallèlement ; cela donnait d'immenses échelles fort solides.

La lune brillait doucement, lorsque le Prince de Chabonais, ses hommes d'armes, et les manants portant ces échelles reprirent le chemin de la forteresse.

Ils marchaient avec précaution, attentifs à ne point faire de bruit.

Arrivés au bas des remparts, les manants dressèrent les échelles dans les fossés, contre les murs d'enceinte, et cependant qu'ils les maintenaient solidement, les hommes d'armes y grimpèrent.

Ils purent ainsi escalader les créneaux et tomber sur les défenseurs du château qui ne s'y attendaient nullement.

Selon un usage fort répandu alors, la garnison qui avait résisté si fort fut poignardée, et les corps lancés dans les fossés.

Les paysans, fort heureusement pour eux, avaient pris auparavant la précaution de se retirer avec les échelles. Sinon ils eussent été assommés proprement par les cadavres leur tombant dessus.

Quand le Prince de Chabonais eut ainsi reconquis tout ce qui était à lui, il se disposa à regagner sa capitale. Il laissa une nouvelle garnison, composée d'hommes sur lesquels il pouvait compter, et repartit avec les autres, et son cousin.

En route, il se félicitait d'avoir si bien terminé cette affaire, et il imaginait avec plaisir la figure que ferait l'évêque de Limoges, quand il apprendrait ce qui s'était passé.

— Ceci lui servira de leçon, je pense, dit-il à son cousin, qui chevauchait à côté de lui. Il saura que je ne suis pas disposé à me laisser déposséder de la sorte.

Le cousin ne répondit rien et le regarda d'une manière assez étrange.

Mais Jourdain II nageait dans une telle satisfaction qu'il ne s'en aperçut point.

— Ces lieux sont peu sûrs, dit le cousin, si nous galopions un peu, mon cousin, afin de rentrer plus tôt ?

Jourdain accepta.

Il avait hâte de se retrouver à Chabonais, et d'y jouir de sa victoire. Il ferait dire des actions de grâce, et organiserait aussi une grande fête, la première depuis qu'il était rentré de la Croisade.

Il en imaginait les détails, et l'organisait dans sa tête, cependant qu'à la demande de son compagnon, il forçait l'allure de sa bête. Ils étaient tous deux engagés dans un chemin assez abrupt et caillouteux, et Jourdain se trouvait devant, lorsque soudain, son cousin sortit sa dague, se pencha sur l'encolure de sa bête, de façon à atteindre le cheval du Prince de Chabonais, et d'un coup sec il lui trancha le jarret.

Le cheval s'abattit, et Jourdain II, désarçonné, roula sur le sol, heurtant les pierres de la tête.

Plus tard, le cousin confessa que le regard étonné de Jourdain l'avait poursuivi tout le reste de sa vie, le regard surpris et incrédule d'un homme à terre, qui voit un parent saisir un bâton pour l'assommer.

Car c'est là ce que fit ce cousin cupide.

Après avoir achevé le Prince blessé, il attendit le reste de la troupe, et les accueillit avec de grandes marques hypocrites de désespoir.

— Un bandit est sorti d'un buisson, et a coupé le jarret du cheval de notre seigneur. Et celui-ci n'a pas repris ses sens depuis qu'il a roulé à terre.

Les serviteurs s'empressèrent, les hommes d'armes battirent les fourrés. On ne trouva aucun bandit, et tous en éprouvèrent quelque soupçon. Mais hélas, Jourdain était mort, et son cousin devenait le seul maître.

Aussi, feignirent-ils de croire son récit, et l'on ramena le corps du

Prince de Chabonais, avec beaucoup de marques de deuil.

Il fut enterré dans l'abbaye que ses parents avaient fondée.

Son cousin prit sa place, et connut la richesse, mais n'éprouva plus jamais aucune tranquillité, jusqu'au jour de sa mort, où il confessa son crime.

Il fut cependant enterré près de sa victime.

On voit encore aujourd'hui la pierre tombale sous laquelle repose Jourdain II dans l'église de Grenord-l'Eau.

Et durant des siècles, les gens vinrent de très loin demander la guérison des troupeaux, que la statue de saint Pardoux qui se dresse à côté de la sépulture du Prince de Chabonais dispensait, paraît-il. Il suffisait pour cela de l'entourer de « colliers de veaux », c'est-à-dire d'un collier fait de cercles d'osier enfilés les uns dans les autres. Mais aujourd'hui, il n'y a plus que des touristes pour aller visiter l'endroit où repose Jourdain II, Prince de Chabonais, victime d'une trahison familiale.

Son château lui-même, détruit, puis rebâti au XIV^e siècle, pour être de nouveau brûlé au moment des guerres de religion, n'offre plus que quelques vestiges.



Le pèlerin et le forgeron



Il y avait une fois, près de Confolens, un seigneur si méchant et si cruel qu'il avait appris à forger lui-même des instruments de torture.

Dans son château, il avait fait installer une forge, dont il sortait, avec l'aide de quelques hommes qu'il avait instruits lui-même, des pinces, des fers d'un genre nouveau pour enchaîner les gens, toute sorte de machines à supplices, plus ingénieuses et raffinées les unes que les autres.

La terreur la plus complète régnait dans les villages qui dépendaient de sa juridiction, et sa renommée s'étendait au loin ; mais comme son château était une sorte de nid d'aigle, perché sur un rocher, défendu par des remparts et des fossés, et quasi imprenable, personne n'eût osé intervenir.

Des prêtres avaient essayé de lui faire des remontrances, ou de l'effrayer, en lui décrivant les tortures qui l'attendaient lui-même, dans l'enfer. Il n'en faisait que rire. Or, un soir d'automne, un pèlerin, de retour des Croisades, arriva dans le village près du château de ce seigneur.

Le voyageur était monté sur un cheval fourbu et qui boitait légèrement. Il s'arrêta à la première chaumière du village et demanda s'il n'y avait pas là quelque maréchal-ferrant qui pût remettre un fer à son cheval.

Une jeune fille lui répondit :

— Je ne le crois pas, je vais chercher mon père.

Elle sortit vivement, et pendant son absence, un grand garçon entra. Il avait l'air stupide, et son visage portait des cicatrices.

Le pèlerin crut que c'était la jeune fille qui l'avait appelé, et il lui répéta doucement la question :

— Mon garçon, connais-tu dans les parages un forgeron qui pourrait referrer mon cheval ?

Le garçon se mit à rire. Puis il dit :

— Il y a un très bon forgeron chez nous. Peut-être ne voudrez-vous pas y aller ?

— Pourquoi ? dit le pèlerin.

— Il faut monter le petit chemin que vous voyez, là en face, et gravir la côte jusqu'en haut. Vous arriverez au château et vous demanderez à parler au seigneur, afin qu'il fasse referrer votre cheval.

— La forge se trouve donc au château même ? demanda le pèlerin.

— Oui, fit le garçon, et il se remit à rire, secouant sa tête de droite à gauche.

Le pèlerin ne fit aucune remarque, remonta sur son cheval, prit le chemin indiqué.

Au moment où il s'éloignait, la jeune fille revint à la chaumière accompagnée de son père.

— Où est le voyageur de tout à l'heure ? demanda-t-elle à son frère, qui continuait de ricaner, debout comme lorsque le pèlerin était là.

— Il est parti faire ferrer son cheval au château.

La jeune fille gémit :

— Oh, le grand malheur ! Oh, qu'as-tu fait ?

Et le père se lamentait aussi :

— Ah ! pauvre innocent, le malheur est sur nous ! Pourquoi as-tu abusé ainsi un pèlerin ? Oh ! la grande pitié que d'avoir un fils dément...

Et tous les deux se mirent à pleurer. Car le garçon n'avait pas toujours été ainsi. Un soir, alors qu'il était un adolescent plein de joie et de vigueur, à l'esprit vif, aux bras robustes, le seigneur l'avait rencontré, et l'avait fait appeler au château.

Personne n'avait su ce qui s'était passé, mais le malheureux garçon était redescendu au village, ne sachant plus parler, les yeux égarés, tout le corps tatoué de marques faites au fer rouge, et le visage étrangement défiguré.

Depuis il avait réappris l'usage de la parole, mais il était demeuré fou.

Cependant le voyageur arrivait à la poterne du château. Il demanda poliment à parler au seigneur, et on le fit entrer. Lorsqu'il vit le maître de la contrée, il lui exposa sa requête :

— On m'a dit qu'ici je trouverais à referrer mon cheval.

— Certainement, dit le seigneur.

Il donna des ordres, et soudain demanda :

— Désirez-vous que je le ferre moi-même ?

— Savez-vous faire cet ouvrage ? demanda le pèlerin.

— Vous allez voir, dit le seigneur, qui avait l'air de s'amuser.

Il accompagna le pèlerin dans l'immense forge, et mit un tablier de cuir, cependant que ses aides activaient le feu. Et, pendant qu'un des hommes maintenait le pied du cheval, le seigneur remit un fer comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Le pèlerin le félicita, et lui dit très civilement qu'il était embarrassé pour le récompenser.

Le seigneur répondit en plaisantant et tout cela avait l'air très cordial. Cependant le seigneur demanda qui avait donné le renseignement, et le pèlerin lui indiqua la chaumière et le garçon au visage défiguré.

— Passerez-vous la nuit ici ? demanda le seigneur.

Le pèlerin hésita, puis accepta. Il fut fort bien traité, mangea, en compagnie du seigneur, un bon repas.

Il donna son nom : il s'appelait Gautier, comte de Château-Vieux, abbé de l'Esterp, et il revenait de Palestine.

Au nom de l'Esterp, le seigneur eut un mouvement comme si cela lui était désagréable. Néanmoins, il dit s'appeler lui-même Audebert, comte de la Marche.

Après le repas, tous se retirèrent et le pèlerin se coucha sur le lit de plumes qu'on lui avait préparé.

Mais au bout d'un moment, il se réveilla en sursaut.

Il se leva, enfila sa grande robe de moine, et sans aucune lumière, descendit dans le château, se dirigeant jusqu'à la forge.

Des cris s'en échappaient, et un rire qu'on eût pris pour celui de Satan lui-même.

Gautier poussa la porte, entra.

Deux aides activaient le feu, et y rougissaient des barres. Le seigneur était penché sur un être dévêtu, et un homme maintenait le pied du malheureux.

Gautier de Château-Vieux ne distingua pas tout de suite ce qu'Audebert était en train de faire. Puis il comprit, quand il le vit prendre un long clou.

À cet instant, le comte de la Marche disait :

— Ah, tu m'as envoyé un cheval à ferrer ! Eh bien, tu seras ferré toi-même, et marqué par surcroît...

Et Gautier comprit que l'aide maintenait un fer à cheval sous la plante du pied du manant, et qu'Audebert se disposait à enfoncer une pointe, plusieurs pointes pour le maintenir.

Il ne fit pas un pas, pas un geste, il dit simplement :

— Audebert, arrête.

Le marteau et le clou tombèrent à terre, car les mains du seigneur les laissèrent échapper. Son aide cessa aussi de maintenir le garçon.

— Audebert, rappelle-toi, continuait Gautier. Souviens-toi de tous les êtres que tu as torturés. Et de celui-ci en particulier, que tu as déjà brisé, brûlé, dont tu as serré la tête dans des énormes tenailles. L'heure de la pénitence est venue. À genoux !

Audebert tomba à genoux, et tous ses aides aussi.

La voix de Gautier continuait, sévère :

— Tu seras impuissant et torturé, souffrant comme tu as fait souffrir les autres, jusqu'à ce que tes péchés soient expiés.

Audebert voulut parler. Sa langue ne lui obéissait plus. Il voulut remuer les mains, elles étaient froides et sans vie, et ses bras ne bougeaient plus. D'horribles douleurs lui couraient déjà dans les membres, et il put seulement se traîner à genoux jusque devant le pèlerin.

Celui-ci ne s'occupait pas de lui. Il fit relever les aides, leur ordonna de délier le garçon, commanda qu'on allât chercher un peu de vin et de pain pour le réconforter. Puis il ajouta :

— Vous allez détruire cette forge, donner les fers aux paysans et tous les outils aux manants du village.

Et se tournant vers Audebert :

— Et toi, Audebert, tu donneras ton château, et tout ce qu'il contient, à l'Abbaye de l'Esterp, que tu as si bien pillée et dévastée l'autre hiver.

» Relève-toi et suis-moi. »

Gautier emmena Audebert qui pouvait juste marcher, mais dont les bras et la langue étaient paralysés, dans la grande salle et, devant lui, il donna les ordres à ses gens pétrifiés de terreur.

C'est ainsi que toutes les propriétés du comte de la Marche furent versées à l'abbaye qu'il avait saccagée, et que réparation fut donnée à ses paysans.

Lui-même fut emmené à l'abbaye, où il vécut assez longtemps, n'ayant retrouvé ni l'usage de ses membres, ni celui de la parole.

Mais à la fin de sa vie, ayant enduré de très grandes souffrances, comme le lui avait annoncé Gautier (que plus tard on appela saint Gautier), il éprouva du repentir de tout le mal qu'il avait causé.

Un jour qu'il se trouvait avec l'Abbé de l'Esterp, il se jeta à ses genoux, et brusquement il put parler, et demanda pardon pour tous ses crimes.



Il se jeta à ses genoux et, brusquement, il put parler.

Alors Gautier posa sa main sur sa tête et lui dit doucement :

— Va en paix, mon fils.

Le comte de la Marche se releva, délivré de ses atroces douleurs, et il pleura car ses mains pouvaient saisir de nouveau, et ses bras étaient redevenus souples, et la parole lui était rendue.

Il vécut encore fort longtemps auprès des moines, les aidant à visiter les malheureux et à faire le bien.

Il mourut et fut enterré dans l'Abbaye.

Quant au garçon, à sa sœur et à leur père, on ne sait ce qu'ils firent lorsqu'ils furent délivrés du seigneur, mais l'histoire avait frappé si fort les habitants du village qu'on la raconte encore aux veillées.



L'enlèvement d'Isabelle



Ce jour-là, de l'an 1186, un air de fête régnait au château du comte Aymar de Taillefer, comte d'Angoulême. Avec sa femme, Alix de Courtenay, petite-fille de Louis le Gros, il fêtait le baptême de leur première née, une petite fille, à laquelle ils avaient donné le prénom d'Isabelle. La comtesse avait attendu longtemps cet enfant. Aussi en son honneur, des réjouissances de toutes sortes avaient-elles été offertes aux habitants des environs, seigneurs et manants, bourgeois, artisans, qui étaient ainsi conviés à s'associer à la joie de leurs suzerains.

À la satisfaction du comte Aymar se mêlait cependant une légère déception. Il eût souhaité que son premier né fût un garçon. Mais le bonheur de la comtesse Alix était sans mélange.

Alors que le festin réunissait une foule bruyante et joyeuse autour d'immenses tables dressées dans les salles, et jusque dans la cour du château, une vieille se présenta à la poterne de l'enceinte fortifiée.

Les hommes de garde voulurent plaisanter, avant de la laisser entrer. En effet, ils avaient des ordres d'accueillir tous ceux qui désiraient prendre leur part des festivités ; pourtant ils lui demandèrent, en riant :

— Que sais-tu faire, la vieille, qui puisse te donner droit à t'asseoir à la table des seigneurs ?

Elle répondit :

— Je connais le passé de chacun, et je peux lire l'avenir.

Ils s'esclaffèrent. Celui qui les commandait, l'interrogea :

— Je vais te mettre à l'épreuve. Dis-moi qui je suis.

Elle posa son bâton contre le mur du rempart et lui ordonna :

— Donne-moi ta main.

Et là, se penchant sur la paume ouverte, elle murmura :

— Tu es né dans une bien pauvre maison, loin d'ici, à la Ville des Fagnes, mais ta mère t'a donné au seigneur, quand tu étais tout petit, et c'est lui qui t'a fait élever.

Le sergent devint tout pâle, car c'était la vérité, et personne ne la connaissait, que lui et son seigneur.

— Et pour l'avenir, que vois-tu ?

La vieille hocha la tête :

— Tu en sais assez comme cela, dit-elle. Veux-tu, oui ou non, me laisser approcher du comte Aymar ?

Les soldats s'écartèrent, elle passa sur le pont-levis, et s'avança dans la grande cour.

Arrivée aux tables de banquet, elle demanda à parler à Mme Alix. Celle-ci était très bonne et s'adressant à elle avec douceur, lui fit donner à manger de tout ce qu'elle désirait.

Mais pendant que cette vieille se régala, les invités murmuraient. Les soldats de garde avaient envoyé un émissaire avertir le seigneur que cette vieille était une diseuse de bonne aventure. Les uns affirmaient que c'était là une gitane, une sorcière peut-être. Les autres s'en gaussaient, la prenant pour une radoteuse, bien inoffensive.

Lorsque la comtesse Alix eut entendu ces rumeurs, elle se leva de sa place, alla jusqu'à la vieille et l'interrogea. Celle-ci lui assura qu'elle n'avait jamais participé aux rites des sorcières, qu'elle était, au contraire, une bonne chrétienne et que jamais aucun de ses parents n'avait appartenu aux bandes d'êtres étranges, aux cheveux crépus, aux oreilles ornées de cercles d'or, qui erraient de village en village.

— Je ne suis pas une nomade, faisait la vieille, et les miens ont toujours eu une demeure fixe. Le ciel me préserve d'appartenir à ces suppôts de l'enfer, qui tiennent leurs secrets du Diable lui-même !

— Mais, dit la comtesse Alix, on assure que tu sais lire dans les mains le passé et l'avenir.

— J'ai reçu ce don en héritage, répliqua la vieille, mais d'une manière toute naturelle, et je n'en ai jamais tiré d'argent.

Comme elle avait l'air un peu offensée, la comtesse Alix essaya de la calmer.

— Je te crois, bonne vieille. Pourrais-tu ainsi nous renseigner sur l'avenir qui attend notre enfant ?

— Oui, dit la vieille.

— Eh bien, lorsque tu auras fini ton repas, tu monteras la voir avec moi.

Ainsi fut fait. Quand la vieille femme fut bien repue, la comtesse

Alix l'emmena dans la chambre haute de la tour, où l'enfant reposait sous la garde de sa nourrice et de deux femmes de confiance. La vieille regarda l'enfant longtemps puis elle prit la menotte dans sa main ridée et maigre, et l'examina avec attention.

Elle parla enfin, d'une voix lasse :

— Je vois ta fille devenir Reine. Mais cela sera l'occasion de furieuses batailles, et le sang coulera. Le jour de ses noces, un cavalier l'enlèvera, et ce sera la cause d'une longue et piteuse guerre.

Alix, effrayée, lui demanda des éclaircissements. Mais la vieille ne put en donner. Elle répéta simplement ses paroles, et ajouta qu'elle ne pouvait se charger de les expliquer. Elle-même ne comprenait point ce que cela signifiait.

On la laissa partir, après lui avoir remis une bourse bien garnie, qu'on la força d'accepter, ainsi que des provisions.

Alix, toute songeuse, discuta longuement avec Aymar de cette prédiction.

— Nous conjurerons le mauvais sort, dit Aymar ; nous la marierons à quelque seigneur, incapable de déchaîner la guerre en notre province et avec lequel nous soyons bien amis.

— Il me semble que la vieille a voulu dire que, si elle était fiancée à quelque roi et qu'un autre l'enlève, il arriverait de grands malheurs.

— Nous ne la montrerons point à la cour, dit le comte d'Angoulême, et avec de la vigilance, nous éviterons les calamités annoncées.

Le temps passa. Isabelle grandit et devint une belle jeune fille. Le comte et la comtesse d'Angoulême n'avaient point eu d'autre enfant ; aussi, dans tout le Sud-Ouest, considérait-on leur fille comme l'une des plus riches héritières.

Mais son père et sa mère ne l'emmenaient point avec eux lorsqu'ils voyageaient ou assistaient à des fêtes dans les châteaux voisins.

Aymar de Taillefer s'intéressait au fils d'un de ses amis, le comte de Lusignan. Les Lusignan étaient fort riches, et on disait qu'à l'origine de leur fortune et de la grandeur de leur famille, on retrouvait la Fée Mélusine, qui avait épousé le premier du nom, et lui avait construit un château en trois nuits. Hugues de Lusignan, comte de la Marche, était jeune, très beau, et Aymar de Taillefer décida d'en faire son gendre. Ce mariage, pensait-il, apaiserait toutes les inquiétudes qu'il éprouvait au sujet de la prédiction de la vieille, et lorsque sa fille serait mariée au plus riche de tous les seigneurs de la région, et au plus vaillant, aucun roi ne se risquerait à vouloir l'enlever.

Le comte d'Angoulême et sa femme invitèrent Hugues de Lusignan chez eux, et les fiançailles furent décidées au cours de cette visite. On fixa tout de suite la date des noces, et après que le fiancé fut retourné chez lui, la comtesse et son mari se mirent à organiser les fêtes qu'ils comptaient donner à cette occasion.

Isabelle était une jeune fille très tranquille, parlant peu et observant, en silence, tout ce qui se passait, sans rien témoigner. Elle tenait toujours les paupières baissées sur des yeux qu'elle avait fort beaux, mais qui brillaient d'un éclat froid comme de la glace.

Elle ne manifesta ni déplaisir, ni enthousiasme de son prochain mariage, et comme, en ce temps-là, les parents ne demandaient point leur avis à leurs enfants, elle n'eut pas à exprimer les sentiments qu'elle éprouvait pour Hugues de Lusignan. Sa mère lui montra le trousseau que les femmes lui confectionnaient : chemises de très fine toile, robes de brocart, de drap bordé de velours, et son père lui annonça qu'il lui avait acheté de fort beaux bijoux qu'elle trouverait dans sa corbeille de noces. Elle les en remercia très poliment. En fait, Isabelle leur en voulait de l'avoir toujours tenue à l'écart de toutes les fêtes, de tous leurs voyages.

Elle n'en avait pas compris la raison, qu'on ne lui avait point expliquée, et en avait conclu qu'elle gênait ses parents, et qu'ils n'avaient aucun désir de la voir briller au milieu d'une assistance choisie.

Son indifférence était feinte et recouvrait beaucoup de violence et de volonté.

Le grand jour approchait.

Hugues de Lusignan arriva, accompagné d'une nombreuse escorte, à Angoulême, où Aymar de Taillefer organisait un tournoi qui serait le plus beau de tous ceux qu'on avait vus jusque-là de l'Aquitaine jusqu'en Poitou.

Dans la ville toute décorée, la foule joyeuse s'entretenait de toutes les merveilles qui allaient marquer d'une pierre blanche cette date. On parlait des cadeaux que recevrait la mariée et qui s'amoncelaient au château ; du festin qui dépasserait celui donné pour le baptême d'Isabelle, dont beaucoup se souvenaient encore ; de la richesse des deux promis, de la beauté de la fiancée, de la bravoure du fiancé. Le tournoi devait précéder les cérémonies du mariage, et par une sorte de jeu convenu entre tous les seigneurs qui étaient là, à commencer par Aymar de Taillefer, la joute qui opposerait Hugues de Lusignan à des adversaires choisis ne serait qu'un simulacre, c'est-à-dire qu'on y porterait des coups élégants, sans chercher à se désarmer, ou à se faire mal. Hugues de Lusignan remporterait la victoire d'autorité. Alors, en le proclamant vainqueur, le comte d'Angoulême ferait annoncer à son de trompe le mariage, et inviterait tous les spectateurs à être ses invités.

Hugues de Lusignan était d'ailleurs un chevalier si brave, si habile, que cela n'entamerait en rien sa réputation. Cette lutte sans risques serait simplement le prétexte à faire étalage de costumes et d'armures, et fournirait l'occasion d'un hommage à la beauté d'Isabelle. Une

immense arène avait été aménagée, tout entourée de tribunes. Dans la plus haute de celles-ci, sur une estrade drapée de tapisseries et garnie de feuillages, devaient prendre place Isabelle, sa mère, quelques dames de leur parenté et de la famille Lusignan.

Lorsqu'Isabelle parut, éblouissante dans sa robe de brocart brodé d'argent et ourlé de vair, des cris d'enthousiasme jaillirent de tous les gradins.

Le spectacle était merveilleux. Autour de l'arène, les chevaliers attendaient, sur leurs chevaux caparaçonnés, et l'or des broderies, l'acier des armes et des armures luisaient au soleil. Des hommes d'armes, des pages portant des oriflammes, des écuyers revêtus de leurs habits de cérémonie formaient une foule bigarrée. Partout s'élevaient des arcs de verdure, et le piaffement des chevaux, les éclats de voix, les rires, les cris de joie créaient une animation inoubliable.

Les trompettes levèrent bien haut leurs longs cornets de cuivre doré, joliment drapés aux couleurs du duc d'Angoulême, et lancèrent leurs appels déchirants d'abord pour saluer les dames, puis pour annoncer l'entrée en lice des combattants.

À cet instant on s'aperçut qu'un chevalier masqué, monté sur un cheval noir, avait pénétré dans l'enceinte réservée, et à la stupeur de tous, il releva le défi d'Hugues de Lusignan.

— Qui est-il ? demandait-on à voix basse. Les bourgeois, les artisans, les manants qui se serraient sur les bancs des gradins inférieurs, se posaient tous la même question. Et le comte Aymar lui-même interrogeait pages et écuyers autour de lui, avec une certaine angoisse. Il eût été bien plus tourmenté encore, s'il avait pu voir briller dans les yeux froids d'Isabelle une flamme étrange.

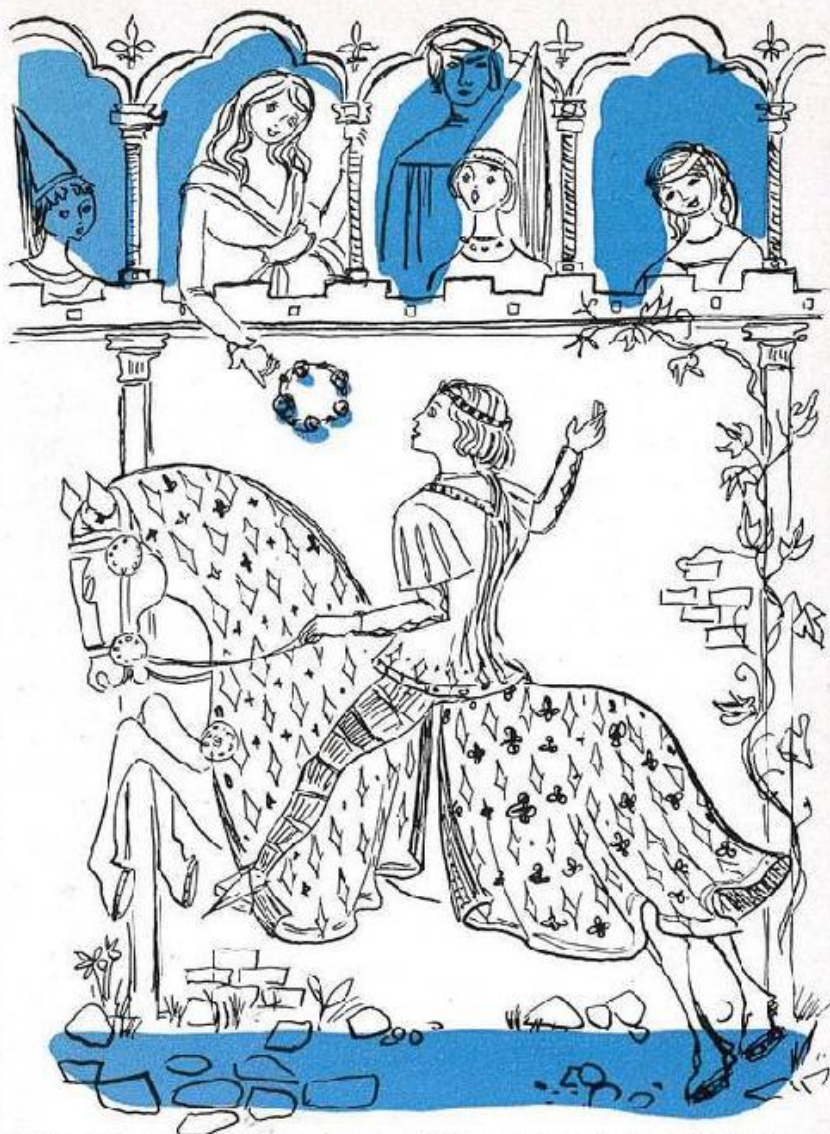
La première joute commença, à la lance.

De chacune des extrémités de l'arène, Hugues de Lusignan et le chevalier masqué se précipitèrent au galop de leurs chevaux, l'un contre l'autre, la lance pointée en avant. Des cris retentirent, de douleur et d'effroi.

Le comte de la Marche, le beau fiancé, venait d'être désarçonné par le chevalier masqué. Au deuxième assaut, il eut son cheval tué sous lui. Au troisième, il voulut se battre à l'épée après que sa monture (un cheval de renfort qu'on lui avait amené aussitôt) se fût écroulée. Le chevalier masqué mit pied à terre, et s'avança pour se mesurer contre lui. Hugues de Lusignan, pour la troisième fois, perdit. Son épée roula dans la poussière.

Et l'on vit la belle Isabelle se dresser entre ses parents et jeter sa parure de fleurs à l'inconnu. Puis retroussant sa robe de rêve, elle descendit vivement les gradins, au grand émoi des assistants, et se trouva elle-même dans la lice. Alors le chevalier masqué l'enleva dans ses bras, la déposa sur la croupe du nouveau cheval qu'un page venait

de lui amener, et il bondit en selle auprès d'elle. Puis piquant des deux, il s'élança en dehors de la lice, emmenant ainsi la plus belle héritière du Sud-Ouest.



Et l'on vit la belle Isabelle se dresser et jeter sa parure de fleurs à l'inconnu.

Les parents d'Isabelle, son fiancé n'avaient pas même eu le temps d'agir, et avant qu'ils fussent revenus de leur étonnement, les fugitifs étaient déjà loin. Le bruit des sabots du cheval décroissait, lorsqu'Aymar de Taillefer se ressaisissant, donna des ordres. Hugues de Lusignan, auquel on avait amené une monture rapide, le comte d'Angoulême monté sur son meilleur coursier, se lancèrent à la poursuite du ravisseur, suivis d'une nombreuse escorte.

Mais ils eurent beau forcer l'allure des chevaux, et galoper ventre à terre, toute la nuit, ils ne rattrapèrent, ni le chevalier masqué et sa proie, ni son page et son écuyer, partis en même temps que lui.

La comtesse Alix, restée à Angoulême, répandait des larmes, et toutes les dames, toutes les servantes, toutes les femmes l'imitaient. La vieille nourrice se labourait les joues avec ses ongles, et poussait des sanglots qui ressemblaient à des cris. Le vieux prêtre qui avait baptisé Isabelle, et s'appêtait à bénir son mariage, priait et pleurait à la fois.

La consternation la plus complète régnait partout. Dans les cuisines, les rôtis brûlaient, les pâtisseries et les entrées étaient perdues ; des chiens, à la faveur de la désolation générale, étaient entrés, s'étaient emparés des volailles et il y eut, au crépuscule, un vent violent, accompagné d'une forte averse, qui balayèrent sur les tables déjà dressées dehors, tous les mets exquis, les massepains, les fruits rares, que l'on avait préparés pour le festin.

Les poursuivants ne revenaient pas, et la comtesse ordonna tristement de rentrer les préparatifs. On distribua les victuailles aux habitants de la ville, et les dames entourèrent la comtesse Alix dont le désespoir faisait mal.

— Comment pourrait-on célébrer le mariage, après un aussi abominable scandale ? gémissait-elle. Et retrouverons-nous jamais notre enfant ?

Elle posait aussi des questions :

— Qui était donc ce maufaisant, ce chevalier noir que personne ne connaissait ? Pourquoi, comment notre fille est-elle allée ainsi à lui ?

La nourrice d'Isabelle lui dit alors qu'un petit berger, ayant entendu l'affreuse nouvelle, demandait à lui parler.

— Que veut-il ?... dit la comtesse avec ennui. Va lui demander, nourrice. Je veux qu'on me laisse en paix.

— Peut-être son récit nous apprendra-t-il où nous avons quelque chance de retrouver notre demoiselle, fit la nourrice.

Elle sortit, et écouta ce que l'enfant avait à lui dire. Il lui assura qu'il avait souvent vu la jeune fille Venir à cheval, dans la forêt, près d'une clairière où l'attendait un chevalier de haute taille, très richement vêtu et qui ressemblait fort à celui qui venait de l'enlever. Le petit berger gardait ses ouailles, tout près de là, et il faisait bien attention de ne

pas se montrer. Isabelle descendait de sa monture, et restait fort longtemps auprès de son chevalier, qui s'entretenait avec elle de mille choses, d'une manière fort tendre.

— Et tu ne sais pas d'où il venait, ni qui il était ?

Le petit berger se troubla un peu. Il avait peur qu'on lui reprochât d'en savoir trop long.

La nourrice alors le rassura, et lui parla très doucement, l'assurant qu'il aurait une bonne récompense de la comtesse s'il donnait quelques indices qui permettraient de retrouver sa fille.

— Le page et l'écuyer qui accompagnaient ce chevalier ont dit qu'il venait d'Aquitaine, et était le chef de tous les Godons, dit l'enfant.

— Ont-ils dit son nom ?

— On l'appelle Jean Sans Terre, et il est duc de Normandie.

— Viens, petit, ne crains rien, dit la nourrice.

Elle l'entraîna auprès de la comtesse Alix, et là, il répéta tout ce qu'il avait raconté.

Alors Alix se rappela la prédiction de la vieille.

Quand, au petit jour, son mari et Hugues de Lusignan revinrent fourbus, désespérés, suivis de leur troupe consternée, la comtesse Alix qui n'avait point dormi, et dont les yeux étaient rouges de pleurs, rappela à son mari ce qui leur avait été annoncé le jour du baptême de leur fille.

— Ce Jean sans Terre est marié, gronda Aymar de Taillefer. C'est le frère de Richard Cœur de Lion.

— On dit qu'il veut profiter de la captivité de son frère chez les Hongrois pour régner à sa place, fit Hugues de Lusignan.

— Seigneur, notre fille, notre enfant est aux mains de cet homme sans honneur ! gémissait la comtesse Alix.

— Madame, ne pleurez point, nous irons rechercher Isabelle avec nos meilleures troupes, assura Hugues de Lusignan.

Et ses yeux flamboyaient de colère, cependant qu'Aymar de Taillefer jurait sur la croix qu'il ne connaîtrait pas de repos avant d'avoir fait payer à Jean Sans Terre l'offense qu'il lui avait faite.

Durant les semaines qui suivirent, le comte d'Angoulême et le comte de Lusignan engagèrent des troupes et les armèrent. Ils achetèrent des chevaux, et firent les préparatifs d'une grande expédition en Aquitaine.

Mais au moment où ils allaient se mettre en route, des nouvelles leur parvinrent qui augmentèrent encore leur fureur et leur désir de vengeance.

Le comte d'Angoulême reçut une lettre dont l'impudence faillit lui causer une attaque. Dans cette missive, Jean Sans Terre lui disait qu'il avait répudié sa première femme et venait de s'unir solennellement à Isabelle. Qu'en conséquence, il réclamait comme dot l'Angoumois, et

ferait valoir ses droits sur tout l'héritage d'Aymar de Taillefer et d'Alix de Courtenay s'ils venaient à mourir.

Le comte d'Angoulême répliqua par une déclaration de guerre. Ainsi se ranima la vieille querelle qui opposait les Plantagenet aux comtes d'Angoulême. Les troupes de ce dernier pénétrèrent en Aquitaine ; des batailles sanglantes eurent lieu. Les paysans de ces régions, qui avaient cru connaître un peu de tranquillité, virent de nouveau des troupes d'hommes d'armes piétiner férocement leurs récoltes, brûler leurs pauvres maisons, tuer et dévorer leur bétail.

Cette guerre eut des fortunes diverses : tantôt les Anglais gagnaient et montaient dévaster les terres d'Angoumois. Tantôt le comte de Taillefer et ses hommes avaient le dessus et les villages d'Aquitaine se ressentaient de leur passage et de leurs dévastations.

Cela dura ainsi jusqu'au moment où un messager demanda à parler au comte d'Angoulême. Il venait de la part de sa fille. Isabelle, saisie de remords en voyant les conséquences de son irréflexion, demandait pardon à ses parents et suppliait son père de se réconcilier avec son mari. Entre temps, celui-ci venait d'être fait Roi d'Angleterre, et Isabelle était Reine.

La réconciliation eut lieu entre le Roi et son beau-père. Les troupes rentrèrent chez elles ; les paysans respirèrent et se remirent à essayer de rattraper le temps perdu, et tentèrent de réparer tout ce qui avait été saccagé.

Mais Jean Plantagenet mourut en 1212, dix ans après avoir enlevé Isabelle, et Aymar de Taillefer, que la privation de son enfant et la guerre avaient beaucoup vieilli, mourut également. Alors Isabelle laissa ses enfants en Angleterre, et revint dans sa province natale. Sa mère était morte aussi, et la jeune Reine put seulement recueillir la succession de ses parents.

Son premier fiancé vint alors la voir, et sans lui faire de reproches, lui fit comprendre qu'il lui était toujours resté fidèlement attaché, et qu'il l'aimait encore.

Elle en fut si touchée qu'elle l'épousa.

Mais elle exigea qu'au lieu de prendre le titre de comtesse de Lusignan, elle garderait celui de Reine, et elle voulut que l'on considérât son époux comme un Roi.

Cette histoire aurait pu finir là, par la phrase habituelle : ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants !

En effet, Isabelle, Reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême et de Lusignan, eut encore dix enfants. Mais Hugues de Lusignan ne connut plus une minute de tranquillité, car Isabelle fut l'occasion de complots, de désordres divers. Elle fut accusée même d'avoir voulu empoisonner le Roi de France, et ce fut en partie à la suite de ses intrigues que le fils qu'elle avait eu de Jean Sans Terre fut tué à la bataille de

Taillebourg.

Ainsi se réalisa en tous points la prédiction d'une humble vieille femme : Isabelle avait été Reine, et à cause d'elle avait éclaté une guerre – qui dura longtemps – et fit couler beaucoup de sang.

La ville souterraine



I vous allez passer vos vacances dans les vieilles provinces d'Aunis, de Saintonge et d'Angoumois, qui forment aujourd'hui les départements de la Charente et de la Charente-Maritime, quel que soit le village que vous ayez choisi, on vous parlera bientôt, lorsque vous connaîtrez un peu le pays, de *souterrains*. D'après les on-dit, ces souterrains parcourent tout le sous-sol du pays, et forment un véritable réseau de routes, à une certaine profondeur.

On raconte ainsi que de Villefagnan, on pouvait se rendre jusqu'à la Chèvrerie, ou même à Montalembert, sans remonter à la surface. Ceci n'est qu'un exemple, pris entre mille. Partout il existe des grottes, telles ces grottes du Queroy près d'Angoulême, et qui offrent des salles splendides et des souvenirs du passé que l'on n'a pas encore complètement inventoriés.

On parle aussi de rivières qui se sont enfoncées dans le calcaire, et continuent leur cours, bien au-dessous des racines des grands arbres qu'elles arrosaient.

Peut-être un jour, puisque la spéléologie est devenue une science à la mode, quelques savants se donneront-ils la peine de vérifier ce qui a donné lieu à tant de légendes. L'entreprise est importante, et nécessiterait sans doute beaucoup de courage et d'argent. En attendant, seuls des enfants imprudents ont jusqu'ici essayé de retrouver les souterrains de jadis.

J'ai connu deux petits garçons, qui, après avoir déblayé des montagnes de pierres que les paysans avaient entassées devant l'entrée

d'un souterrain, purent se faufiler dans une salle, puis dans une autre, où un homme, et même un cheval auraient tenu facilement debout. De là partait un long couloir. Mais par terre, dans la poussière, les deux petits garçons trouvèrent une très ancienne pièce de monnaie, et intrigués, ils remontèrent à la surface pour vite voir ce que c'était. La pièce datait de Richard Cœur de Lion.

Une toute petite pièce d'argent, qui ne payait pas de mine, mais qu'un antiquaire de la ville voisine authentifia aisément.

Quand les deux petits garçons voulurent retourner et continuer leurs découvertes, le propriétaire du champ avait entassé de nouveau des pierres et mis d'énormes fagots d'épines pour défendre l'accès du souterrain.

En homme sage, il avait pensé que si, dans les souterrains la terre s'effondrait soudain, ou s'il y avait un gouffre, on rechercherait vainement les imprudents, et qu'une expédition de la sorte ne s'accomplît pas sans prendre des précautions.

Plus heureux que ces deux petits garçons, il y eut une fois un jeune berger qui put pénétrer jusque dans les entrailles de la terre, et y vit des choses merveilleuses.

Mais c'est là toute une histoire et la voici telle que je l'ai entendue conter.

En ce temps-là, deux grandes abbayes, toutes deux fondées par Charlemagne, se partageaient la région.

L'une, à Charroux, battait monnaie, et était un des lieux les plus importants du Poitou, puisqu'autour de l'abbaye se groupait une ville de cinquante mille habitants, une des plus riches et des plus prospères de cette partie du Sud-Ouest.

L'autre s'était édifiée à Nanteuil-en-Vallée, et couvrait le flanc d'un coteau rocheux, au bas duquel coulait une claire rivière. La région est sauvage, escarpée, mais tout autour de l'immense couvent s'étaient agglomérés tout un peuple d'artisans, de paysans, qui formaient eux aussi une ville active où venaient se ravitailler les paysans des alentours.

Presque tous ces derniers travaillaient pour les moines, et ceux-ci avaient édifié, pour entreposer le blé et les autres céréales cultivées sur leurs terres d'immenses greniers, que l'on voit encore aujourd'hui et qui ont conservé leur titre de « Grands Greniers ».

Les nombreux troupeaux de moutons fournissaient la laine que filaient les femmes et que tissaient les tisserands. Des bœufs et des vaches, on tannait le cuir, dans des tanneries qu'avaient installées les moines. Les moulins tournaient pour moudre la farine. Les maréchaux ferrants, les bourreliers, les menuisiers ne chômaient pas, car un travail intense faisait bourdonner cette vallée comme une grosse ruche.

À cette époque, des troubles s'étaient élevés, entre gens qui ne pensaient pas de même sur la religion. Les premiers protestants, qui suivaient les directives de Jean Calvin, qui avait prêché dans toute la région durant la période qu'il était resté à Poitiers, avaient manifesté leur mécontentement. Ils gagnaient des partisans chaque jour et bientôt on en vint aux mains. De dispute en dispute, les querelles dégénérèrent en rixes, puis en véritables expéditions, durant lesquelles, des deux côtés, on tuait, on pillait ceux qui ne partageaient pas votre opinion. Et en quelques mois, le pays se trouva en état de guerre civile.

Nanteuil-en-Vallée était assez retiré des grandes voies de communication, et la vie y resta assez calme, quoique laborieuse les premières années. Les moines ne manifestaient aucune inquiétude, bien qu'on leur apprît que telle ou telle église avait été brûlée, tel couvent dévasté et tous ses occupants passés au fil de l'épée.

Lorsque la nouvelle de la destruction de l'abbaye de Celles parvint, et que les différentes localités qui dépendaient des bénédictins de Nanteuil furent molestées, pillées, dévastées à leur tour, on remarqua un certain remue-ménage dans l'enceinte de l'abbaye. Tout au moins, les jardiniers, ou les paysans qui y pénétraient, racontèrent qu'il leur avait semblé assister à une activité inusitée qu'ils ne s'expliquaient qu'imparfaitement.

De la grande tour de l'Église, surmontant l'endroit qu'on appelait le Trésor de l'Abbaye, des moines portaient avec de lourds paquets. Mais sans qu'on pût bien distinguer où ils s'en allaient. Aucun d'eux ne sortit jamais.

Et la population pensa que, tout simplement, le prieur de l'abbaye faisait enterrer en quelque cachette les objets précieux et les reliques.

Un jeune garçon d'une quinzaine d'années, nommé Clément, était entré comme berger au service des moines, qui possédaient leurs troupeaux, en dehors de ceux de leurs métayers. Son travail consistait à séparer chaque matin les brebis mères de leurs agneaux, et de les emmener paître dans les bois, au long des sentiers, ou bien sur les chaumes.

C'était un enfant intelligent, d'esprit curieux, et qui observait attentivement la nature autour de lui. Il avait remarqué, à flanc de coteau, une grotte, qui s'ouvrait dans le roc. Il menait paître ses brebis auprès de cet endroit, voulant explorer cette caverne. L'endroit était fort beau, ombragé d'arbres immenses, et situé un peu au-dessus de l'abbaye, dans l'enclos de sa deuxième enceinte, la première étant réservée exclusivement aux moines, et l'autre accessible aux serviteurs qui gravitaient autour des religieux.

Un jour que les brebis paissaient, et qu'étendu, le jeune garçon réfléchissait à cette grotte dont les dimensions étaient inusitées, mais

dont le fond n'offrait aucune ouverture apparente, il vit tout à coup, à quelques mètres de lui, un cavalier, marchant à côté de son cheval, et le tenant par la bride.

Le petit berger sursauta.

Par où cet homme était-il donc entré ? Il ne l'avait ni entendu, ni vu venir, et son apparition était aussi soudaine que s'il fût sorti de terre.

Bien que l'homme fût bien plus âgé que lui, et d'une condition supérieure, comme le prouvaient ses habits, le petit berger l'interpella :

— Seigneur, dit-il, d'où venez-vous ?

Et l'homme lui répondit ces mots surprenants :

— De Charroux.

Or, la route de Charroux ne passait pas par là. Charroux était distant de plus de vingt-huit kilomètres et il fallait faire un grand détour, en se dirigeant d'abord sur Ruffec, et ensuite sur Civray.

Le petit berger n'osa rien demander de plus. Il se contenta de rassembler ses ouailles d'un air indifférent, et tout en feignant de s'occuper uniquement de son troupeau, il suivit l'étranger, à quelque distance.

Il vit que celui-ci fut reçu tout de suite, et s'étant approché, il entendit qu'on le menait au prieur, sans le faire attendre. Par là, le petit berger conclut qu'il s'agissait d'un messenger important.

Il continua de réfléchir.

Comment cet homme et son cheval avaient-ils pu parvenir jusqu'au milieu de l'abbaye, sans un bruit, sans passer par l'entrée, car de l'endroit où il se trouvait, il l'aurait vu ?

Ce problème le tourmenta, et il fut bien plus intrigué lorsqu'il vit le messenger repartir avec deux moines, se diriger vers la grotte, y entrer... et ne pas ressortir.

Une nuit, du coin de la bergerie où il reposait, il crut entendre une rumeur.

Il se leva, se précipita dehors.

La ville était tout illuminée, et des cris jaillissaient de partout. Bientôt, il entendit contre la grande porte de l'abbaye le bruit sourd des béliers de bois qui cherchaient à défoncer les clôtures massives.

Pourtant dans l'abbaye tout semblait calmer. Il eut un instant l'impression que tout était désert.

Puis le vent lui amena une odeur de roussi, et il comprit que la ville était en train de brûler, que les protestants, en force, venaient la dévaster, et détruire l'abbaye, comme ils l'avaient fait à Celles, et il décida de se cacher. Aussitôt, il pensa à la grotte, et il y courut, sans tarder. De là, il vit, à la lueur des incendies, la grande porte s'effondrer, la meute hurlante des pillards s'engouffrer dans les greniers et dans les bâtiments. Leurs cris lui parvenaient, et aussi les

clameurs de terreur de la population.

Alors il s'enfonça doucement, au fond de la grotte, aussi loin qu'il put, et s'accota contre la paroi rocheuse.

En s'appuyant, il la sentit osciller, et se crut pris de vertige. Il appuya sa main contre la pierre, cherchant un appui, et le mur – car c'en était un – roula sans bruit sur d'énormes gonds, qu'il avait manœuvrés sans s'en apercevoir. Il se trouva à l'entrée d'un couloir très haut, qui descendait rapidement sous terre. Il comprit alors que c'était là un chemin connu des moines, et que le messager de Charroux avait emprunté, pour se rendre chez eux secrètement. Le petit berger avait peur de poursuivre sa route, dans l'obscurité. Mais derrière lui, le mur s'était refermé de lui-même.

À tâtons, suivant la paroi latérale, il continua son chemin, craignant que le sol ne lui manquât et de se trouver précipité dans quelque trou. Des histoires d'oubliettes lui revenaient à la mémoire, et c'est pas à pas, et en tremblant, qu'il avançait à l'aveuglette.

Il marcha ainsi ce qui lui parut un très long moment. Puis il lui sembla qu'il y voyait un peu, que l'obscurité se dissipait, et il se demanda s'il allait arriver près d'une sortie.

Cela lui redonna du courage. Bientôt, il put même voir le sol et ses aspérités, et il se dirigeait sans trop de difficulté. Alors il avança de plus en plus vite. Il remarqua que le couloir, large de six pieds au moins, était assez haut pour qu'un cheval pût y marcher sans difficulté. Il s'émerveilla de n'avoir jamais soupçonné cette route, et, maintenant que sa crainte était un peu surmontée, il se sentait empoigné par le démon de l'aventure, et se demandait comment cela finirait.

Il ne put jamais dire depuis combien de temps il cheminait, lorsqu'il entendit des bruits confus, qui ranimèrent son angoisse.

Des hommes parlaient, des chevaux hennissaient.

Puis soudain le silence se fit, et au bout d'un instant, il entendit des chants d'église.

De plus en plus inquiet, il avait ralenti son allure. Mais la lumière qui l'éclairait vaguement devenait de plus en plus vive, et il s'aperçut qu'elle provenait de torches qui, fichées dans la paroi, à intervalles réguliers, à partir de cet endroit, donnaient une clarté intense.

Le chant continuait, assez sourd, mais chanté par de nombreux exécutants.

Le chemin se divisa en deux routes, également jalonnées de torches. Il choisit celle de droite, et il se trouva au seuil d'une immense salle voûtée, comme la nef d'une cathédrale. L'autel brillait, éclairé de cierges.

Un officiant disait la messe, et il reconnut la plupart des moines de l'Abbaye, parmi l'assistance agenouillée là.

Il recula un peu, revint sur ses pas, prit l'autre couloir, celui qui allait à gauche, et au bout d'un moment, il tomba dans toute une série de salles qui se commandaient les unes les autres, et dont une partie était aménagée en cellules comme le cloître de l'abbaye.

Ailleurs, il y avait des échoppes d'artisans, des ateliers, où l'établi du menuisier voisinait avec celui du forgeron et le métier du tisserand.

Il continua, errant de salle en salle. Toutes étaient vides puisque tous se trouvaient à l'office religieux.

Il parvint ainsi à une chambre magnifique, où se trouvaient des meubles de toute beauté, de riches tapisseries, et il vit là aussi de grands coffres.

Poussé par la curiosité, il souleva le couvercle de l'un d'eux. Il recula : le coffre était plein d'or et de pierreries. Plus loin, il vit les châsses enfermant les reliques. Sans doute, les moines qui venaient de les apporter n'avaient-ils point encore eu le temps de les serrer dans un endroit inaccessible.

D'ailleurs, les occupants se sentaient en confiance, et formaient une petite élite de gens sûrs, tout dévoués aux moines, et au moins tout aussi désireux qu'eux de sauver des mains sacrilèges les trésors de Nanteuil.

Le petit berger, après s'être promené dans cette ville souterraine, et en avoir dénombré les merveilles, se demanda ce qu'il devait faire.

Il pensa un moment aller trouver le Prieur, et lui raconter ce qui s'était passé. Il eut peur qu'on voulût le garder prisonnier, sous le sol, de crainte qu'il n'allât révéler le secret de la grotte.

Il décida de s'enfuir et de regagner la lumière du jour par ses propres moyens.

Profitant de ce que tous les moines et les fidèles se trouvaient encore à la messe, il se faufila de nouveau dans le couloir qui continuait, par-delà les salles, et qui s'enfonçait au loin. Il fut éclairé durant quelque temps par les torches, puis de plus en plus l'obscurité s'épaissit, et il éprouva les mêmes angoisses qu'au début de sa randonnée.

Il se disait :

— Et s'il y a un piège ? Et s'il y a un secret que je ne connais pas et que je n'arrive point à trouver, pour sortir de ce passage ?

Mais la volonté de fuir triomphait de toutes ses craintes, et il continua de cheminer, de plus en plus lentement, mais sans s'arrêter.

Il lui sembla qu'il avait voyagé un jour entier, lorsqu'il aperçut de nouveau une faible lueur.

Alors une ardeur nouvelle précipita ses pas, et peu à peu la lumière grandit. Il reconnut avec joie que ce n'était pas celle des torches, mais l'éclairage que dispense le soleil...

Il arriva ainsi à une sorte de cheminée, qui donnait au-dehors. Il s'y coula en rampant. Il pensa qu'il existait certainement une autre entrée

plus commode que celle-ci, inaccessible aux chevaux. Mais peu importait qu'il ne connût point cette issue, puisqu'il existait cette voie où son corps mince et agile eut vite fait de se couler. Au prix de quelques efforts, il fut enfin à l'air libre. Il se trouvait en plein bois, dans un endroit désert. Il fit quelques pas incertains, crut enfin reconnaître un sentier, le descendit et arriva sur un petit routin qui semblait conduire à un village, puisqu'on y relevait des traces nombreuses.

Effectivement, le chemin aboutissait à quelques fermes misérables, où le jeune garçon demanda où il était.

— À deux lieues de Charroux, lui dit-on. Allez tout droit, en suivant le même sentier, et vous y arriverez.

Il suivit ce conseil, et arriva à Charroux à la nuit.

Une âme charitable lui donna à coucher et à manger, mais il se garda bien de parler de ce qu'il avait vu, et qu'il repassait dans sa tête.

Au matin, il chercha un roulier, qui voulût bien le ramener à Nanteuil.

Mais on lui dit que les routes n'étaient pas sûres, et que personne ne se risquait aussi loin. Dès qu'il fallait envoyer quelque chose à Nanteuil, on le confiait aux moines de l'Abbaye de Charroux.

Le petit berger comprit alors que, sauf s'il retrouvait la route du souterrain, il ne pourrait rentrer de sitôt dans sa petite ville. Il se loua pour garder les moutons, et dans ses randonnées, derrière les brebis, il chercha bien souvent l'endroit où il était sorti : la cheminée qui conduisait à la ville souterraine.

Il ne la retrouva pas.

Un peu plus tard, des gens vinrent raconter tout ce qui s'était passé à Nanteuil, et comment l'abbaye était à peu près détruite, et les moines et une bonne partie de la population avaient disparu.

Le petit berger crut plus sage de rester quelque temps à Charroux.

Lorsqu'il revint chez lui, bien des années après, alors que le pays était redevenu calme, il n'osa pas tout de suite raconter son aventure.

Il alla visiter les quelques religieux qui demeuraient au milieu des ruines. Et il s'arrangea de telle sorte qu'il parvint de nouveau à la grotte. Mais il eut beau tâtonner de la main, au fond, contre la pierre, il n'arriva pas à déclencher le mécanisme.

Sur ses vieux jours, il apprit à ses petits-enfants ce qui lui était arrivé, et il leur demanda de chercher, eux aussi, à retrouver comment on pouvait accéder à la ville souterraine, de laquelle devaient partir plus d'une issue sur les pays environnants.

Le prieur, les moines, les artisans qui les accompagnaient en effet, ne revinrent pas à Nanteuil, et le bruit ayant couru qu'ils avaient été tués, les gens furent bien étonnés, lorsqu'on leur annonça qu'on avait vu tel ou tel d'entre eux, dans des localités distantes.

On dit même que s'étant réfugiés pour la plupart à Charroux, ils reprirent le chemin de la ville souterraine, lors de la destruction de cette cité par l'armée huguenote. Ils étaient alors accompagnés d'une grande partie de la population, si bien que les protestants crurent de bonne foi avoir massacré cinquante mille personnes dans une nuit.

Quoi qu'il en soit, nul aujourd'hui n'a encore pu pénétrer en la ville souterraine entre Nanteuil et Charroux, et ainsi vérifier le récit du petit berger et les légendes qui se racontent encore dans la région.

Le trésor de l'abbaye de Nanteuil n'a jamais été retrouvé. De l'abbaye de Charroux, on retrouva seulement, dans un mur de pierre, quelques reliques, des anneaux ayant appartenu à un évêque, quelques monnaies. Rien qui pût justifier la réputation d'immense richesse de ce couvent.

Le mystère est encore entier.

Et peut-être un jour, un homme, aussi hardi que le petit berger de jadis, refera-t-il le même chemin sous terre, et découvrira-t-il les merveilles qui y dorment sans doute encore

La marguerite des Marguerites



LA nuit tombait sur une pauvre bourgade espagnole, et les paysans, ayant pansé leurs troupeaux, s'assemblaient à l'intérieur de leurs maisons, autour de l'âtre, lorsqu'une cavalcade éperdue se fit entendre.

Un groupe de cavaliers, aux chevaux blancs d'écume, s'arrêta et un des hommes, enveloppé d'un grand manteau, demanda s'il y avait une auberge.

— Sansac, dit une voix de femme, vous savez bien que je ne veux point passer la nuit ici.

— Il ne s'agit point de nous arrêter longtemps, Madame, répondit l'interpellé, mais de soigner nos chevaux qui n'en peuvent plus et de prendre quelque repos.

— Prenez un peu de vin, faites bouchonner les chevaux, donnez-leur de l'avoine et repartons sans tarder.

Devant son obstination, les cavaliers obéirent. Les paysans espagnols, l'aubergiste, intrigués, remarquèrent qu'on traitait cette femme, emmitouflée comme un homme, avec un grand respect.

— Ce sont des Français, dit soudain un des habitants du village.

Aussitôt une vague d'hostilité passa, assombrît les visages. La France était en guerre avec l'Espagne. Sa Majesté Charles-Quint avait fait prisonnier François I^{er}, roi des Français.

— Il faudrait peut-être prévenir notre seigneur, et ses gens d'armes, chuchota l'aubergiste.

Une certaine agitation se manifesta dans les groupes de plus en plus

nombreux qui se rassemblaient sur la misérable petite place. De la foule, se détacha un jeune homme qui se prit à courir en direction de la forteresse, aux proportions gigantesques, aux défenses formidables, qui se dressait sur un des contreforts de la montagne et dominait le village.

Mais la femme inconnue voyait tout, et observa le manège des Espagnols.

— En selle, ordonna-t-elle. Sansac, nous nous reposerons plus loin. Je ne veux point me laisser prendre dans quelque souricière.

Les cavaliers, qui buvaient du vin du pays, remontèrent péniblement sur leurs montures qu'ils avaient restaurées d'un bon picotin.

Déjà on voyait dans la lumière mourante des hommes armés sortir de l'enceinte du château, et les derniers rayons du jour faisaient briller leurs armes, sur le sentier qui conduisait au hameau.

L'inconnue éperonna son cheval et partit au galop, bientôt suivie de ses compagnons.

— Plus vite, disait-elle, plus vite !

— Madame, reprochait Sansac, vous allez faire périr votre monture. Elle n'en peut plus.

Un autre village apparut bientôt, plus pauvre encore que le précédent. Derrière c'était la montagne et ses cols abrupts.

— Ne nous arrêtons pas, dit l'inconnue, le temps presse.

La nuit était tombée, mais un pâle croissant dispensait assez de leur pour pouvoir cheminer sans torches.

La cavalcade s'engagea dans le chemin montagnard, et commença à gravir la pente.

— Vous voilà bien obligée d'aller au pas, railla Sansac.

— Oui, dit la femme, et c'est pourquoi il convenait de ne point s'attarder. Qu'importe, nous approchons.

Ils approchaient de la cime, et il devait être près de minuit lorsqu'un petit poste de cavaliers armés les arrêta :

— Où allez-vous ? demandèrent en espagnol les gens d'armes.

— En France, dit l'inconnue.

— Nous ne vous laisserons point...

Elle les interrompit :

— J'ai un sauf-conduit de sa Majesté l'empereur Charles-Quint.

De son escarcelle, elle sortit le parchemin plié qui s'y trouvait, et le capitaine espagnol l'examina à la lueur d'une torche.

Il se découvrit :

— Vous êtes à la frontière, Madame, et votre laissez-passer vous accorde jusqu'au petit jour.

L'inconnue reprit son parchemin, salua l'officier, et s'éloigna au pas. Ses compagnons, à demi morts d'épuisement, la suivirent sans même faire une remarque.

Sur l'autre versant de la montagne, ils virent des feux allumés, des chaumières.

Alors l'inconnue, arrêtant son cheval, s'écria :

— O, douce France !

Et elle se mit à pleurer.

Quelques instants après, s'étant ressaisie, elle continua sa route, et lorsque, dans la petite auberge rustique, ses compagnons lui eurent obtenu un gîte, elle s'écroula sur un lit de plumes, sans dire un mot, ayant atteint la limite de son endurance.

Peu après le premier chant du coq retentit.

Dans la journée du lendemain, l'inconnue, qui était Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, que son frère appelait toujours la « Marguerite des Marguerites », reprit quelques forces.

Elle revécut par la pensée la terrible randonnée qu'elle venait d'accomplir.

Lorsqu'elle avait appris que son frère, le roi François I^{er}, était non seulement prisonnier de l'empereur Charles-Quint, mais malade et en grand danger de mourir, elle avait réuni autour d'elle quelques seigneurs particulièrement dévoués, des compagnons de leur enfance, pour la plupart, tels ce Prévôt de Sansac, de Londigny, qui avait partagé leurs jeux et leurs peines, depuis ses premiers ans.

Son plan les avait d'abord déconcertés.

Elle avait décidé de partir pour Madrid, apporter des consolations à son frère, et des provisions propres à rétablir sa santé. Les gentilshommes auxquels elle avait fait appel essayèrent de lui représenter tous les dangers de l'entreprise. Rien n'y fit.

Marguerite de Valois, veuve du duc d'Alençon, partit pour l'Espagne, à cheval.

— Point de carrosse, avait-elle dit ; ils sont trop lents.

Et doublant les étapes, elle était parvenue jusqu'à l'empereur Charles-Quint, en peu de jours.

Elle avait demandé à lui parler en particulier.

Lorsqu'ils furent face à face, Marguerite reprocha à l'empereur sa dureté, sa méchanceté. Elle le menaça de la vengeance de la France. Et elle obtint de lui la promesse de mieux traiter François I^{er}, et de le libérer promptement. Cependant les compagnons de Marguerite n'étaient pas restés inactifs. Ils avaient distribué assez de cadeaux et de pistoles d'or pour s'être fait des amis tout dévoués à leurs intérêts. Ayant soudoyé jusqu'au bouffon de l'empereur, ils apprirent, et Madame Marguerite le sut ainsi, que Charles-Quint s'était vanté d'avoir roulé la Française par des paroles sans signification. Il lui avait délivré un sauf-conduit d'une durée limitée, et il se proposait de la faire arrêter dès l'expiration de ce passeport.

— De la sorte, elle rejoindra son frère, et ils se tiendront compagnie, s'était-il esclaffé, riant féroce-ment.

Marguerite de Valois comprit aussitôt que, si elle devenait prisonnière à son tour, la captivité risquait d'être longue et le royaume de France de tomber dans les mains de parents se disputant la succession du Roi, au point de déchaîner le désordre.

C'est alors qu'elle alla voir une dernière fois son frère, lui disant qu'elle était forcée de rentrer en France, mais qu'il ne s'impatientât point. Elle saurait le faire libérer.

Puis l'après-midi même, elle partit à cheval, comme elle était arrivée, entourée de ses fidèles gardes du corps.

Il lui restait deux jours pour rejoindre la frontière. Elle savait qu'avant que le délai fût expiré, personne n'oserait rien lui dire. Mais sitôt le laissez-passer périmé, elle ne se trouverait plus en sûreté.

Marguerite, de retour dans sa ville d'Angoulême, se mit à faire faire des réparations au vieux château de leurs ancêtres, afin qu'il fût prêt à recevoir son frère. Effectivement, le Roi de France rentra peu après de Madrid, et dès son retour il négocia le mariage de Marguerite et du Roi de Navarre.

Alors elle s'en alla habiter en Béarn, où son règne fut bienfaisant dans tous les domaines.

La Marguerite des Marguerites devait étonner encore le monde. Quand, en 1544, son frère mourut, celle qui avait été une princesse si brillante, et avait publié tant de poèmes, de scènes dramatiques, de contes, se retira à l'Abbaye de Tusson, dans un endroit très sauvage et isolé, auprès d'une immense forêt.

Là elle prit l'habit des religieuses, et mena la vie la plus dure qui soit. Elle s'imposait les corvées les plus pénibles, comme de laver le linge elle-même ; elle visitait les pauvres, leur portait à manger, pansait leurs plaies, et la nuit, au lieu de se reposer, elle passait des heures entières, agenouillée sur les dalles de pierre de la chapelle, pleurant et récitant des prières.

Au bout de plusieurs mois de pénitence, de privations, de fatigues de toute sorte, elle eut une vision.

Marguerite se trouvait dans la cour du cloître, lorsqu'elle vit venir à elle un beau cavalier. Elle allait l'interpeller, puisqu'aucun homme ne devait pénétrer dans cet endroit, lorsqu'elle reconnut la silhouette et la démarche de son frère mort depuis près d'un an...

Elle fut frappée de terreur, et resta immobile, incapable de proférer une parole.

L'apparition se rapprocha d'elle, mais elle ne vit pas son visage qui était tourné de côté.

À la fin, elle articula péniblement :

— François..

Elle entendit sa voix répondre très distinctement :

— Ma mignonne, disait le Roi, laissez là ces durs travaux. Vous avez assez fait pénitence. Allez à Audos, au pays de Tarbes ; c'est de là-bas que vous me rejoindrez.

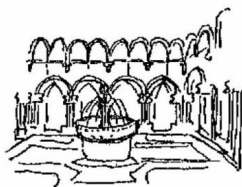
Puis l'image du Roi s'effaça graduellement, et Marguerite se retrouva seule, et bouleversée.

Elle annonça à la mère abbesse qu'elle allait partir, et fit ses adieux solennels à toute la communauté,

Puis ayant distribué la plupart des objets qu'elle possédait, elle monta dans un lourd carrosse qui l'emmena au galop de ses six chevaux vers l'endroit que lui avait désigné son frère.

Elle s'éloigna fort peu du château d'Audos, et c'est là qu'elle mourut effectivement, deux ans plus tard, le 21 décembre 1549.

Mais sa vivacité, son courage, son esprit semblent encore hanter les vieilles pierres de l'Angoumois, et il n'est point de cérémonie où on n'évoque la plus illustre des princesses, la plus douée, dont les livres sont restés célèbres, en particulier le recueil intitulé : « Les Marguerites de la Marguerite des princesses, très illustre Royne de Navarre. »



Conclusion

Et voilà.

Le trésor des Contes et Légendes de nos vieilles provinces de l'Ouest se referme sans avoir été épuisé, car l'Histoire, elle aussi, eût pu ressusciter un long cortège d'êtres illustres et prestigieux.

Chaque ruine, chaque endroit, chaque bois, chaque rivière pourrait évoquer un souvenir.

J'allais écrire : chaque pierre...

Mais en fendant la souche d'un très vieil arbre, ma pioche a rencontré un silex.

Je me suis baissée, j'ai retiré le caillou.

C'était un grattoir de silex taillé, un modeste et très utile grattoir bien effilé, facile à tenir et qui avait dû sans doute écharner plus d'une peau de bête.

Il est là devant moi, à peine recouvert d'un peu de calcaire, mais tel que l'ont laissé les gens qui s'en sont servi et que des milliers d'années séparent de nous.

Cette pierre, grosse comme la moitié de mon poing, que ne raconterait-elle pas si elle pouvait parler ?

Que n'a-t-elle pas vu, dans ce champ à l'orée des bois ?

Mieux que moi, sans doute, elle évoquerait toute la longue peine des hommes qui, pour oublier les duretés de la vie, se sont plus à orner celle-ci de contes merveilleux.

FIN